

FRANÇOIS VALLEJO

***M* ADAME
ANGELOSO**

ROMAN

DOMAINE FRANÇAIS

Viviane Hamy

Le livre

La rencontre que nous propose ici François Vallejo intervient de manière abrupte : la R5 de madame Angeloso a été percutée par le train qui transportait le dalaï-lama à travers l'Europe. La seule victime est la passagère de la voiture. Cette R5, c'était la maison de madame Angeloso depuis le Premier mai 1986, jour où elle avait tout abandonné pour partir sur les routes et ne plus reparaître.

On apprend la nouvelle par les journaux, en même temps que les trois narrateurs : Angeline Angeloso, fils de madame, M. Coquemar, ancien client de l'hôtel que madame tenait à Dunkerque quinze années auparavant, et Danuta, petite cousine que madame était allée chercher en Pologne, devenue femme de chambre. Et ces trois personnes d'évoquer la figure épique et grandiose de cette femme qu'ils ont côtoyée, aimée, détestée... Mais nous donnent-ils la clé pour comprendre l'énorme madame Angeloso, leurs portraits croisés nous donnent-ils la solution du mystère « Angelosien » ?

Presse

« Une maille à l'endroit, d'amour et de respect, une maille à l'envers, de terrifiante aversion, les trois personnages vont, au fil des pages, reconstituer le sombre, très sombre destin d'une extraordinaire figure de femme. », *Les Échos*

« *Madame Angeloso* s'impose par la fermeté de son architecture romanesque, et la souplesse d'une écriture en abyme, qui, multipliant les points de vue, donne de la complexité d'un être des perspectives sans cesse originales. Un grand et beau roman, vrai, grave, délirant, profond, et d'une intelligence diabolique qui serre la gorge et qui, en développant une logique de pardon, nous fait finalement aimer nos semblables comme des frères. », *La Marseillaise*

L'auteur

François Vallejo est né au Mans en 1960. Il enseigne les lettres classiques et habite le Havre qui a servi de cadre à son premier roman, *Vacarme dans la salle de bal*, paru 1998. Ont suivi : *Pirouettes dans les ténèbres*, *Madame Angeloso* (Prix France Télévision 2001), paru en collection b I s, *Groom* (Prix des Libraires 2004), *Le Voyage des grands hommes* (Prix Pierre Mac Orlan 2005), *Ouest* (Prix Giono et Prix du Livre Inter 2007), *L'Incendie du Chiado* et *Les Sœurs Brelan* (septembre 2010).

OceanofPDF.com

FRANÇOIS VALLEJO

MADAME
ANGELOSO

VIVIANE HAMY

OceanofPDF.com



© Éditions Viviane Hamy, août 2001

Conception graphique : Pierre Dusser

Distorsion n° 7. Ministère de la Culture, France.

ISBN 978-2-87858-652-7

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage

OceanofPDF.com

Un barouf du tonnerre, oui, ça a dû faire un barouf du tonnerre, a pensé Angelino, le dimanche soir, juste après le départ du jeune et petit brigadier de gendarmerie.

C'est vraiment con, un gendarme débarque chez toi, un dimanche, pour t'annoncer que ta mère a été écrabouillée sous un train, le seul truc qui te passe par la tête, c'est : il est vraiment minus, ce cogne, je croyais qu'on les recalait en dessous d'une certaine taille, ils doivent en manquer. Faut dire, m'envoyer un gendarme aussi minus pour m'annoncer l'accident, la mort de ma mère, une bonne femme vraiment pas minus, question taille, question poids surtout, sacrée idée. Il a dû se demander pourquoi je me marrais, lui sinistre, la tronche en travers, pénétré de sa mission délicate, c'est sûr, il faut du doigté dans ce genre de circonstances.

Il en avait pris des précautions pour arriver au but, gendarmerie du zigzag, ils ne connaissent pas la ligne droite. Pourtant une histoire de train, de rails, ça devrait couler tout seul, pas de chichi, ma mère emplafoinée par une locomotive, ça devrait se dire sec. Pas du tout, préparation du terrain, déminage, progression lente, couper l'effet de surprise, il s'y connaissait le gendarme minus. À la fin, c'est sorti, un peu mélangé :

– Votre maman... identifiée... confirmation...

Assis, le brigadier : le fils se marre. Va lui dire que tu te marres parce qu'il est minuscule et qu'il te parle d'une femme énorme, ta mère, passée sous un train. Il était bien plus surpris que moi.

Est-ce qu'elle m'étonnait beaucoup, moi, sa nouvelle ? Tu n'as plus croisé ta mère, toi, le petit Angelino, depuis une grosse paye, on te la ramène, on te la fourre sous le nez, pour te dire qu'elle n'est plus là. Où est le changement ? Vraiment, elle se cache où, la surprise ?

Il a voulu me donner des détails, le minus, je me marrais trop, je ne sais même plus ce qu'il a dit exactement. Si, il a parlé d'un passage à niveau, c'est ça, un passage à niveau, la voiture en travers. Je la reconnais bien, ma mère, pour se mettre en travers, elle était un peu là, aucun doute, s'ils veulent des preuves de son identité, imparable. Les bâtons dans les roues, c'est toute sa

vie, mais là, elle m'épate, les roues d'un express...

Il causait, le minus, il causait, moi, j'étais bien embêté avec mon verre de whisky, un single malt que je venais de me servir, et un gendarme te dérange. Il avait les yeux à hauteur de mon verre, tellement il était petit, ça aussi, ça me faisait marrer, les yeux du gendarme qui suivaient les mouvements de mon verre.

Bien emmerdé, on t'annonce une calamité au milieu d'un bon whisky, qu'est-ce que tu dois faire ? Le jeter dans l'évier ? Tu gaspilles. Le déguster à petites lampées ? Tu as l'air de te foutre des calamités, le type te regarde d'un sale œil. Interdit de profiter pendant le malheur, la règle. Interdit de déguster, ma mère m'a toujours interdit de déguster quoi que ce soit. En plein whisky, c'était bien le moment de m'annoncer une nouvelle pareille. Il aurait fallu le poser quelque part ? Rien sous la main, tu es sur le pas de ta porte avec un gendarme modèle réduit, qui fixe ton verre, pour se donner un air. Alors, je me suis dit, il faut le garder à la main et attendre, comme un abruti. Elle aurait été bien contente, ma mère, de me voir coincé comme ça, à me demander quelle contenance prendre pour son deuil. Et l'autre qui regardait mon verre pour ne pas me regarder en face et qui devait se dire : est-ce qu'il va le boire ou le balancer, son whisky ? Alors, j'ai levé un peu mon verre, comme si j'allais dire : à la santé de ma mère ! Et j'ai regardé le gendarme à travers l'ambre de mon single malt. Ça change tout, voir une tronche de gendarme à travers un single malt, apprécier une catastrophe derrière un verre de whisky, c'est déformé, c'est tout de suite plus marrant. Je me suis marré encore plus qu'au début. Et j'ai fait tourner le whisky dans le verre... La tête du gendarme derrière ! Qui tourne ! L'accident de train derrière ! Qui tourne aussi ! Et les détails ? Aucun souvenir. Qu'est-ce qu'il a bien pu me donner comme détails, le gendarme minus ? Plus rien, je ne me souviens plus de rien, il a battu en retraite, le bon petit soldat, armée défensive, ça promet, il recule devant la rigolade.

J'aurais mieux fait de me la fermer, attendre qu'il soit sorti, mais je n'ai jamais su me la fermer. Alors, j'ai continué à rigoler et à faire tourner mon whisky, de plus en plus vite, dans le verre. Le képi bredouillait derrière. Oui, qu'est-ce qu'il a bien pu me raconter, à ce moment-là ? Tant pis, je me passerai des circonstances, ce qui compte, après tout, c'est que le train a envoyé la voiture de ma mère en l'air, c'est l'instant du choc. Avant, après, quelle importance ?

Je me suis marré encore un grand coup, mais le type avait déguerpi, j'ai avalé mon whisky cul sec. Voilà, j'avais réglé la question. Pas toutes les questions, malheureusement. Mais je vois mieux, maintenant, au calme, ce que ça représente, ma mère contre un train, la plus belle rencontre de son existence : un barouf du tonnerre, une explosion à te faire éclater le tympan, et, juste après, un poil plus tard, tout saute, c'est fini, le soulagement.

Le soulagement, c'est ça, c'est con, un gendarme poids plume vient t'annoncer un truc pareil, alors que tu n'as pas vu ta mère depuis quinze ans, et tu te sens soulagé. Et tu avales ton verre. Et tu te marres.

Si je m'attendais, s'est répété Coquemar, toute la journée du lundi, si je m'attendais : son nom dans les journaux, imprimé dix ou vingt fois, madame Angeloso, seule victime de l'accident du Paris-Varsovie. Je les ai tous achetés, journaux du matin, journaux du soir, régionaux, nationaux, tous ils parlaient de madame Angeloso. Je suis même allé jusqu'à découper les articles, pour les disposer sur des fiches cartonnées et les coller, avec le plus grand soin, selon mon habitude. C'est tout moi, net, propre, ne pas ajouter une bavure de colle au sang de madame Angeloso.

J'ai bien douté plusieurs fois, au début de la matinée : ce n'était peut-être pas ma madame Angeloso. Un homonyme fracassé dans sa voiture, dans un accident ferroviaire, c'est de l'ordre du possible. L'existence des homonymes, c'est dérangent. C'est rassurant, aussi : des homonymes meurent tous les jours à votre place. Combien de Coquemar, aujourd'hui, dans les avis de décès, alors que je suis bien vivant ?

La Voix du Nord, en page intérieure, donnait l'identité complète de la victime : « Madame Constance Angeloso, soixante-cinq ans, sans domicile connu. » Cette fois, c'est forcément elle, mon Angeloso, réduite à rien, une femme si imposante, toute sa vie, qui ne passait pas inaperçue, forte femme, qu'on entendait de loin, et traînée hier sur soixante-dix mètres, le long de la voie ferrée. C'est écrit en toutes lettres : soixante-dix mètres de glissade sur les rails.

Je me demande bien ce qu'elle a pu sentir, à un moment pareil. Pendant des années, je me suis soucié de savoir ce qu'elle ressentait, je m'en suis voulu de ne pas y parvenir. Elle était changeante, c'est vrai, quand je croyais la tenir, elle s'échappait, volatile. Encore une fois, elle disparaît à toute allure, à l'allure d'un express bien lancé. Combien de temps faut-il à une voiture poussée par un train pour couvrir soixante-dix mètres ? Combien de temps faut-il à une femme pour nous échapper complètement ?

Il est vraiment surprenant qu'Angelino ait eu l'idée de m'appeler pour m'apprendre la mort de Madame, a songé Danuta dans son lit. Évidemment, il n'avait pas l'air trop affecté, rien n'affectait jamais Angelino, un brutal, un nuisible.

Ou alors ce n'est justement pas surprenant :

– Je sais que tu l'aimais beaucoup, je voulais que tu saches.

Oui, c'est bien l'Angelino authentique, celui-là, un garçon capable de passer sa soirée de dimanche, alors qu'il vient d'apprendre la mort de sa mère, à chercher mon adresse et mon téléphone sur Internet. Il était heureux de m'avoir retrouvée à Bruxelles, a-t-il dit.

– Je voulais que tu sois la première à l'apprendre.

Oui, oui, il voulait que je sois la première à souffrir. Il m'a écoutée suffoquer au téléphone, une grande joie pour lui, je le vois nettement à présent. Comment ai-je pu être assez imbécile pour le remercier de son attention, de son empressement à me tenir au courant ? Il avait seulement envie de me faire du mal, comme il a fait du mal à sa mère.

– Ça te fait quelque chose, qu'elle ait claqué comme ça, hein, Danuta ?

Sur le moment, cette insistance, je ne l'ai pas mal prise, j'étais trop secouée, perdue, mais maintenant, à trois heures du matin, tout prend un relief stéréoscopique, comme les voix des conférenciers dans mes écouteurs, quand je fais de la traduction simultanée. Je comprends qu'Angelino n'a pas changé ; il a toujours cette curiosité malade, ce plaisir de tortionnaire qui attend de ses victimes qu'elles lui décrivent leurs souffrances. Pauvre idiot, il t'a fallu quatre heures pour comprendre une évidence pareille, toi, une spécialiste de la traduction simultanée dans les instances européennes.

Encore heureux que je n'aie pas trouvé la force de lui répondre : j'aurais pu lui fournir sa dose de jouissance malsaine, si je lui avais dit à quoi je pensais à ce moment-là. Je pensais que le Paris-Varsovie est un des trains que j'emprunte le plus, depuis longtemps. Il m'arrive de le prendre pour mon travail, Londres, Paris, Bruxelles, Varsovie, je suis ici ou là-bas, tout le temps.

Je serai peut-être obligée d'y monter une nouvelle fois dans huit ou quinze jours. Non, non, je ne veux plus jamais circuler sur cette ligne, ma vie, notre vie, sa mort.

Dire que j'aurais pu être à bord de ce Paris-Varsovie, tout à l'heure, encore une fois à bord du train qui file tranquille vers Madame, enfoncée dans mon fauteuil, compartiment non-fumeurs.

J'y suis, demi-sommeil, j'y suis, on a passé les travaux sur la voie, au pas sur deux kilomètres. Et la machine se relance, direction Jeumont, la frontière belge, l'accélération me réveille, puis me rendort, j'y suis, j'y suis encore.

Madame s'est déjà mise en travers des rails, la barrière s'est abaissée, elle a quelques secondes pour sortir sa grande carcasse de sa voiture. C'est trop dur, son embonpoint la gêne, comme autrefois, l'âge en plus, le manque de souplesse.

Les roues se bloquent, maintenant, ça glisse, ça crisse, nous sommes lancées l'une vers l'autre, sans le savoir. J'ai ouvert les yeux, tout le compartiment se tait, nous avons compris, une force écrasante nous tire en arrière, puis une force fracassante nous pousse, c'est le contrecoup, je sens la ferraille plier. J'y suis, j'y suis toujours.

Je vous aimais bien, Madame, j'ai deux mille raisons de vous aimer. J'aurais pu être là, j'aurais dû être là, au moment de votre mort, être dans le Paris-Varsovie qui freine pour vous éviter, qui ne vous a pas évitée.

Je ne pouvais pas raconter des choses pareilles à Angelino, il aurait été trop content. Il est déjà bien trop content.

C'était bien une fouteuse de merde, ma mère, s'est dit Angelino, le lundi matin, en écoutant la radio, au petit déjeuner. Toute sa vie, elle l'a foutue, sa merde, et pour claquer, elle trouve le moyen de la foutre encore. Même qu'ils en parlent sur toutes les stations, la bonne femme qui grille un train, qui bloque une ligne une journée entière.

En plus, elle a interrompu le voyage d'une célébrité mondiale ! Il ne m'avait pas dit ça, le gendarme minus. Remarque, il n'a pas eu le temps, je me marrais trop. Dommage qu'il n'ait pas pensé à me raconter un truc pareil, ça m'aurait fait encore plus marrer ! Ma mère qui fout en l'air l'emploi du temps de « Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama », comme ils disent tous à la radio, « en visite privée en Europe ». Privée et discrète, la visite. Tu parles, avec cette fouteuse de merde, discrétion assurée, il n'y en a plus que pour lui.

D'ailleurs, ils nous emmerdent avec ce toréador pacifiste. Est-ce à lui qu'il est arrivé quelque chose ? « Le dalaï-lama sort indemne d'un accident. » D'accord, c'est lui la célébrité, mais pourquoi en faire une grosse nouvelle ? De toute façon, qu'est-ce qu'il craignait ? Un type assuré de sa réincarnation ! Alors, ils me font marrer, avec toutes leurs pleurnicheries. Ah ! un petit mot sur elle : « On déplore une seule victime... »

Elle y est allée fort, quand même, un saint homme, un bouddhiste, un mec en robe ! En robe safran ! Et elle, est-ce qu'elle va se réincarner ? Pas trop vite, j'espère, mais telle que je la connais, elle en serait bien capable, après une histoire pareille. C'est couru d'avance, radical ! Je la vois bien se réincarner en clebs, le genre chien de berger, gros berger belge, si tu vois ce que je veux dire, qui viendrait me bouffer les mollets, en aboyant fort. Il faut que je me prépare, elle était vraiment capable de tout.

Au fond, elle a toujours frôlé l'histoire, a songé Coquemar, au début de l'après-midi, seulement frôlé, mais je la retrouve toujours aux petits et aux grands croisements de l'histoire. Une partie de notre entente reposait sur ce goût commun : nous étions tous les deux des amateurs d'histoire, de grandes perspectives ou de petites anecdotes historiques. Une nouvelle fois dans sa vie, je la retrouve touchée par le petit doigt de l'histoire, comme elle le disait elle-même.

C'est vraiment une trouvaille digne de mon amie, une trouvaille historique, un tour de force qui ne m'étonne pas d'elle, mourir dans un accident ferroviaire impliquant le dalaï-lama en personne. Qui pouvait croiser, pour mourir, un personnage déjà historique, sinon madame Angeloso ?

J'apprécie en connaisseur une fin à sa mesure : écrasée sous un train anonyme, elle obtenait cinq lignes en bas de colonne, un faire-part discret, après un fait divers banal. Je n'en aurais jamais rien su. Mais là, je la retrouve à sa place préférée, à la une, presque à la même hauteur que le chef du bouddhisme tibétain. Qu'est-ce que ce serait si elle avait provoqué sa mort ? Elle changeait l'histoire, elle était accusée d'être l'agent du régime chinois. Un rôle un peu trop grand pour elle, pour être honnête, me semble-t-il.

Restons-en là, il vaut mieux qu'elle soit à tout jamais l'unique victime d'un accident ferroviaire historique, pas une criminelle, même involontaire. Il est toujours préférable de demeurer dans le camp des victimes. Le plus beau de tout, selon moi, c'est qu'elle a eu droit, privilège inattendu, à quelques mots de compassion de l'illustre personnage, un monsieur vraiment humain, vraiment divin. Je l'imagine se pencher sur la carcasse de la voiture, dans sa robe de lama, et bénir la carcasse de madame Angeloso. Comment bénit un dignitaire bouddhiste, avec quels gestes, quelles phrases sacrées ? Je n'en reviens pas : voir madame Angeloso dans une telle situation. Je me demande si elle n'aurait pas rêvé d'une oraison funèbre prononcée par un personnage de cette envergure.

Précisément, *Le Monde* nous rappelle certains de ses titres officiels : Avalokiteshvara, Incarnation de la Compassion, Incarnation du Grand Véhicule Bouddhique. Madame Angeloso accordait la plus grande importance à toutes les affaires religieuses, aux superstitions même. Alors, être percutée, traînée sur des rails par le Grand Véhicule Bouddhique, ce doit être ce qu'on appelle un bonheur posthume.

Voyons ce que disent les autres : voir en pages intérieures. Incroyable, *Le Figaro* cite un autre de ses titres : le Passeur des âmes. Difficile de mieux tomber, de mieux mourir. Une grande figure spirituelle vous accompagne dans la mort, ce n'est pas donné à tout le monde, seule madame Angeloso pouvait s'offrir une sortie pareille. J'y trouve moi-même une consolation surprenante, j'en oublierais presque ma peine.

Le seul point regrettable, selon moi, c'est que l'on mette si obstinément en cause madame Angeloso elle-même et sa voiture défaillante, une vieille R5, celle que je lui ai connue, probablement. Elle aurait calé au passage à niveau. Je veux bien. Mais le système d'alarme du Paris-Varsovie a-t-il fonctionné ? Le conducteur du train a-t-il réagi comme il le fallait ? J'ai passé l'essentiel de ma vie à vérifier la sécurité des navires, je peux dire que je m'y connais. Les journaux se taisent là-dessus. Plutôt monter en épingle les désagréments de ce malheureux dalaï-lama. Certains articles sont indignes : on finirait par croire que la vraie victime, c'est lui. Un peu d'honnêteté, messieurs, n'oubliez pas madame Angeloso, au lieu de faire la nécrologie d'un rescapé, parlez-moi d'elle.

Évidemment, ils ont peu d'informations sur son existence. Et puis, un leader politique et religieux, c'est plus vendeur. Mais la morte, messieurs, vaut bien tous les dalaï-lamas de la planète. C'est lui-même qui l'a dit, dans sa grande compassion, avec une modestie plus grande encore.

Ce doit être l'émotion, j'en viens à me raccrocher à des images fugitives et guère solides, probablement, mais je suis frappé par leurs ressemblances, à tous les deux, le dalaï-lama et madame Angeloso, celui qui était dans le train et celle qui était devant, comme si leur rencontre paraissait inévitable. C'est stupide à dire, mais ce que je sais d'elle et ce que j'apprends de lui me dit que leur collision a été longuement préparée.

Je ne devrais pas me laisser aller à des réflexions de ce genre, un homme comme moi, un ancien vérificateur exact ; exact autrefois ; j'ai fait le tour de l'exactitude et de son inutilité. Et puis, comme à chaque fois, une mort toute fraîche transforme les survivants.

L'article de *La Croix* (collons-le bien droit – un reste d'exactitude – au milieu de la fiche cartonnée) est le plus étonnant, selon moi : il rappelle que le dalaï-lama, jeune étudiant de cinq ou six ans, à Lhassa, après des heures consacrées aux enseignements traditionnels, avait pour distraction favorite le train électrique. N'est-ce pas émouvant, ces petits moines tibétains, appelés dès leur plus jeune âge aux plus hautes fonctions, capables d'atteindre à la plus haute élévation spirituelle et cependant si enfantins, passionnés de trains électriques ? Et soixante ans plus tard, son train électrique percute la voiture de madame Angeloso.

Tout était prêt. Elle ? Elle m'a raconté un soir, dans son hôtel, qu'elle était née dans la guimbarde de son père, en 1935, si je me souviens bien. Tiens, la même année que le dalaï-lama, ce n'est pas une blague, c'est écrit dans *La Croix*. Elle est née dans une Renault, déjà une Renault, au bord de la route. C'est une de ses plus anciennes confidences, ce qu'elle appelait elle-même l'aventure de sa naissance. Je l'avais mise en doute, à l'époque, l'art de bonimenteuse de madame Angeloso me faisait sourire autant qu'il me séduisait, mais, aujourd'hui, je vois bien qu'elle disait la stricte vérité : une route entre Arras et Dunkerque, un dimanche ; la mère prise de contractions plus tôt que prévu ; la perte des eaux ; trop tard pour rentrer à la maison ; pas d'hôpital à proximité ; voilà la grosse fille qui tombe du ventre de sa mère ; le père, affolé, tire la tête, un bras, le reste vient, une glissade facile. On déplore une banquette arrière ensanglantée.

Cette naissance avait été signalée dans les journaux de l'époque et madame Angeloso m'avait promis de me montrer une coupure de presse, promesse jamais tenue, malheureusement. La voiture, le sang, la presse, elle naît et tout est déjà en place pour mourir. Voici maintenant la R5 rouillée, le même sang, d'autres journaux, le train du dalaï-lama en sus.

Je n'invente rien : nés tous les deux en 1935, les voitures de madame Angeloso, les trains de la Grande Figure Spirituelle. Cet homme a la phobie de l'avion, paraît-il, son premier voyage, il l'a fait dans un train de luxe affrété par Mao. Voilà sa vie : des trains qui le conduisent petit à petit jusqu'à madame Angeloso, après une vie d'exil et d'errance. La propre errance de mon amie, je la découvre dans le journal : « La victime semble n'avoir eu, depuis de nombreuses années, d'autre domicile que son véhicule. »

Je la retrouve, après avoir perdu toute trace d'elle, quinze ans plus tard, écrasée sur une voie ferrée. Comment imaginer qu'elle a vécu des années sur les routes, à plus de cinquante, soixante ans ? Elle, si imposante, dans sa si petite voiture, mener une vie pareille, une vie impossible, un véritable exil de moine tibétain ? C'est bien ce que je disais : deux êtres faits pour se rencontrer. Et elle en est morte. Il n'y a pas de rencontre sans mort. Il y a trop de violence dans n'importe quelle rencontre ; l'un des deux, au moins, doit y perdre la vie, j'en sais quelque chose ; et puis, l'histoire nous le dit : regardez Cléopâtre, Lady Diana. Je perds la tête ? J'exagère ? Je n'y peux rien, la mort de madame Angeloso provoque de fameuses collisions dans mon propre cerveau.

« Tu as toujours refusé de me parler de ta mère, je n'ai pas compris pourquoi, tu vas être bien obligé maintenant », m'a dit Caro, a pensé Angelino, dans la matinée de lundi, en se préparant pour les formalités.

C'est vrai, trois mois qu'on est mariés, huit qu'on se connaît, je me suis défilé chaque fois que la conversation est tombée sur père et mère. Surtout pas se lancer sur un sujet pareil ! Le désastre, elle me remballait illico. J'avais bien été obligé d'en parler un peu plus, pour le mariage, juste pour dire que ça ne valait pas la peine d'en parler, qu'à trente-quatre ans, je n'avais pas besoin de leur autorisation, que ce serait trop dur de leur mettre la main dessus, depuis le temps que je ne les avais pas vus. Ils étaient un peu étonnés, ses parents, un type avec une famille et sans famille, mais personne n'avait osé insister trop longtemps. Et voilà que Caro revient à la charge, elle profite de la situation, elle écoute les gendarmes et la radio, elle en apprend de drôles, ça la titille, ma mère en balade sur les routes depuis des années. Surprenant, sûrement, tout le monde ne se découvre pas une belle-mère clodo réduite en miettes par une espèce de pape en couleurs. Elle ne me lâche plus, Caro, mais je ne lui répondrai pas plus qu'avant. Je me défilerai, tant que je pourrai.

Je n'ai rien à en dire, de ma mère, pas de souvenirs, je ne veux même pas avoir de souvenirs. C'est quoi, des souvenirs ? Que dalle. On te bassine avec les gentils souvenirs obligatoires, nananère, le mignon petit garçon, sa maman, qu'est-ce que ça signifie ? Tu commences, neuf mois dans le noir. Après, trois ou quatre ans qui finissent en bouillie, pas ça à te rappeler. Ou alors des trucs qu'on te raconte.

Elle racontait des trucs, ma mère, elle gardait les souvenirs à ma place. J'espère que le train les a bien écrasés, mes souvenirs. Une belle loco comme ça, des tonnes de ferraille, ça ne doit pas te laisser un seul souvenir debout.

Un qu'elle racontait toujours, une saloperie de souvenir, une histoire de foudre : elle en avait deux versions. Ça rime à quoi, franchement, un souvenir en deux versions ? Une connerie pure et simple. Première version, devant tout le monde, son cinéma habituel, à l'hôtel d'Ostende et encore plus, après, à l'hôtel de Dunkerque :

– Imaginez, messieurs dames, surpris par un orage, mon petit garçon et moi, la foudre nous tombe dessus, ou plutôt autour de nous. Un miracle, messieurs dames, imaginez le sol grillé autour de nous, calciné comme par un incendie, et un cercle de deux mètres de diamètre épargné, nous au milieu.

Ils avalaient ça, les crétins, sans dire ouf.

Deuxième version, pour moi tout seul, balancée à chaque gueulante, autant dire tous les jours : c'est moi qui m'étais sauvé, trouillard, il paraît, trouille de l'orage, il fallait courir derrière moi, me rattraper sur la dune, à Ostende, et là, bien entendu, il ne faut jamais courir sous l'orage, la foudre nous catapulte, à deux poils près, les cheveux grillés, les odeurs de soufre. À cause de mon idiotie, j'avais attiré le tonnerre, il paraît, les emmerdements, tout. Coup de foudre avec ma mère, tu parles.

Va vérifier, elle disait que j'avais quatre ans. Que des craques, elle ne racontait jamais rien de vrai, ma mère, j'en suis sûr. Ce qu'elle a pu raconter sur mon père... Encore des versions un et deux. Je lui ai dit à Caro, la seule personne à qui je ne pouvais pas faire confiance, c'était ma mère. Enfin, c'était son boulot, le baratin, le cinéma devant les clients, dans tous ses hôtels, quinze ans à Ostende, dix à Dunkerque. Que du faux, du faux, du faux, pas la peine d'en parler. Je lui ai dit à Caro, comment veux-tu avoir des souvenirs d'une menteuse langue de pute ? Tu as perdu d'avance.

Je voudrais ne plus penser du tout à ces histoires. J'avais fini d'y penser et la voilà qui se fait emballer sous le train de l'autre emplumé à lunettes. Toujours le même cinéma. Tout pour les autres, les clients d'hôtel, les journalistes, le gratin, les rupins, elle faisait son numéro pour eux. Ça continue, son numéro avec le dalaï-lama : regardez bien, messieurs dames, comment je m'y prends bien pour me faire écraser. Rien n'a changé. Autrefois : imaginez, messieurs dames, mon petit garçon et moi, épargnés par la foudre. Toujours les mêmes salades, elle vivait pour les messieurs dames, pas pour toi. Elle aimait les histoires des autres, celles de ses clients, celles des célébrités, des grands hommes. Elle en connaissait des tonnes, des anecdotes pour faire rigoler le client. Tout pour la façade. Mes histoires à moi, elle s'en tapait. Trop petit homme.

Elle ne veut pas me croire, Caro. Pour la plupart des mères, j'ai l'impression, le seul grand homme de leur vie, c'est leur fils. Raté pour moi. Surtout après l'histoire avec mon père. Avant, pas possible de m'en souvenir, après, je ne veux pas m'en souvenir. Pas la peine que Caro apprenne ça. Déjà que sa famille trouvait bizarre que je ne connaisse pas la mienne. Ils aiment la famille, sa famille. Avec moi, ils ont tiré un drôle de lot. Pour une fois que j'avais réussi à me marier sans trop d'histoires, je ne vais pas me griller.

Alors, n'en parlons plus. Comment je vais faire pour ne plus en parler, ne plus y penser ? Ils me convoquent tous les uns après les autres. Il faut faire face à ses obligations, état civil, pompes funèbres, obligatoire, elle a trouvé le moyen de me mettre des obligations sur le dos, pour me faire penser à elle ? Encore une entourloupe pour me forcer à la suivre ?

Elle va nous mettre derrière elle, comme d'habitude. Elle voulait toujours être devant, moi, moi, moi, écoutez-moi, mes histoires, mon hôtel, mon théâtre, ma façade, n'allez surtout pas regarder derrière, le sale fils, je le cache, le sale fils, le sale mari, je le cache encore plus, dans sa cage, avec de beaux verrous. Rien dans les manches, regardez-moi bien, moi, moi, moi.

Et elle trouve encore le moyen d'être au premier rang. On lui préparera un beau convoi, elle devant et nous à la file, elle va nous faire trotter, pendant qu'elle se prélassera, comme toujours.

Et Caro me reproche de ne pas lui parler d'elle. Si je parle d'elle, elle a gagné, je m'écrase encore une fois, je m'efface, comme elle a voulu m'effacer, comme elle a voulu tous nous effacer. Est-ce qu'elle s'est souciée de moi, pendant toutes ces années ? Et avant ? Pas plus, à condition que je me taise, que je ne dérange pas son petit théâtre. Ma seule satisfaction, c'est que je l'ai dérangé, son théâtre, plus qu'elle ne l'aurait imaginé, j'ai foutu ma merde autant qu'elle a foutu la sienne. Et maintenant il lui faudrait un beau convoi, bien organisé. Ils me convoquent tous pour préparer un convoi sans bavure. On va voir ça, les bavures, ça me connaît.

Un train, il y en aura toujours eu un entre Madame et moi, a pensé Danuta, au terme de sa nuit (je n'irai pas au Conseil, ce matin, je me ferai excuser, ce sera la première fois), presque le même train. Aujourd'hui, c'est le Paris-Varsovie. Voilà dix-huit ans, c'était le Varsovie-Paris, une toute petite différence, une différence qui compte, toutefois.

Elle m'attendait à la Gare du Nord. J'allais faire sa connaissance. J'ai connu deux « Madame », la première à mon arrivée, en 1983, l'autre plus tard, quand j'ai été la seule à pouvoir la rencontrer, quand elle ne voulait plus voir personne.

J'ai du mal à mettre ensemble ces deux images de Madame, à six heures du matin, sans une seule minute de sommeil derrière moi. Je ne réussirai pas à traduire ce qu'a été Madame pour moi. Je veux bien traduire un ministre ou un haut fonctionnaire polonais, c'est facile, technique, ces affaires d'adhésion de la Pologne à l'Union européenne, mais traduire Madame, c'est une phrase trop compliquée, je ne sais pas par quel bout la prendre.

Je ne sais même plus quel lien de parenté nous avons, trop éloigné sans doute pour que nous puissions le définir d'un seul mot. Elle avait un degré de cousinage, inconnu de moi, avec une tante par alliance.

Elles s'étaient peu rencontrées dans leur vie, mais ma tante me parlait souvent de sa cousine de France, avec une admiration de pauvre pour un riche. Je n'ai pas connu deux « Madame », mais trois. La première, c'est une image idéale, fabriquée par ma malheureuse tante de Gdansk, en plein milieu de la crise polonaise des années quatre-vingt. Chez nous, c'était l'état de guerre du général Jaruzelski. Là-bas, c'était la vie heureuse, l'Occident, l'argent, disait ma tante qui avait voyagé une fois, grâce à Madame. Elle n'avait pas eu d'enfant, elle m'aimait bien, elle rêvait pour moi d'Occident.

L'Occident, pour elle, c'était Madame, pas moins. Elle avait appris que des filières catholiques s'étaient mises en place pour venir en aide à des familles et faire sortir des jeunes filles de Pologne. Un moyen de survie rêvé, pour ma tante, loin de Gdansk. Elle était trop âgée pour devenir fille au pair, domestique dans des familles aisées ou serveuse. Elle a convaincu mes

parents de me lâcher : je reviendrais riche, polyglotte, mariée peut-être. Elle a organisé mon départ pendant des semaines. Je suivais l'histoire de loin, sans y croire. Elle m'a expédiée, au tout début de 1983, le jour de mes seize ans, au paradis.

Elle m'a déposée dans un premier train, en direction de Varsovie. J'étais tout intimidée, je me demande si j'avais jamais voyagé auparavant. Il m'a fallu changer de train, un exploit, pour moi, passer des frontières, toute seule, très impressionnant. Aujourd'hui, je les passe sans m'en apercevoir ; elles n'existent plus tout à fait. À ce moment-là, passer une frontière, pour une fille de seize ans qui venait de l'Est, c'était comme quitter le système solaire. J'ai cahoté, de train en train, à travers les galaxies, direction Paris, la ville miraculeuse, selon ma tante de Gdansk, un jour et une nuit de voyage, pas mal d'arrêts, quelques contrôles de billet, d'identité.

– Une filière sûre, avait dit ma tante, tes papiers sont en règle, tu trouveras Konstancja à Paris, Gare du Nord, si Dieu et la Vierge noire le veulent.

C'était long, j'ai pensé n'arriver nulle part, ma tante m'avait embarquée dans une de ses fantaisies, j'ai pleuré toute la nuit dans mon compartiment. Je pleurais déjà des nuits entières. À la gare, cette dame imposante qui m'a embrassée, comme si elle me revoyait, alors qu'elle me connaissait encore moins que je ne la connaissais, je n'ai pas pu l'appeler autrement que Madame, bien qu'elle m'ait demandé de l'appeler Constance.

Elle m'impressionnait trop pour que j'ose utiliser son prénom, surtout qu'elle a changé le mien :

– Nadejda ? Nadejda, je n'aime pas ce prénom, tu seras Danuta. Autrefois, je voulais m'appeler Danuta.

Ce doit être une de ses premières phrases, sur le quai de la gare, un accueil qui m'a donné envie de remonter dans le train. Si c'était le rêve de ma tante qui se réalisait, une grande et grosse dame qui m'embrassait brutalement en m'appelant Danuta... Je n'aimais pas Danuta. Aujourd'hui, je suis Danuta, rien d'autre que Danuta. Et Madame est restée Madame, malgré tout ce qui lui est arrivé, tout ce que j'ai appris sur elle. Et Madame, dans l'hôtellerie, ça faisait mieux, plus sérieux. Sur le quai, je ne savais pas encore ce qui m'attendait. Je croyais voir Paris, comprendre ce qui enthousiasmait ma tante.

Madame ne m'en a pas laissé le temps. Il a fallu monter dans un nouveau train, entendre de nouveaux noms, Arras, Béthune, Hazebrouck, Dunkerque. J'étais rassurée, les noms ressemblaient presque aux nôtres. Et Madame parlait couramment le polonais. Un moment, je me suis dit : c'est tout simple. Mais nous arrivions dans une gare, un haut-parleur déversait un charabia inquiétant.

J'ai pris mon service le lendemain de mon arrivée, sans connaître plus de trois mots de français. Je faisais des lits, je nettoyait des sanitaires, je servais en salle.

Madame m'avait présenté son fils le soir même, presque aussi impressionnant qu'elle par la taille et le poids. Je me souviens de ses mots d'accueil à lui, en français, des mots incompréhensibles à cette époque, immédiatement traduits par Madame :

– Encore un coup de ma mère !

Il en avait dit beaucoup plus, elle n'a traduit que le plus aimable, puis elle a ri, avant de m'embrasser encore :

– Ne t'en fais pas, avec lui, tu en entendras d'autres.

J'en ai entendu beaucoup plus, elle avait raison, des mots odieux, torturants. J'ai eu du mal à être heureuse, ma pauvre tante, pour mes premiers jours au paradis. Je mettais les pieds dans un drôle d'endroit, avec de drôles de gens.

J'attache le plus grand prix aux circonstances dans lesquelles se sont nouées nos relations, s'est dit Coquemar, en déjeunant tout seul, comme tous les jours, dans son studio parisien, emblématiques, selon moi, de tout ce qui a pu nous rapprocher durant des années, cinq années importantes de mon existence, entre 1981 et 1986, pour être exact.

Tous les souvenirs de ce temps sont en relief dans mon existence plate. Depuis quinze ans, j'ai tenté, trop paresseusement, sans doute, de retrouver des traces de madame Angeloso ; il a fallu attendre les journaux de ce matin.

Comment retrouver le plaisir de ce temps-là ? Un deuil, ce ne devrait être qu'un moment de plaisir. Je voudrais que sa famille décide de n'enterrer madame Angeloso que dans cinq ans, pour me laisser le temps de revivre chacun des moments de cette époque-là, pas à pas, puis, on l'enfouirait, ce serait vraiment fini. Donnez-moi cinq ans, un peu plus même, si je veux retrouver les heures qui ont précédé notre rencontre, parmi les plus précieuses, à présent, à mes yeux.

Je ne sais pas s'il faut parler de hasard, un mot haï de madame Angeloso : elle croyait à la prédestination, elle s'en remettait à l'ordre inévitable du monde. Je me demande si je me suis inscrit dans l'ordre inévitable du monde, le 21 mai 1981, le premier jour de ma première mission à Dunkerque. La Ciotat, Saint-Nazaire, Le Havre, les grands chantiers navals, les ports, je les connaissais tous, j'y avais exercé des années, comme vérificateur de la sécurité sur les navires. Moi non plus, je ne laissais rien au hasard, je vérifiais, jour après jour, la conformité des systèmes, j'évaluais les risques, je rédigeais des rapports d'expertise. J'avais grimpé dans la hiérarchie et, le 21 mai, dans l'après-midi, je débarquais à Dunkerque, la veille de ma prise de fonction effective.

J'aimais arriver la veille, le temps de jauger l'endroit, l'atmosphère. La date est restée dans ma mémoire : outre que j'aime les dates en général, les dates historiques en particulier, ce 21 mai, un nouveau président de la République prenait lui aussi ses fonctions. Je crois même que c'était son jour de gloire. Encore un petit croisement de l'histoire, sans aucun doute, pour madame Angeloso, pour moi, tout autant.

Je marchais droit, dans des avenues rectilignes, à Dunkerque, cet après-midi-là. Il me semble que la ville était déserte, on suivait l'événement en cours. Des télés, aux devantures de certains magasins ou au fond des cafés, retransmettaient la remontée du cortège présidentiel, boulevard Saint-Michel. Un moment, en passant, j'ai vu sur un écran le virage de la rue Soufflot, triomphal, avec les cris de la foule, la musique de Beethoven, les commentaires des journalistes. J'ai repris ma promenade, les rues s'incurvaient doucement, j'avais mal aux chevilles, les pieds gonflés, à cause de la chaleur orageuse. Je me souviens m'être dit : peut-être que Mitterrand a mal aux pieds, lui aussi, et il faut qu'il agite les bras, qu'il salue le public avec sa rose, qu'il tienne jusqu'au bout, jusqu'au Panthéon, pour son rendez-vous avec la Patrie reconnaissante.

Moi, sans le savoir, avec mon mal aux pieds, j'allais à la rencontre de madame Angeloso, par des voies de moins en moins rectilignes. Je me suis retrouvé sur une place, près de l'avant-port, entourée de cafés, la place du Minck. J'avais chaud, mal aux pieds, j'ai eu envie de boire une bière du Nord.

J'étais tout seul, sur la place, à cet instant, et tout seul, dans le premier café que j'ai choisi. Je ne compte pas le serveur, un employé désagréable : pour lui, j'étais le gêneur, le client malvenu qui l'empêchait de suivre la cérémonie du Panthéon sur son petit écran noir et blanc, au fond du bar.

Mitterrand venait de pénétrer dans le monument, il allait déposer sa rose. Petit à petit, tout autour de la place, devant les bouis-bouis, des femmes s'installaient, sortaient des chaises, des tabourets, dans la chaleur de ce 21 mai. Je me suis dit : elles ont besoin d'air ; le chaud du Nord paraît tout de suite plus chaud que le chaud du Sud. Elles descendaient des étages, de plus en plus nombreuses, s'adossaient à un coin de porte ou posaient un pied botté de blanc sur un tabouret de formica. Je les ai regardées comme des

apparitions légères ; légères, mais pas séraphiques ; et pas très habillées non plus, s'il faut dire la vérité : shorts en jean effrangés, moulants, jupes bien courtes, serrées, vraiment des tenues de saison ; les seins comprimés, à moitié expulsés de leurs bustiers. Mitterrand s'apprêtait à ressortir du Panthéon. J'ai compris que j'étais tombé, sans le savoir, sur la place un peu chaude du coin. Le nom du café a voleté un moment devant mes yeux, s'est imposé à moi comme une piqure de guêpe fulgurante : Aux Dames du Minck.

Elles se tenaient tout près de moi, des dames nonchalantes, en fin d'après-midi ; leur journée de travail commençait doucement ; elles étaient écrasées, comme moi, par le temps lourd, désœuvrées, bavardes, par groupes de trois ou quatre prostituées vrombissantes. Sur l'écran noir et blanc, la foule gueulait, dansait, sous l'orage, rue Soufflot. Une des filles, à cheval sur une chaise, devant le café, les jambes bien ouvertes, a fini par m'interpeller, le seul homme visible :

– T'as l'air gentil, mon bonhomme...

J'étais bien embêté : à quarante-cinq ans, je finissais huit années de veuvage, huit années et dix-neuf jours, pour être exact, avec le sentiment non moins certain que j'étais arrivé au bout d'un cycle, qu'il était temps d'en finir.

En finir ? Je m'étais convaincu que ma première mission à Dunkerque serait la dernière. J'honorerais mon contrat, ma réputation de vérificateur scrupuleux, et j'irais me noyer tout simplement. Je n'étais pas encore bien décidé sur la méthode à suivre, mais l'idée, elle, était bien nette, après huit ans et dix-neuf jours de solitude complète.

Je ne sais pas ce qui m'a pris : la chaleur orageuse ? L'impression d'être au bout de l'existence, au bout de la terre, dans un désert rempli de femmes charnues, à moitié déshabillées ? Elles écrasent leur chair dans des vêtements trop serrés, ai-je pensé, pour mieux vous l'envoyer à la figure. Des images du « décès » me sont revenues. À l'époque, je disais le « décès », pas « ma femme ». Alors je me suis dit : oublie le « décès », et comme la fille me relançait :

– Ça se passe où ?

J'essayais d'avoir l'air à l'aise. Au premier étage, j'ai trouvé un matelas à ressorts, un lavabo, pas bien nets, et pas d'érection. Je manquais d'habitude, toutes ces années sans faire l'amour, ce dégoût de tout. La fille était patiente, j'avais de la chance, une des plus jeunes et des moins avachies de la place. Elle m'a rassuré :

– Ça va venir. La première fois que tu montes ?

– Oui, oui, la première fois, depuis le « décès ».

– Combien de temps ?

– Huit ans.

– Un bail, dis donc. Et toujours fidèle ? Il est temps de t'y remettre. À ton âge, personne t'en voudra.

C'est revenu, un petit peu, l'érection.

– Ah ! Tu vois ! Quarante-cinq ans, tout de même...

J'ai encore pensé : le « décès », et impossible de pénétrer la fille.

– Quarante-cinq ans, bon sang !

Elle savait me parler, alors je me suis relancé, le miracle s'est produit, un miracle brouillon, mais réel, une véritable ascension, j'allais oublier d'en finir. Le plaisir est venu, peut-être pas aussi miraculeux que promis, un plaisir demi-deuil, c'était toujours ça.

La fille m'a fait la conversation pendant le rhabillage :

– Tu cherches un hôtel pour la nuit ? Reste pas dans le coin, c'est pas vraiment pour toi, par ici. Va plutôt chez la mère Angeloso, un cœur comme ça, elle m'a tirée d'une histoire, une fois. Tu viendras me dire merci plus tard, si tu en as envie, si ça tourne mieux dans ta tête.

Je suis redescendu au café pour finir ma bière, suivre la fin de la retransmission, en noir et blanc, au milieu des dames du Minck. On repassait les moments forts de la journée : la longue marche dans les rues, sous la chaleur montante ; la rencontre avec le peuple en attente, après des années de patience ; plus de huit ans de patience, ai-je pensé ; j'ai revu le franchissement du seuil, difficile, à cause de l'émotion, trop forte ; enfin, j'avais réussi, c'était fait, plus ou moins bien, mais fait.

Je n'en revenais pas de mon culot inexplicable, inhabituel chez moi : suivre la première venue, sans réfléchir, attraper une maladie, peut-être, ou une nouvelle vie. Je me souviens d'avoir demandé l'annuaire. Sur mon plan, j'ai identifié le carré E8 où devait se dresser l'hôtel de cette madame Angeloso. J'ai hésité longtemps, homme prudent, raisonnable : où pouvaient me mener les conseils d'une prostituée de la place du Minck ? Oui, s'il faut dire la vérité, madame Angeloso, j'ai été amené à la rencontrer sur les conseils d'une petite pute un peu rouquine. Je lui ai raconté l'histoire, longtemps après, nous avons ri ensemble :

– Comment vous connaissait-elle ? lui ai-je demandé à ce moment-là.

– Tout le monde me connaît, mon cher Coquemar, m'a répondu madame Angeloso. Je ne sais pas si c'est un bien ou un mal, mais, de près ou de loin, tout le monde me connaît.

Quand j'ai franchi, pour la première fois, vers vingt heures, vingt heures dix, pour être exact, le seuil de l'hôtel, la patronne venait de me précéder :

– Donnez-moi quelques minutes, j'arrive de voyage. Avec cette chaleur, les orages, on ne respire plus, on transpire. Laissez-moi me rafraîchir et je suis à vous.

Elle venait de quitter sa R5, la même R5, j'imagine, que sur la voie ferrée, hier. Le sort des objets me paraît aussi émouvant, à présent, que le sort des personnes. Je m'en veux de n'avoir glissé qu'un œil négligent sur cette R5 jaune moutarde. On devrait se pencher avec intérêt, avec passion aussi, sur les objets même utilitaires, chercher leur profondeur : certains d'entre eux ont un destin. L'histoire de cette R5 jaune moutarde a pris une valeur soudaine à mes yeux, la moindre de ses pannes est une étape sur la route qui la mène vers un certain passage à niveau.

– Figurez-vous que j'étais à Paris, a continué madame Angeloso, je ne voulais pas manquer l'événement, vous savez bien, le nouveau président... Difficile de s'absenter, quand on dirige un hôtel, mais je me suis fait remplacer par mon fils. Je ne sais pas quels dégâts il a provoqués, mais tant pis, c'est plus fort que moi, je suis toujours là pour les grands événements. Mon père m'a présentée à Léon Blum en 1936, je ne m'en souviens pas, naturellement, mais le fait est là. Puis il m'a emmenée voir de Gaulle, à la

Libération. L'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées, c'était quelque chose... Alors le Panthéon, je voulais en être aussi. Ce n'est pas que je sois pour ce monsieur Mitterrand, pas contre non plus d'ailleurs. (Une vraie commerçante, madame Angeloso, prudente avec la clientèle.) Mais un président qui organise un défilé pareil...

C'est bien ce que je dis, avec madame Angeloso, on était tout de suite de plain-pied avec les personnages historiques. Je suis resté attaché à ce premier moment, à cette conversation immédiatement heureuse entre nous.

– Figurez-vous, ai-je repris, que j'ai suivi une partie de la cérémonie à la télévision.

Elle a aussitôt crié :

– Alors, vous m'avez sûrement vue : j'étais en plein milieu de la rue Soufflot, trottoir de droite, en remontant vers le Panthéon.

– Il y avait du monde, me suis-je excusé, et je ne vous connaissais pas encore.

– N'empêche que vous m'avez vue. Pas besoin de me connaître pour me voir.

Une allusion à son volume, ai-je supposé. Je n'ai pas voulu avoir l'air de comprendre, encore moins d'insister.

– Vous êtes probablement passée devant mes yeux... Comme ça, les présentations sont plus vite faites. Disons que je suis content de vous revoir. André Coquemar, vérificateur de la sécurité sur les navires, en mission dans votre ville.

– On ne voit jamais ce qu'on voit, a dit madame Angeloso.

J'entendais pour la première fois cette phrase, une de ses favorites, une des plus énigmatiques, pour moi, au début, qu'elle prononçait toujours avec un air entendu, pour nous demander de prêter attention aux signes multiples.

Alors, qu'avais-je vu ? J'avais cru voir un président de la République marcher vers le Panthéon, c'était l'événement admis, répertorié dans les annales. Mais le véritable événement, peut-être le seul, c'était la présence invisible de madame Angeloso, au même endroit, au même moment. Mon regard s'est posé, à plusieurs reprises, sur des écrans de télévision, tout au

long de ma promenade en ville, le 21 mai 1981, jusqu'à la place du Minck. Si je devais suivre madame Angeloso, j'accomplissais une marche triomphale vers elle.

On ne voit jamais ce qu'on voit, j'ai eu du mal à me faire à cette idée, mais on dirait que mon amie s'acharne, par-dessus les années, à m'en convaincre : tout le monde pense qu'il s'est produit un événement, les journaux parlent de l'accident ferroviaire du dalaï-lama, alors qu'en dessous, juste en dessous, le plus important, c'est la mort de madame Angeloso.

De la même manière, je pensais passer quelques nuits dans un hôtel, avant d'en finir, alors qu'en vérité je m'apprêtais, grâce à la présence d'une femme, à renoncer à un suicide longuement réfléchi. La prise de fonction du premier président de gauche de la Cinquième République reste pour moi un moment exceptionnel : j'ai moi-même renoué, ce jour-là, avec la fonction sexuelle et, sinon avec le bonheur, du moins avec son apprentissage. À quarante-cinq ans, c'était une entreprise curieuse, qui m'a pris au moins deux années.

Je n'avais pas réussi à me remettre du « décès » (aujourd'hui, nouveau « décès », il faudra veiller à ne pas les confondre), je vérifiais les systèmes de sécurité des navires, je vérifiais, je vérifiais, de façon de plus en plus maniaque ; chez moi, je vérifiais le gaz avant de me coucher, je me relevais, pour vérifier la porte, le thermostat, la lumière ; plus je vérifiais, moins je dormais ; moins je dormais, plus je me trouvais des raisons de vérifier, de m'assurer que tout allait bien ; plus je vérifiais que tout allait bien, plus je trouvais que tout allait mal. Le vérificateur trop consciencieux était en déprime. Mais je suis tombé sur madame Angeloso.

Elle avait un coup d'œil exceptionnel, le coup d'œil professionnel, peut-être.

– Vous, m'a-t-elle dit, vous avez besoin d'un remontant. Que diriez-vous d'un bavaois pour commencer ? Chocolat froid avec une coulée de kirsch, vous m'en direz des nouvelles, c'est tonique.

Je n'aimais pas le chocolat en général, ni le kirsch, mais je me suis laissé faire. C'était la première fois depuis longtemps qu'une femme me montrait de la sollicitude.

Pendant des années, elle m'a servi son bavarois, froid l'été, chaud l'hiver, elle me remontait avec son cacao et son alcool. Ce qui était bon, dans son bavarois, c'est qu'il était servi par madame Angeloso. Depuis quinze ans, j'en ai réclamé des bavarois dans les cafés : les serveurs ouvrent de grands yeux. Je leur donne la recette, certains veulent bien suivre mes consignes. Je n'en ai jamais fini un seul. Elle devait ajouter quelque chose, un petit quelque chose à elle. Elle est morte, à présent, je ne retrouverai jamais un bavarois comme celui de madame Angeloso, qui m'a fait me sentir mieux, un soir de 1981. Bien sûr, ce n'était que le début de la guérison. Un chocolat au kirsch ne possède pas de vertus médicinales, mais la manière de le servir, l'image de bien-être que cette boisson a conservée pour moi, le petit ingrédient secret que madame Angeloso y mettait peut-être, ce mélange de lait, de cacao, de cerise et cette pointe de rien du tout, inexplicable, c'est tout ce qu'il me reste sur le bout de la langue, ce goût propre à madame Angeloso, ce que je garde de plus vivant d'une femme morte.

C'était devenu un rite entre nous, le premier jour de chaque mission nouvelle :

– Mon bavarois, Coquemar ?

Je descendais dans son hôtel, quatre ou cinq fois par an, pour trois ou quatre semaines, à chaque fois. J'avais obtenu de mon directeur qu'il me confie toute mission dans la région. J'attendais, le reste du temps, les matins où je trouverais, sur mon bureau, un ordre de mission pour Dunkerque, rempli et signé. Je dormais mieux, je vérifiais moins, je m'apprêtais à passer des soirées vivantes, vraiment vivantes, à jouir d'un statut privilégié. À l'heure du dîner, elle me soignait :

– Ne vous occupez pas du menu écrit, laissez-moi faire.

Elle avait ce culot impensable dans un restaurant : refuser à des clients ce qu'elle accordait à d'autres. Un pauvre malheureux de passage lisait consciencieusement la carte : tranche de gigot ? Plus de gigot ! Rôti de veau, limande-sole ? Plus de veau, pas encore de limande-sole. Il se résignait à un steak un peu nerveux, pendant qu'elle me glissait un turbotin sauce

mousseline ou un filet de barbie sauce hollandaise. J'ai vu des regards d'assassins se poser sur mes turbotins ou mes barbues, au milieu de lentes et pénibles séances de mastication, moments de grand plaisir pour moi, de grande inquiétude aussi.

– Vous devriez donner ce qu'ils demandent à tous vos clients, sans distinction, disais-je.

– Certains n'y connaissent rien, j'ai le coup d'œil, alors à quoi bon ?

– Imaginez que l'un d'entre eux proteste plus violemment que les autres...

– Vous avez raison, on ne tue jamais que pour des histoires de ventre, de ventre vide ou de ventre plein. Rassurez-vous, je leur offrirai un cigare belge pour digérer. Un petit bonheur après la souffrance, rien de tel.

Elle avait de ces réponses énigmatiques ; elle aimait que des paroles réconfortantes paraissent un peu troublantes aussi. Le plus délicieux, avec elle, le plus dangereux, c'était de se sentir à la fois rassuré et inquiet. Elle s'est montrée plutôt rassurante, à nos débuts, puis de plus en plus inquiétante. C'est comme ça que je vois mon amie : une femme capable de procurer autant de grands bonheurs que de petites souffrances, ou l'inverse.

Il vaudrait mieux que j'arrive à ne plus me souvenir des souffrances ou que je m'en souvienne une autre fois. Pour l'instant, je ne veux retenir que le plaisir : je suis attablé devant un chocolat-kirsch, regalé par une quadragénaire au visage lisse et plein, un quintal de vivacité, dodue et chaleureuse. Elle a déjà deviné, elle me l'a dit plus tard, que j'étais un homme à me jeter à la mer ou à m'électrocuter volontairement dans la salle des machines d'un cargo, qu'il suffisait de deux ou trois gestes pour me retenir.

Elle avait cette sensibilité-là, madame Angeloso, apte à jauger le moindre client, à se mettre à la hauteur exacte de chacun, petite avec les petits, grande avec les grands. Tiens, j'ai l'air de prononcer un éloge funèbre, mais je ne peux rien dire de convenu sur une femme aussi peu convenue. La vérité, c'est qu'elle aurait été capable, avec le plus grand naturel, d'entreprendre son dalaï-

lama sur les enseignements traditionnels du bouddhisme, s'il avait daigné s'arrêter à temps, et, dans le quart d'heure suivant, elle se serait essuyé le menton devant un côtes-du-rhône violet, en compagnie du plus minable des poivrots.

Elle fusionnait avec le client, elle arrivait à se faire passer pour savante dans tous les sports, tous les métiers, toutes les religions, tous les vins ; elle lançait des blagues cochonnes aux amateurs, raffolait des considérations historiques ou des envolées philosophiques. Dans tous les cas, elle parvenait à nous faire croire qu'elle se donnait à nous, quand, précisément, ce dont nous avons le plus besoin, c'est qu'une femme se donne à nous. Du moins, c'est ce dont j'avais le plus besoin, au moment où je l'ai rencontrée. Et j'ai tout fait pour croire qu'elle se donnerait vraiment à moi.

Attention : ne garder, pour le moment, que le plaisir. Ce n'est pas le plus facile, de garder le plaisir, de le faire durer. Bien sûr, je me délectais de mon bavarois, j'en lapais le fond, comme un goulu de la vie ressuscité, un pur moment de bonheur, mais le fils est arrivé. Un gamin de quatorze ans, qui en paraissait dix-huit ou vingt, plus grand, plus épais que sa mère, elle grasse et pleine, lui adipeux. Personne n'est gros de la même manière, ni maigre ; maigre desséché, maigre nerveux ; là, gros ferme ou gros adipeux.

Angelino ne se contentait pas de peser son poids, il cherchait à écraser tout nouvel arrivant, sans la moindre gêne. Je lape, je lape, il apparaît, après une descente bruyante de l'escalier étroit, il brusque la porte de communication, avec cet air moqueur et exaspéré qui ne l'a jamais quitté :

– Il a l'intention de rester longtemps, ce monsieur ? Il va nous occuper une chambre pour pas grand-chose, comme tous les autres ?

Madame Angeloso l'a envoyé en cuisine. Il obéissait encore, à ce moment-là, avec ses mines de sournois. Sa mère l'excusait :

– Ne faites pas attention à lui, exactement comme s'il n'était pas là.

C'était sa phrase, dès qu'il était question de son fils :

– Exactement comme s'il n'était pas là.

Ou bien :

– Vous savez, mon fils, c'est ma croix.

C'est vrai qu'il empoisonnait l'atmosphère. Si sa mère s'absentait un moment, il s'installait à votre table, sans vous demander votre avis :

– Vous savez ce qu'ils racontent sur vous, à la table du fond ?

Je refusais de l'écouter ; les habitués ne se laissaient pas prendre ; certains le trouvaient pince-sans-rire ; sûrement, mais souvent pince-très-fort. C'était comme ça, c'était le fils de madame Angeloso. Hormis leur masse physique commune, j'avais du mal à établir un lien entre cette mère et ce fils, aussi obtus qu'elle était ouverte, aussi antipathique qu'elle était avenante, soucieuse du bien-être de sa clientèle.

Elle revenait, il se sauvait, une véritable bête nuisible surprise en pleines déprédations. Il grondait une dernière fois, elle répandait sur nous son sourire le plus angelosien, pour se faire pardonner la présence encombrante de son fils.

Le nuisible était encore un peu domestiqué au tout début ; je l'ai vu changer, prendre un ascendant de plus en plus grand sur sa mère, pour devenir parfaitement enragé, à la fin.

Quand madame Angeloso se mettait à tirer les cartes, le soir, tard, pour amuser la salle de restaurant, elle écartait le valet de pique :

– Je le connais trop bien, ce valet de pique, disait-elle, il fausse le jeu.

Tout le monde comprenait. Si la dame de cœur tombait, il y en avait toujours un pour dire :

– Là, c'est vous.

Après mon café, je devrais reprendre mon jeu de trente-deux cartes, les battre, couper et, comme dans un tour de magie, faire apparaître la dame de cœur sur le dessus du paquet, en oubliant les autres. Je ne suis sûrement pas un assez bon prestidigitateur : le valet de pique serait bien capable de sortir à sa place.

Tu parles d'un air, la vendeuse des pompes funèbres, s'est dit Angelino, à peine assis sur la chaise pliante et grinçante, à droite du bureau gris, elle va pleurer à ma place ou quoi ? Remarque, elle est payée pour ça. Elle me plaint, petite voix :

– Votre pauvre maman... Ah oui ? C'est elle ? La dame du train ? La dame du dalaï-lama ?

Émue ! Je lui fais de l'honneur, en venant acheter dans sa boutique. Qu'est-ce qu'elle attend ? Que je gueule de chagrin ? Tu veux rigoler... Rien qu'à la voir, la vendeuse, poids plume, un mètre quarante-cinq maxi, minus comme un gendarme. C'est un complot de nains pour enterrer ma grosse mère, pas possible, faut que je me marre. Si les croque-morts sont pareils, prévoyez-en une douzaine et ils auront des courbatures.

Le faire-part ? Préparer un beau faire-part ? Pas question. Au moins dans le journal ? Va pour le journal. J'ai bien l'air d'un fils aimant. Mais court, l'avis du journal, pas de bla-bla, pas de violons.

Ses dernières volontés ? Est-ce qu'elle a laissé des dernières volontés ? Qu'est-ce que j'en sais ? Le train allait trop vite, pas le temps de préparer ses dernières volontés. Avant ? Oui, avant, elle a fait ses quatre volontés, tout le temps, elle ne faisait même que ça, ses volontés, jamais les miennes. Mes premières volontés, tu parles. On écoute tes dernières volontés, jamais les premières. Tu voulais une vraie maison ? Tiens, vis dans un hôtel. Tu voulais ton père pas loin ? On dégage, on passe la frontière, interdit de séjour.

La défunte souhaitait-elle une inhumation ? A-t-elle un caveau familial ? Ça, je le sais, ça me revient, ferme ta gueule, Angelino. Elle me l'a dit, des fois, quand elle avait la trouille, une bonne trouille de claquer :

– Je veux être enterrée à côté de mon père, Angelino, pas à côté du tien : à côté du mien et tu sais pourquoi.

Oui, je savais, je ne vais quand même pas lui faire ce plaisir : l'enterrer à côté de son père.

– Oui, mademoiselle, je connais ses souhaits : elle désirait être incinérée.

Si vraiment on avait failli se faire griller par la foudre, un jour, ce devait être une occasion ratée. Si vraiment on était ensemble, ce jour-là, si vraiment j'avais quatre ans, je regrette qu'on ne soit pas morts carbonisés tous les deux, sur une dune toute blanche, face à la mer du Nord. Au moins, on serait morts en s'aimant, si elle m'aimait, si je l'aimais, quatre ans, on ne sait pas.

C'est ça, qu'on l'incinère, qu'on la foudroie, que je sois comme à quatre ans, qu'on reparte de là, pas d'hôtel, pas toutes ces saloperies avec mon père. Évidemment, pas sympa pour le grand-père, il l'attendait, sa fille, il l'aimait bien, lui, le vieux Krawczymek.

Merde, ça commence à venir, les saletés de souvenirs. J'avais réussi à ne pas en avoir et ça revient, à cause de cette fouteuse de merde. Elle aura fait chier jusqu'au bout. Elle m'a envoyé un gendarme minus, une pompe funèbre minus, avec leurs têtes à pleurer, leurs questions à la con.

Ça lui aurait bien plu, à mademoiselle Pompes funèbres, que la dame du dalaï-lama soit mise dans un beau caveau, à l'ancienne. Le caveau Krawczymek ! Tu vois le nom. Si je dois épeler un nom pareil, ça lui plaira déjà moins : mademoiselle Pompes funèbres me fout au trou. Elle bassinait tout le monde, ma mère, avec ses parents venus de Pologne, dans les mines. Évidemment, Angeloso, avec sa dégaine de mamma, tous les connards de nouveaux clients jouaient aux devinettes.

– Napolitaine ? Calabraise ? Sicilienne ?

Son grand truc, elle les faisait mariner, petites mines, elle m'énervait, et d'un seul coup :

– Eh bien, messieurs, vous n'y êtes pas, on ne voit pas ce qu'on voit : je suis d'origine polonaise.

Et papa-ci et papa-là. Ils ne voulaient pas la croire, les crétins, pour une fois qu'elle ne mentait pas. Et elle donnait des détails jusqu'à ce qu'ils s'écrasent, et comme il était courageux, le papa, et comme il croyait en sa petite fille, comme il l'admirait, si intelligente, si entreprenante, la préférée de son papa, et qu'il aurait bien aimé la voir étudier, parce qu'on était des

étrangers, qu'il ne fallait plus être de pauvres Polacks, mais briller plus que les autres. Réussir, qu'il disait. Elle a réussi, ça, je peux le dire, réussi à tout bousiller.

Son père la prenait pour une tête, moi, elle me prenait pour le dernier des derniers. Il m'aurait fallu une mère comme son père. Évidemment, je n'étais sûrement pas un fils comme sa fille. Je me comprends. Enfin, elle se croyait au-dessus, parce qu'elle parlait des langues, qu'elle connaissait l'histoire et des tas de trucs :

– Quelle carrière j'aurais pu faire, sans tout ça.

Tout ça, c'était moi, c'était mon père, toutes les saloperies.

Elle s'était mariée avec Angeloso, grande passion au début, après, quand ça a mal tourné, elle a préféré dire qu'elle l'avait épousé seulement pour son beau nom. Angeloso, ça la changeait de Krawczymek, c'est sûr. Krawczymek, années trente, elle en a entendu. Sale Polack, Crache-sur-les-mecs, on l'appelait, la grosse Crache-sur-les-mecs. Ils avaient bien raison. Avec mon père, avec moi, elle est restée Crache-sur-les-mecs, jamais Angeloso.

D'ailleurs, Angeloso, il était belge, famille de Piémontais émigrés. Va te faire un nom qui ressemble à quelque chose, une mère fransquillonne, née polack, un père belge, né rital, le bordel assuré. Et ils m'ont appelé Angelino. Avec ma tronche, Angelino Angeloso, Angelino Angeloso, je me suis gueulé mon nom des années, aux fenêtres, dans les rues, dans les hôtels, Angelino Angeloso, AA, comme tout le monde m'appelait, ma mère la première, pour se foutre de moi, AA, ça commençait mal. Pourtant, elle n'avait pas à faire la fière, ma mère, Konstancja, qu'elle s'appelait en polack, elle préférait Constance, mais, à l'état civil, j'en suis sûr, mademoiselle Pompes funèbres, c'était Konstancja, Konstancja Krawczymek. AA, fils de KK, rien à ajouter.

Alors, voilà, disons incinération, c'est plus net. Et, pour une fois, c'est ma volonté. Si ça la fait chier, tant mieux, si ça fait chier le grand-père, tant pis. Je ne veux pas me souvenir de lui plus que des autres. Et puis, là où il est, il se passera de sa fille comme du reste. Je me suis bien passé de ma mère comme du reste.

Il faudrait choisir une urne, mademoiselle Pompes funèbres ? Ne cherchez pas : la moins chère. Toute sa vie, ma mère a voulu le plus cher et, toute sa vie, elle a obtenu le moins cher. Ses hôtels, c'était ça, elle voyait grand au début, pas trop quand même, demi-luxe, frime, robinets rutilants. À Ostende, elle s'y croyait. Après, les robinets fuyaient, le client avait du mal à payer. À Dunkerque, elle avait baissé les prix, une bonne petite pension de famille, elle disait. De la place pour tout le monde, dans sa pension, sauf pour sa famille.

Vivre dans un hôtel, rien de pire. Jamais tu ne me verras en vacances dans un hôtel. Caro voudrait bien, le genre voyage de noces tous frais payés, trois étoiles, buffet à volonté, tu rigoles, déjà donné. Presque vingt ans dans des hôtels : des mecs vivent chez toi en permanence, bouffent chez toi, dorment chez toi, à ta place, dans ton lit. Dans l'hôtel de Dunkerque, il manquait un appartement privé. Ma mère, pour gagner plus, ça tirait sec à l'époque, l'avait transformé en chambres à louer. Elle en avait gardé une pour elle et une pour moi, mais si l'hôtel était plein, c'était à moi de céder ma chambre. Ta petite valise, Angelino. En voyage chez toi, tu parles de vacances, je dégueule les vacances, destination le cagibi sans fenêtre, matelas dégueulasse. Et un salopard de client avait pris ma chambre, se lavait dans ma chambre, pissait dans ma chambre. Je dégueule tous les clients d'hôtel. Tous ceux qui réservent une chambre sont mes ennemis. Et ma mère adorait mes ennemis : « ma raison d'être », comme elle les appelait. Elle aimait être entourée d'une bande de salopards qui avaient l'habitude de réserver chez elle, frimeuse, elle leur faisait tout son cinéma.

Être toujours chez les autres, ça ne la dérangeait pas plus que ça. C'est vivre chez elle qui lui aurait déplu, j'en suis sûr. Elle préférait tout ce qui pouvait la sortir de nous, de moi, de moi surtout. Elle ne t'aurait jamais parlé une heure en tête-à-tête, tout de suite l'ennui, l'agacement, tout de suite quelqu'un d'autre à faire passer en premier, une saleté de client roi qui cherchait sa clé ou

réclamait une serviette propre. Les réclamations de sa clientèle, c'étaient ses petits bonheurs, réponse assurée, immédiate. Mes réclamations à moi, zéro, rien de réservé pour Angelino à l'hôtel. Et elle appelait ça une pension de famille. J'aurais bien aimé avoir une mère rien qu'à moi et ta mère elle passait son temps à être aux autres.

Quand même, tous ces sales types, ce que j'ai pu les faire chier. Des clients, à cause de moi, elle en a perdu des fournées. Les nuits, les nuits de cagibi surtout, pas possible de roupiller vraiment, je gueulais dans les couloirs, leurs noms, des insultes. Je courais de chambre en chambre, je cognais, des heures entières. Au bout d'un moment, ils se tenaient debout derrière leur porte, pour me gauler, ils m'attendaient au tournant. Je n'avais plus besoin de cogner, j'avais gagné, leur nuit était foutue. Je gueulais un bon coup de temps en temps, pour leur rappeler que j'étais dans les parages. Je ne les laissais pas se recoucher trop tranquillement, saletés.

Ma mère essayait de rattraper le coup, après :

– Excusez-le, mon fils, pauvre garçon, je veillerai personnellement à ce que cela ne se reproduise pas.

Pauvre garçon, je rigolais. J'attendais trois jours ou trois semaines et je m'offrais une bonne cavalcade dans les couloirs, à Dunkerque surtout, parce qu'à Ostende j'étais trop jeune et le père était encore là.

À Dunkerque, je m'en suis payé, de ces trucs, des fois, vers la fin, les putes, surtout. Quand ma mère sortait un peu longtemps, j'étais obligé de garder la baraque, de faire un peu le service, avec Danuta :

– Rends-toi utile, pour une fois, donne un coup de main...

Danuta aurait préféré que je m'en aille aussi, que je la laisse toute seule. Mais moi, j'invitais des putes. J'avais dix-huit, dix-neuf ans, à ce moment-là, j'avais fait le tour des putes de la ville, les plus pourries. Je les faisais venir chez nous, consommations gratuites, elles se régalaient, elles parlaient fort. Plus fort, je leur disais, qu'ils pigent tous, les pères de famille, les honnêtes.

Ils pigeaient vite, ils se croyaient tombés dans une maison de passe. Certains ont refait leur valise plus vite que prévu, deux ou trois en ont profité, des honnêtes, des pères de famille. Je me marrais, pas Danuta. Elle ne savait pas comment s'en tirer, Danuta, elle n'aurait jamais osé rien dire à ma mère, pas son intérêt, elle était au courant, depuis son arrivée.

Faudra que je pense à lui téléphoner, à lui dire, pour l'incinération, ça la fera chier aussi, catho polack, l'incinération, elle ne doit pas être pour. Qu'elle en bave un peu aussi, la Danuta. Encore une qu'il a fallu supporter je ne sais plus combien d'années, les dernières. Encore une à qui on a donné ma chambre. Tout a été pire pour moi, quand elle s'est installée à l'hôtel. Tout pour elle, ma mère ne voyait plus que par elle. Et où est Danuta ? Vite qu'on appelle Danuta, elle va arranger ci, ça. Danuta ! Danuta !

Elle a bien grignoté tous les avantages, la saleté, lécheuse finie, tête baissée, Madame-ci, Madame-là, valetaille polack, à genoux, comme devant leur Vierge noire de Czestochowa. J'étais sûr que ma mère l'avait fait venir de Pologne pour me surveiller, pour m'emmerder.

Elle me regardait tous les jours, avec son air, son air, sa drôle de tronche. Je n'ai jamais pu l'encadrer, cette tronche, depuis le premier jour, petite Polack. Même pas possible de se la farcir, vraie gueule de loup, passage interdit, zone dangereuse. De toute façon, elle n'avait pas de cul, rien à farcir. En plus, un appareil dentaire, pour redresser ses crochets, je te dis pas, appareil dentaire made in Pologne, sidérurgie lourde. C'est bien ce que je dis, vraie gueule de loup, loup de Poméranie. Une seule nuit avec elle, tu ressortais matou castré à vie. Alors, quand elle voyait les putes débarquer à l'hôtel, panique dans la steppe, je me marrais.

Je me marrais encore plus le lendemain, quand des mecs en rage, à la réception, refusaient de payer la note à cause de moi. Fallait voir les ronds de jambe de ma mère pour obtenir ses sous. Le plus incroyable, ils finissaient toujours par banker. Pour ça, elle était très forte, elle se faisait plaindre, un fils pareil, tout sur mon dos, le fumier de service, le crâne épais, la cervelle étroite, le taré des tarés. Elle offrait bien une remise, un petit déjeuner gratuit. Elle n'a jamais perdu le prix d'une nuit complète.

Elle savait se faire payer, ma mère, elle payait aussi, c'est pour ça que je suis resté plus longtemps que j'aurais dû. Pas d'études, tu penses, le dernier des derniers, pas de travail. Va bouffer, dans ces conditions ! Alors, je lui tirais son fric, moi aussi, je savais qu'elle en avait de côté. Elle gueulait, elle payait quand même. Ce n'est pas vraiment des souvenirs tout ça. Des souvenirs, ça devrait être beau, sinon, pas la peine. Alors comment veux-tu avoir des souvenirs ?

Ma mère avait-elle souscrit une convention obsèques ? Mademoiselle Pompes funèbres voudrait bien une réponse claire. Oui ou non ? Va savoir. Il n'y a jamais eu de convention entre nous. Pas de souvenir, pas de convention. Tirer de l'argent sur son compte ? Seules les pompes funèbres sont habilitées à tirer de l'argent sur le compte des morts, elle insiste bien, ma vendeuse. Et quand les morts n'ont pas de compte ? Des années que ma mère vivait sans compte en banque, c'est certain.

Elle n'en revient pas, ma vendeuse minus, la dame du train, la dame du dalaï-lama, dans tous les journaux, et pas de compte en banque ? Elle m'admire moins qu'au début. À moi de payer ? L'urne, l'incinération, tout le tralala ? Elle y va un peu fort, ma mère. Elle a décidé de se payer sur la bête, ma mère ? Tout ce que je lui ai tiré, faudrait le rendre ? Elle rigole, ma mère ?

Décidément, Angelino ne veut plus me lâcher, s'est dit Danuta, en reposant l'appareil, juste après midi, le lundi. Il ne m'a jamais adressé la parole aussi longuement, je ne le reconnais plus. Ou plutôt, cette fois, je le reconnais trop bien. Comme hier soir, il choisit les informations à me transmettre, les plus pénibles, celles qui vont m'être le plus désagréables :

– J'ai décidé de la faire cramer, ça te plaît ? Et pas de messe, surtout, j'ai décidé, pas de messe. Ça te dérange ?

Heureusement que je ne me suis pas laissé démonter. Angelino, tu m'as fait assez de misères, tu as fait assez souffrir Madame pour que je me sente capable de te résister. Je n'ai plus seize ou dix-huit ans, aujourd'hui, je ne suis plus la Danuta que tu terrorisais. Alors, cette messe pour Madame, tu vas finir par l'accepter. C'est trop tard pour revenir sur l'incinération, mais, pour la messe, il est encore temps de trouver un prêtre, une église, de préparer un hommage digne de Madame.

Je suis sûre qu'elle aurait voulu une messe. Elle aimait le spectacle de la messe, elle comparait ses propres soirées à l'hôtel à de petits spectacles, peut-être pas à des messes, elle n'aurait pas osé, mais chaque soir était une fête animée pour les habitués. Elle disait :

– Ça me fait du bien, ça m'étourdit. Pendant ce temps-là, je ne pense à rien. Imagine, Danuta, tous ces gens enfermés chez eux et qui sont obligés de penser à des choses pas drôles. Au moins, un hôtel bien mené, avec de bons clients, c'est une fête.

Ce n'était pas toujours une fête pour moi. Les fêtes de Madame n'avaient pas d'heure, moi non plus. Je dois reconnaître avoir été traitée à la dure, au début. J'avais envie de repartir chez moi toutes les semaines. Madame se livrait avec moi à un véritable dressage, elle n'acceptait aucune erreur, aucun retard. J'ai appris à faire des lits en un tournemain, à désinfecter une chambre, à faire briller des verres d'un seul coup de torchon.

Ce qui m'a retenu ? Son attitude protectrice, dès qu'un de ces messieurs me parlait mal, avait un geste, un mauvais sourire, elle se montrait :

– Cette fille-là n'est pas n'importe qui, alors attention.

Je restais, malgré les mots rugueux, les ordres un peu militaires, parce qu'elle disait :

– Cette fille-là n'est pas n'importe qui.

Je suis restée aussi, parce que, petit à petit, elle est devenue moins raide avec moi, parce qu'elle m'a fait entrer dans son existence, presque dans son intimité. C'était une histoire un peu compliquée, l'intimité de Madame. Elle a fini par avoir besoin de moi, comme j'avais besoin d'elle.

Je lui dois aussi le français. Une des raisons pour lesquelles j'avais envie de retourner chez moi en 1983, c'est que je ne parlais que le polonais. Une serveuse de restaurant à qui *tak, tak* et *prosze* viennent plus facilement à la bouche que oui, oui ou s'il vous plaît passe ses journées à rougir de honte au fond d'un gouffre. Et quand les premiers mots arrivent, il reste encore l'accent. Il m'est arrivé de paniquer des minutes entières, devant des clients ahuris, en leur répétant, de plus en plus fort, de plus en plus rouge, de plus en plus malheureuse :

– Jampre ? De vabo ? Laquel taje ? Dem Anjelochu la bnir sistu. Mseu tende teute btit.

J'expulsais ces mots douloureux de ma bouche, en arrondissant péniblement les joues, comme si je gonflais une bouée de sauvetage. Dire que je suis devenue interprète. Je ne sais pas si beaucoup de traducteurs ont appris, comme moi, les langues en se faisant humilier par des clients impatients qui ne venaient pas à l'hôtel pour faire des exercices de compréhension. Ils me disaient tous :

– English ? English ?

J'en ai ri plus tard avec certains habitués plus attentifs que d'autres. Monsieur Coquemar, l'amoureux de Madame, comme l'appelaient les autres, pour se moquer de lui, m'a bien aidée, à ce moment-là. Je ne comprenais pas pourquoi, au dîner, il refusait toujours mes fromages. Il ouvrait de grands yeux, chaque fois que je l'interrogeais à ma manière de débutante :

– Gamemprouplou ? Gamemprouplou ?

Je me contentais de lui donner le choix entre deux fromages : gamempre ou plou ? Un peu plus tard, monsieur Coquemar m'a fait soigneusement répéter :

– Camembert ou bleu ?

Les deux premiers mots que j'ai réussi à prononcer sans accent : un petit triomphe pour moi, dans l'hôtel. J'ai compris, depuis, que le travail de l'interprète, c'est de permettre à son interlocuteur de s'y retrouver entre le camembert et le bleu, qualité que je dois un tout petit peu à monsieur Coquemar, mais surtout à Madame et à une de ses singularités : Madame m'a appris elle-même le français dans une posture qui, après tant d'années, me paraît toujours aussi extravagante.

Elle souffrait de son embonpoint, enfin, embonpoint est un mot d'interprète trop prudente : elle dépassait facilement les cent kilos. Elle en souffrait à certaines heures surtout. Le matin, elle ne le sentait pas trop ; il ne se voyait presque pas : sa dextérité dans le maniement des plats, sa souplesse pour dévaler l'escalier en colimaçon me surprenaient. Elle se décomposait tout au long de la journée, se traînait le soir, tout en amusant ses clients.

Quand tout était fini, elle montait dans sa chambre du premier étage. Ma journée n'était pas finie, elle m'attendait : je venais de mettre les chaises sur les tables, de préparer le petit déjeuner du lendemain. Je frappais à sa porte, elle était prête à déverser ses plaintes :

– Ah ! Danuta, cette fois, c'est pire que les autres soirs, je n'en peux plus, les vertèbres se tassent sous un tel poids, je rapetisse, ça déborde tout autour.

Elle était intarissable sur son ventre qui fichait le camp, comme elle disait, son ventre tendu comme une grenade prête à exploser :

– Les organes, là-dedans, sont en fuite perpétuelle, tu ne te rends pas compte, Danuta.

Elle me tournait le dos, à ce moment-là, pour me laisser faire mon office. C'est ainsi qu'elle m'était apparue, un soir, trois semaines après mon arrivée à l'hôtel :

– Je peux avoir confiance en toi, Danuta ? Tu peux voir, sans rien dire, ce que personne ne voit ? Sans avoir peur ? Sans aller raconter partout ce que tu auras vu ? Pas grand risque pour l'instant... le polonais... mais plus tard ?

Elle m'avait demandé de l'aider à défaire sa robe :

– Cogne pour voir, maintenant.

Je ne comprenais pas ce qu'elle me voulait, je pensais : elle a pris un mot pour un autre, elle parle bien polonais, mais avec un drôle d'accent français, de petites fautes, quelquefois, elle avait appris avec ses parents, sans jamais vivre chez nous. Elle a répété :

– Cogne, si, si, cogne, pour voir.

J'ai frappé, doucement. C'était dur, un son métallique et mat à la fois, le son du corset de Madame. J'ai toujours considéré ce corset comme une invention criminelle. Elle prétendait se soigner, du moins résister au mal, par le fer : elle s'était fait confectionner une sorte de carapace assez mince, mais raide tout de même, destinée à contenir le ventre, tous les organes là-dedans, comme elle disait, et à soutenir la colonne vertébrale.

– Mais, vois-tu, toute seule, j'ai du mal à l'arrimer solidement. Le corset n'est pas assez serré, il lâche tout le temps, tu vois le travail ?

C'est comme ça que je suis devenue l'aide indispensable de Madame, celle qui, chaque soir, la débarrassait de son bout d'armure, chaque matin la ficelait au plus près.

– Serre plus fort, Danuta.

Je ne serrais jamais assez fort, j'avais peur de lui faire mal, mais elle m'encourageait, rien ne pouvait lui faire plus mal que son ventre ou sa colonne laissés trop libres.

– Encore plus fort, Danuta.

Je serrais, un cran de plus, cette fois-ci. Madame était contente de moi, de son supplice. Le soir, je devais faire bien attention à son appareillage, une fois que je l'avais détaché. Je le déposais en travers des bras de son fauteuil, je m'y reprenais à deux fois, je le calais. Elle m'en aurait voulu si je l'avais laissé tomber. Cette exigence maniaque me paraissait presque naturelle à l'époque, elle attendait de moi le même soin pour l'entretien de l'hôtel. Mais, aujourd'hui, je sais bien que c'était un comportement compulsif. Elle me faisait vérifier deux ou trois fois la position, l'état du corset :

– Tu es sûre que tu n'as pas fait de nouvelles rayures ?

Elle avait la hantise des rayures et la hantise de la saleté. Elle me demandait d'astiquer son corset une fois la semaine, en frottant juste ce qu'il fallait, surtout pas la moindre rayure. Je m'étais bien dit que c'était curieux : faire briller ce qu'elle cachait. Je finissais par me convaincre qu'elle avait raison : ce n'était pas plus stupide que de porter des sous-vêtements propres. Voilà, c'était un de mes travaux, je faisais briller le corset de fer, avec un peu de répulsion, au tout début, avec un certain plaisir, ensuite, et beaucoup de soin.

Un peu plus tard, et après bien des détours, elle m'a aussi demandé de lui laver le dos. Sa corpulence l'empêchait, disait-elle, d'atteindre le creux entre les omoplates. Elle me lançait contre elle, d'une voix exaspérée dont les inflexions me sont restées, qui m'effraient toujours, malgré toute l'affection que j'ai gardée pour Madame.

– Étrille, Danuta, mets-y ton cœur, c'est sale, là, gratte, étrille, qu'il ne reste rien, pas une couche de crasse.

J'ai eu de la peine à me faire à cette violence exercée contre sa propre personne, une gêne, toujours, à en être, si ce n'est l'auteur, l'agent consentant. Je n'interprétais pas du tout son désir, à seize ou dix-sept ans, comme une compulsion analogue à l'autre. Je m'exécutais, troublée, mais obéissante.

Il m'a fallu des années pour le comprendre, ce mal qu'elle se voulait, pourquoi elle s'infligeait des douleurs plus grandes que celles qu'elle prétendait soulager.

Je serrais le matin très tôt, je desserrais le soir très tard, j'étrillais. En même temps, pour me faire oublier ce que je faisais, peut-être, pour me donner l'illusion que je ne la martyrisais pas sur son ordre, elle m'apprenait le français, me faisait répéter, sur un ton parfaitement détaché, des phrases toutes faites :

– « Le rire est le propre de l'homme », répète, Danuta, et ne roule pas les R. « Rira bien qui rira le dernier. » Tes R, Danuta !

Je lui faisais rougir la peau du dos :

– Plus fort, Danuta, plus fort.

– « Le rire est le propre de l'homme. »

– Encore un cran, Danuta, c'est possible, j'en suis sûre, un cran et ce sera tout.

– « À quelle heure passe le prochain bus ? »

– Un U français, Danuta, pas « bous », bus.

J'ai pris deux cours par jour, pendant trois ans, et je ne sais toujours pas, aujourd'hui, quand je parle cette langue, le français, si je fais du mal ou si je fais du bien.

Ce qui est certain, c'est que je n'ai plus eu envie de quitter l'hôtel, ni la France, après m'être mise au service non seulement de Madame, mais de ses douleurs les plus cachées. Le reste de la journée, elle accueillait sa clientèle, plaisantait, discutait sans fin, brillait, se déplaçait avec une aisance surprenante, sautillante. Son visage avait des traits perpétuellement mobiles, paraissait vivant comme celui de personne. J'étais la seule à remarquer la raideur de son buste trop engoncé, la seule à savoir pourquoi, comme si, je le vois mieux aujourd'hui qu'à l'époque, elle était vivante à l'extérieur, sur les bords, et morte au milieu ; ouverte à tous et barricadée dans sa petite prison de fer.

Ce n'était pas la seule singularité de Madame. Des surprises, elle m'en a réservé quelques autres. Évidemment, tout pouvait facilement me surprendre, les trains rapides, les magasins pleins... Petite fille de seize ans, enfermée dans la Pologne du général Jaruzelski, je tombais du ciel tous les jours. Je n'avais encore rien vu de la vie. Ma famille était sérieuse et modeste et il fallait surtout éviter de voir quoi que ce soit, dans cette Pologne-là. Je devais être une petite niaise arrivée par hasard dans un hôtel français. La vie de tous ces gens de passage, la vie d'une hôtelière de quarante-cinq ans, je ne pouvais pas les soupçonner. Toutes ces vies me semblaient des bizarreries incompréhensibles, traversées par une langue incompréhensible, puis de plus en plus compréhensible.

J'étais prête à apprendre et vite : de temps en temps, ces bizarreries, je les perçais à jour, j'en étais secouée, à chaque fois, et heureuse, comme si j'avais été acceptée dans une société secrète. J'ai la même peur et le même plaisir, aujourd'hui, quand je découvre un mot nouveau ou un emploi inconnu d'un mot, dans une langue étrangère, ça m'arrive encore.

Une autre bizarrerie de Madame, dont je me souviens, est liée à la première. J'avais juste remarqué, au début, sans m'en étonner vraiment, que, tous les samedis après-midi, elle faisait une sortie, après de longs préparatifs vestimentaires auxquels, pour une fois, je ne participais pas. Je m'étais bien proposée, un jour, par politesse, gentillesse ou curiosité, je ne sais pas. Elle m'avait renvoyée en salle. Le corset devait être assez serré à son goût, j'avais bien travaillé, à six heures du matin.

Elle descendait, un peu après trois heures, avec une robe, toujours la même et exclusivement le samedi, une robe à rayures blanches et beiges, tenue, au sommet du ventre, par une large ceinture, blanche aussi, à boucle dorée. Elle était bien verrouillée, Madame, le samedi, verrouillée jusqu'aux oreilles, avec des boucles brinque-balantes. Je n'oublie pas le sac à main, son fermoir doré bien astiqué, un vrai sac de noces, ni son coup de peigne, plus appliqué que d'habitude, ni ses escarpins clairs, qui lui faisaient mal pour deux jours.

Des habitués la blaguaient, au moment où elle traversait la salle tout en long de notre café :

– Où court-elle, comme ça, notre madame Angeloso ? Il est beau au moins ? Vous le cachez bien, il doit valoir le coup.

Elle ne répondait jamais, ce jour-là, impassible, alors qu'à tout autre moment elle aurait riposté, assaisonné immédiatement le blagueur.

À cinq heures, elle poussait la porte, traversait en sens inverse le café, sans un mot, jusqu'à la deuxième salle, ronde celle-là, la salle de restaurant. À droite, une nouvelle porte ouvrait sur l'escalier en colimaçon, un peu étroit jusqu'aux premières chambres.

Elle redescendait, changée, toujours sans mon aide, une demi-heure plus tard. Aucun client, à ce moment-là, ne se serait permis une allusion nauséabonde. Elle s'installait sur son haut tabouret, elle me dirigeait de loin, engageait des conversations, comme légère, soulagée de ses soucis, vraiment tranquille, le samedi, en fin d'après-midi.

La petite Polonaise de seize ans ne trouvait rien à redire à cette sortie hebdomadaire. Un samedi de Pâques, tout de même, j'avais posé une question, la plus naïve des questions, posée par une naïve Polonaise. C'était à son retour, nous étions seules, pour une fois, les habitués avaient déserté l'hôtel, un samedi de Pâques, c'était naturel. J'en étais soulagée : personne n'avait glissé de soupçons blagueurs sous ses escarpins blancs. Madame se plaignait, cette fois-là, elle souffrait des pieds, de ses chevilles gonflées. J'ai dit :

– Pourquoi allez-vous à pied, si vous allez loin ?

Elle m'a regardée, ses yeux m'impressionnaient toujours, des yeux gris qui vous traversaient net.

– Comment sais-tu que je vais loin ? Tu m'as suivie ? Tu me surveilles ?

Je suis devenue toute rouge : comme si j'avais pu faire une chose pareille, y songer même...

– Dis-moi, Danuta, tu es bien intentionnée ?

J'ai commencé à entrer dans les petits secrets de Madame.

– Ne me dis pas que tu es comme les autres ? Tu crois vraiment que je vais voir un amant le samedi après-midi ? Je les laisse dire, ça les amuse et ça m'arrange. Pour avoir un amant, pas besoin de se cacher, surtout quand on a un hôtel, ce serait lamentable. Tu es bien intentionnée, Danuta ?

Elle m'a révélé, avec un air de conspiratrice, que, le samedi après-midi, elle rendait visite à une guérisseuse, pas n'importe quelle guérisseuse, a-t-elle précisé, une guérisseuse par prières.

– Je te le dis à toi, parce qu'elle est Polonaise comme nous, Danuta. C'est une sainte femme, très âgée, elle a connu mes parents. C'est ma seule médecine, mon seul soutien sur cette terre. Sans elle, je serais morte depuis longtemps. Si j'ai moins mal au ventre, à certains moments, je le dois à ses prières. Tu me comprends, Danuta ? C'est elle qui me fait porter le corset de fer. J'ai toute confiance en elle, elle m'a accompagnée depuis l'enfance, elle me conseille, elle lit dans la Bible tout ce qui est bon pour moi, elle prie notre Vierge noire. Si j'ai de la force, toute la semaine, c'est parce que j'ai parlé avec madame Woyzek. Elle ne s'occupe pas que de mon ventre. Elle soulage les corps souffrants et les âmes souffrantes, comprends-tu, Danuta ?

Je n'étais pas sûre de bien comprendre. Je comprenais seulement que Madame éprouvait du plaisir à me faire une confidence pareille ; elle m'adressait un signe amical, en me faisant partager un nouveau moment secret de son existence. Elle me jugeait digne de monter jusqu'à elle, ai-je pensé, sa dureté du début avait disparu. Je ne devais pas être n'importe qui, comme elle le disait aux clients trop entreprenants.

En même temps, je me suis étonnée qu'une femme si forte accorde autant d'importance à qui ? Une sorte de directrice de conscience, de gourou ? Je ne le formulais pas de cette manière, à l'époque. Je me disais seulement que cette vieille femme devait être bien inquiétante, mais, comme le disait Madame, ce n'était pas du charlatanisme, surtout pas : de la prière, juste de la prière, et des visions aussi.

– Si, si, Danuta, je te jure, des visions sérieuses, je l'ai vérifié plusieurs fois, elle ne s'est jamais trompée sur moi, même si j'ai commis l'erreur, parfois, de ne pas la croire.

Je n'ai plus regardé Madame de la même façon, après cette nouvelle révélation sur ses pratiques. Elle a bien essayé de me faire rencontrer sa guérisseuse, mais j'avoue que j'ai toujours eu peur d'elle, surtout vers la fin, quand madame Woyzek a pris un ascendant de plus en plus douteux sur Madame.

Mais pour cette seule raison, ce respect pour les prières de sa guérisseuse, je dois obliger Angelino à accepter une messe pour sa mère, au moins pour son repos. Elle en a bien besoin, de son repos, ce n'était pas une femme en repos, ni reposante. Elle m'a donné l'impression d'une force de vie éclatante et écrasante, à mes débuts auprès d'elle ; son envergure, son allant m'impressionnaient. Plus tard, les tourments, les forces de mort, je les ai vus affleurer (c'est un beau mot français, affleurer, il faudra que je vérifie si je l'emploie bien) les uns après les autres, remonter jusqu'à moi, m'envahir progressivement. Je les ai partagés plus longtemps que personne, je crois.

Voilà ce que je vais dire à Angelino : ma place auprès de sa mère me donne des droits, à moi aussi, le droit d'imposer une messe, si j'en ai envie. Il me traitera de sale Polonaise, comme toujours, il doit être resté aussi haineux qu'autrefois.

– Alors, à quelle heure le prochain train pour la Pologne ?

C'est la seule phrase française qu'il ait bien voulu m'enseigner, et tous les jours, avec son ricanement nasal. Il détestait la Pologne, je ne sais pas pourquoi, plutôt je le sais trop bien. Il me détestait, il détestait le monde entier, autant que Madame m'aimait.

OceanofPDF.com

Je suis dispensé de la reconnaissance du corps, bonne nouvelle, a songé Angelino. Trop abîmée, la mamma, ils ont dit, la poussée d'un train sur soixante-dix mètres, ça laisse des traces, pas présentable morte (et vivante, tu crois qu'elle l'était, présentable ?), pas beau à voir, ils ont dit, plus rien à reconnaître. Encore heureux. S'il avait fallu la revoir dans un état pareil et ne même pas la reconnaître, tu parles d'un chantier.

De toute manière, je ne suis pas doué pour la reconnaissance, elle me le balançait toutes les semaines, sale fils. Pour les papiers, ils ont dit, on vous les fera parvenir sous pli recommandé. Quels papiers ? Rien à secouer de leur paperasse.

Je voudrais bien qu'ils me lâchent un peu avec ma mère. Depuis deux jours, il n'y en a plus que pour elle. J'échappe à la reconnaissance, mais va échapper au reste ? Jusqu'où elle va me poursuivre comme ça ? Combien de temps ? Je commençais tout juste à être un peu tranquille, un bon contrat, le premier sérieux, à l'Hôtel des Ventes. Ils n'avaient pas été trop regardants sur le passé, ils ne connaissaient rien de moi, avant, c'était bien, c'était la première fois. Tout était enfin loin, invisible, inconnu, le bonheur.

Caro venait de se faire engager au même endroit, pas trop de questions non plus, pas causante, juste ce qu'il me fallait. Je n'avais jamais eu autant de bol dans toute ma vie que dans les six derniers mois.

Et ta mère débarque là-dedans à la vitesse d'un express. Et elle fait parler d'elle à la radio, à la télé, dans les journaux. Et tout le monde te regarde d'un autre œil : d'où il sort, celui-là, et sa drôle de mère, qu'est-ce qu'elle a fait, qu'est-ce qu'elle faisait en travers de tous les passages à niveau de la création ? Ils en ont des questions à me poser, d'un seul coup, et moi aucune envie de répondre. Et ils vont insister, je le sens, je vais être obligé de répondre, à cause de ma mère. Elle ne pourrait pas me laisser faire un truc tout seul ?

Quand j'y pense, toutes ces années où elle m'a obligé à faire ce qu'elle voulait... Elle m'a emmené de force avec elle, à Dunkerque, quand elle a foutu le camp d'Ostende. Dans les bagages, le même, et discute pas. Ça a déjà explosé, à ce moment-là, tout a explosé, un barouf du tonnerre, mais par-derrière, un barouf en traître.

Avec ma mère, ça se passait toujours par-derrière, fouteuse de merde avec le grand sourire. C'était le métier, elle disait, il fallait sauver la face. Plus c'était le merdier, plus elle souriait.

Une fois, un mec a claqué dans une chambre, tout seul, le genre crise cardiaque, elle ne voulait surtout pas que ça se sache, pas commercial, un type qui culbute dans le bel hôtel. Elle a négocié des quarts d'heure au téléphone avec les ambulanciers, les flics, pour qu'ils se présentent discrètement, pas de sirène, pas de gyrophare. Se garer derrière, toujours derrière, tout juste s'il ne fallait pas qu'ils enlèvent leurs uniformes, à poil les flics et les ambulanciers, pour sauver la face de la grande madame Angeloso.

Ils ont fini par arriver, elle, elle est allée faire son numéro dans la salle de restaurant, grande rigolade, surtout qu'on ne soupçonne rien, la patronne occupe le terrain pendant qu'on descend une civière par l'escalier de service. Sa grande trouille, que le mort croise un vacancier.

Manque de bol, un gars en blouse blanche est venu la chercher, pour les formalités d'usage. Grand sourire, comme à tout le monde, mais après, la gueulante, plein la tête, la blouse blanche. Le gars a eu du mal à en placer une. Il voulait savoir quand ma mère s'était aperçue du malaise, parce que, d'après lui, le crevé était encore vivant dix minutes plus tôt.

– Il était déjà mort, quand je vous ai appelés, elle a dit.

Ils se demandaient, ils se rappelaient qu'elle les avait fait mariner longtemps au téléphone, avant de les autoriser à rentrer dans son hôtel. Elle a réussi à les embobiner avec son plus beau sourire. Pourtant, le type aurait peut-être survécu, sans elle. C'est même sûr, elle l'a fait crever, elle nous a tous fait crever, par-derrière, avec le beau sourire.

Ils aimaient son sourire, tous, ils se croyaient même obligés, jour après jour, de lui balancer le compliment. Je les entendais des fois :

– D'accord, elle est un peu grasse, mais un sourire, mon pote, un sourire comme ça, tu n'en verras jamais d'autre.

Pas reconnaissable, aujourd'hui, le sourire. Son sourire a été écrasé sous des tonnes de ferraille, un sourire étiré sur soixante-dix mètres, le sourire « angelosien ». Encore une de leurs inventions, ça, le sourire « angelosien », ils ne reculaient devant rien, certains, comment il s'appelait, déjà, celui qui disait toujours : « Ah ! le sourire angelosien ! » ?

Ils étaient une bande, à la fin, pendus à ses godasses, lécheurs finis. Coquemar, c'est ça, Coquemar, celui qui s'y croyait le plus, c'est lui l'inventeur du sourire « angelosien », un type tout creux, tout sec, qui tournait autour de ma mère.

Moi, j'ai tourné autour de sa porte, en gueulant, plutôt deux fois qu'une. Il piquait des colères, le matin, pas longtemps, il avait la trouille de moi, comme les autres. C'était bon, ça, savoir qu'ils avaient la trouille de toi. Ceux qui partaient, ceux qui restaient, la même trouille. Un type courageux, ça n'existe pas. Un type qui te dit ce qu'il devrait te dire, droit dans le nez, c'est introuvable. Sur terre, je ne sais pas, mais dans les hôtels de ma mère, garanti.

Pour mon père, pareil, personne ne voulait rien me dire, tout par-derrière, comme d'habitude. Il m'a fallu au moins trois jours pour commencer à comprendre ce qui se passait. D'ailleurs, ça non plus, ce n'est même pas un souvenir, ce qui s'est passé à Ostende, ces trucs qu'on te racontait par petits bouts, en se bouchant le nez, le baratin des uns, des autres : il est malade ; il est peut-être mort. Tout y passait. Le troisième jour, les baratineurs sont enfin tombés d'accord :

– Monsieur Angeloso a été mis en garde à vue, puis en prison.

Tu découvrais la fin, mais tu avais manqué le début, ça s'était passé par-derrière. Bien sûr, il s'en était passé des trucs, depuis des mois et des mois, ils avaient commencé à se bouffer le lard au-dessus de ma tête. Je faisais à peine attention, c'était derrière les portes, derrière les clients, derrière moi, derrière tout, impigeable, et personne pour t'aider à piger, surtout pas ta mère.

Elle renvoyait les explications à plus tard, quand je serais grand ou même majeur. Majeur, tu parles, qu'est-ce que ça change ? En attendant, c'était comme si on t'avait mis au trou toi-même, alors que tu n'avais rien fait, alors que ton père n'avait peut-être rien fait de mal non plus.

Je n'ai pas attendu d'avoir dix-huit ans pour gueuler, pour les faire chier, tous. Et ma mère, pendant tout ce temps, elle était malheureuse, ma mère ? Elle continuait à sourire, ma mère, son grand sourire « angelosien ». Et puis, elle a souri un peu moins, quand les habitués ont dégagé. Elle a dégagé aussi, moi avec. Interdit de voir ton père, d'ouvrir les lettres, s'il t'écrivait. Elle l'a bien chargé, mon père, plein le dos, tous les crimes, des années après, toujours par-derrière.

Je ne voulais même pas savoir ce qu'il y avait de vrai là-dedans, parce qu'il y avait trop de faux. Aucun sourire n'a jamais pu me faire avaler les craques de ma mère.

Le seul moment où je n'aime pas Caro, c'est quand elle a envie de sourire.

– Ris franchement ou pleure bien fort, je lui dis, mais ne souris jamais.

Ils ont bien fait de me dispenser de la reconnaissance du corps. Si ça se trouve, dans son casier réfrigéré, malgré le poids du train, les soixante-dix mètres sur les rails, malgré la destruction, elle continue à sourire.

C'est pour mercredi, s'est dit Coquemar, à haute voix, dans l'escalier, alors qu'il explorait déjà sa provision de journaux datés du mardi, froissant les pages, les perdant, les remettant en place, en même temps qu'il montait les marches, c'est pour mercredi. Il fallait le chercher pour le trouver, l'entrefilet page 26, bas de colonne : « La victime de la collision entre le Paris-Varsovie et un véhicule particulier sera incinérée ce mercredi à Dunkerque, après une cérémonie religieuse. » C'est regrettable, si peu de renseignements. « Le dalaï-lama a terminé son voyage. »

Un dalaï-lama qui déraile provoque une stupeur de vingt-quatre heures, pas plus. Pas d'égratignures, pas plus de vingt-quatre heures. Réservons ces quelques lignes pour les découper et les ajouter à mon dossier vert, le dossier Angeloso, ouvert depuis hier. Donc, c'est le deuxième jour depuis... Depuis quoi ? La catastrophe ? « Une catastrophe évitée de justesse. » L'accident ? « Un accident dont les conséquences auraient pu être plus graves. » Les jours passent, les mots maigrissent. À présent, on parle d'un incident sur la voie ferrée, d'une collision. Tout est rentré dans l'ordre, personne pour comprendre le désastre d'une collision mineure, personne pour comprendre que les plus grands cataclysmes ont toujours une origine mineure.

Des décennies dans la sécurité des navires, je m'y connais en boulons desserrés devenus avaries de machines, en courts-circuits terminés en naufrage. Mais les journaux n'aiment pas les petites causes. Donnez-nous de belles grandes causes ! Madame Angeloso, trop petite cause, on détourne vite le regard, on fait les dégoûtés. Ce sera triste de fermer mon dossier vert comme ça : n'avoir rien à ajouter ou quelques mots maigrichons en bas de page.

Si, tout de même, à présent, un faire-part, dans quel journal ? *La Voix du Nord*, journal régional, naturellement, j'aurais dû commencer par là. Un curieux faire-part, pas académique : ils ont dû couper le début, par manque de place, peut-être, des morts de dernière minute à caser ; un faire-part sabré. Ou bien, c'est le vrai faire-part ? Un faire-part dans lequel personne ne fait part ?

Même pas son fils ? Ce n'est sans doute pas étonnant de sa part, mais je n'en reviens pas. Qui ose, sans se montrer, nous convier, mercredi matin, à la messe à la mémoire de madame Angeloso ? Qui a décidé de la faire incinérer ? « On nous prie d'annoncer... »

Et puis, une crémation, pour madame Angeloso, une incinération, une réduction complète, cela ne lui ressemble pas. Elle devait avoir beaucoup changé. Ne rien laisser, même pas une ombre, j'en ai mal pour elle.

Toutes les impressions sont stupides, parce qu'elles sont floues, et celle-là est particulièrement stupide : il me semble que, si elle était mise en terre, je pourrais encore quelque chose pour elle, mais incinérée, elle m'échappe entièrement. Et moi, j'aurais bien aimé faire quelque chose pour elle, comme elle a fait quelque chose pour moi, les deux premières années, surtout, où elle m'a redonné l'envie de voir du monde, d'être avec du monde, avec elle.

Nous étions dans un hôtel-restaurant, je n'étais pas tout seul, c'est vrai, mais elle a réussi, les premières années, à me faire croire qu'elle ne tenait sa pension que pour moi : je garde le souvenir précieux de longues conversations, après le dîner. Elle s'installait de manière démonstrative, selon son habitude, en riant :

– Un siège avec quatre pieds, c'est vraiment insuffisant pour une femme comme moi !

Elle cherchait, en se moquant d'elle-même, une chaise à sa mesure, qui tienne bon, qui ne craque pas.

– Il me faudrait des chaises spéciales, disait-elle.

Nous protestions mais elle ajoutait :

– Il me faudrait des chaises spéciales et des hommes hors du commun.

Quand elle s'était bien calée, au milieu du restaurant, elle en devenait le centre rayonnant et dirigeait toutes les conversations. Le meilleur moment pour moi : si les autres clients étaient trop peu nombreux ou pas assez bavards à son goût, elle se tournait vers moi, exclusivement vers moi, rapprochait sa malheureuse chaise à quatre pieds. Je savais que nous aurions deux heures

devant nous, pour rivaliser sur notre sujet favori : l'histoire, les grandes périodes, les empires disparus. Elle aimait beaucoup les empires disparus, ça la faisait rêver, disait-elle. Moi, c'était l'histoire de la navigation, j'étais incollable. Elle disait :

– Là, vous me battez.

Et j'étais fier qu'une femme comme elle me dise : « Vous me battez. »

Elle m'a même, un jour, mis au défi de recenser les naufrages. D'une fois sur l'autre, j'enrichissais ma collection, c'était une manière de penser à elle, entre deux missions. Le premier soir d'un retour, j'exhibais mes trouvailles. J'épluchais les journaux, pas un chalutier perdu en mer ne m'échappait, je collais les articulets sur mes fiches cartonnées.

J'ai continué cette recension jusqu'à aujourd'hui. C'est vain, c'est stupide, je le sais, depuis quinze ans j'ai accumulé des fiches cartonnées et je n'ai plus personne à qui les montrer. Quand j'ouvre un journal, je cherche les seuls titres capables de m'intéresser encore : « Un ferry coule au large de Paros, quarante-trois morts » ; « Naufrage d'un chalutier sur les côtes irlandaises, cinq morts, trois rescapés. » C'est comme ça que je suis tombé sur madame Angeloso et son train, que j'ai ajouté des fiches cartonnées à mon stock de fiches cartonnées, les dernières, je crois. Je ne chercherai plus jamais la trace d'un naufrage dans les journaux, j'aurais trop peur de tomber une nouvelle fois sur la mort de madame Angeloso. Voilà encore une impression aberrante, mais je ne peux pas m'en empêcher. Moi qui ai longtemps été un homme exact, vérificateur scrupuleux de la sécurité des navires, j'ai emprunté, avec madame Angeloso, des voies moins raisonnables et parfois surprenantes.

Nous ne parlions pas que d'histoire ou de naufrages, nous parlions de nous, aussi. Enfin, elle avait du mal à parler d'elle, elle fuyait mes questions trop précises. À l'inverse, elle exigeait de moi des réponses détaillées sur les moments les plus intimes de ma vie ; méthode inhabituelle chez une directrice d'hôtel, dont on attend discrétion, doigté, qualités qu'elle possédait, mais, à certaines heures du soir, elle était capable de transgresser les règles qu'elle s'imposait tout le reste de la journée.

J'en ai été choqué, la première fois, quand elle m'a demandé de lui raconter ma vie avec ma femme, nos plaisirs, nos mésaventures, ses formes, tous les détails, son poids aussi, très important, son poids, elle voulait tout savoir, sur un ton inquisiteur, sa mort surtout, les raisons de sa mort, les conditions de sa mort, mes réactions à sa mort, elle me forçait à tout dire.

Curieusement, la méthode a fini par me plaire. Après, j'attendais qu'elle me brutalise un peu, qu'elle me demande, une fois de plus, de mettre mes tripes sur la table, comme elle disait. Je ne me cache pas que lui faire des aveux était devenu pour moi un plaisir indispensable. Si l'occasion ne se présentait pas, je repartais déçu. Même aujourd'hui, je ne connais pas de bonheur plus grand : une femme vous soumet à la question, sans souci de politesse, ose ce que personne n'ose ; tout de suite dans les profondeurs, elle vous met mal à l'aise et cela vous fait du bien.

J'avais vécu plus de huit ans dans le silence, depuis le décès de ma femme. Et même de son vivant, je crois bien que c'était déjà le silence, ma femme m'avait emmené dans son silence, les dernières années surtout, les plus difficiles.

Avec madame Angeloso, j'étais sommé de ne pas me taire, d'aller toujours plus profond dans mes pensées, surtout quand je lui ai suggéré de refaire sa vie avec moi. Elle m'a questionné encore plus sur les autres femmes que j'avais connues, la manière dont je les traitais, ma sincérité avec chacune d'elles, toujours mise en doute. Elle voulait savoir, avec insistance, si j'avais fait du mal, de l'injuste, du condamnable, du répréhensible : elle y revenait sans cesse, une obsession peu compréhensible pour moi, à ce moment-là.

Je me défendais comme je pouvais, j'avouais quelques mensonges, quelques saletés.

– C'est bien de me les dire, disait-elle. Si vous voulez de moi, il faut que je sache ce que vous cachez. Tout homme doit être évalué à coup sûr, sinon...

Elle restait longtemps sur ce « sinon ». Et je me laissais aller, comme jamais je ne m'étais laissé aller avec une femme, même avec la mienne. Le bonheur, c'était ça, le bonheur de ce temps-là, je ne pensais plus à me suicider, je collectionnais les naufrages sur papier cartonné et les confidences d'après-dîner.

Ses confidences à elle, il était beaucoup plus difficile de les obtenir : je ne me risquais pas à employer le même ton qu'elle, elle se serait braquée, au mieux elle m'aurait adressé un de ses sourires angelosiens.

Une fois, pourtant, sans que je lui demande rien, un soir où nous étions bien ensemble, après quelques verres de genièvre, il me semble, elle a commencé à me parler comme à quelqu'un d'autre, comme à personne, pour elle, peut-être, avec des phrases curieuses. Je me souviens de tout, parce que j'ai cru avoir devant moi une gamine de quinze ans. La petite Krawczymek sortait comme par miracle d'une femme de plus de quarante-cinq ans.

Elle rêvait tout haut d'un manoir au milieu de vastes étendues, maison immense, fenêtres romanes, disait-elle.

– Il ne faudrait pas un meuble, dans ma maison, pas une table, pas une chaise, rien, surtout pas un lit, non, non, pas de lit, c'est horrible un lit...

J'ai failli l'interrompre, mais je n'ai pas osé.

– Je ne voudrais que des doubles rideaux ouverts sur les grands espaces, et surtout des baignoires, des baignoires partout, une baignoire dans la salle à manger, une baignoire dans la cuisine, une baignoire dans les chambres...

– Ça va, madame Angeloso ?

– Ne vous inquiétez pas, Coquemar, ça me fait du bien, toutes ces baignoires, ça rafraîchit.

Vraiment un rêve de gamine, avais-je pensé, mais un rêve qui me dépasse.

– Sur moi, une simple robe de fine laine blanche, jusqu'aux pieds, et personne à voir, vraiment personne, pendant des jours et des jours.

Ce flux de paroles me troublait, je n'avais pas l'habitude de la voir dans un état pareil. En même temps, c'était comme un nouveau bonheur : une femme se laissait aller sous mes yeux, loin. Aucune autre femme ne s'est laissée partir de cette manière avec moi, même la mienne, comme si elle s'était mise toute nue au milieu de la salle de restaurant et que j'avais été le seul à la voir.

Ses baignoires, ses robes blanches, elle devait m'en dire plus que je ne pouvais l'imaginer, le comprendre. Elle a senti ma réaction, je le suppose, mon regard perplexe, tout s'est arrêté en une seconde. Elle s'est rhabillée, reprise, femme de quarante-cinq ans, sérieuse, un digestif à servir, un verre à rincer.

Il reste que, grâce à des moments pareils, j'avais l'impression, encore une impression stupide, sûrement, de partager l'intimité de mon amie, à des profondeurs sous-marines inexplorées. Reste d'un naufrage, un galion chargé d'or reposait par le fond et il m'était promis.

Je me suis convaincu, à cette époque, que madame Angeloso était pour moi. Encore plus vers 1983, quand la femme de chambre est arrivée de Pologne pour l'aider, un grand soulagement pour elle, cette Danuta. Nous n'avons jamais été mieux, tous ensemble, je crois, qu'en 1983. Jamais madame Angeloso n'a été plus disponible, plus heureuse, plus proche de moi.

Elle m'a même fait une promesse que j'ai qualifiée, à l'époque, d'historique. Je devenais de plus en plus pressant, à chaque nouvelle mission ; j'avais pris l'habitude, entre-temps, de téléphoner à mon amie, de lui écrire. Elle ne me répondait jamais, faute de temps, disait-elle, mais je m'en moquais. C'était la seule femme que je côtoyais, elle était apparue dans le grand vide de mon existence et elle le remplissait à le faire craquer. Je devais avoir besoin d'une femme pareille à ce moment précis de ma vie et j'ai pensé qu'elle avait besoin d'un homme comme moi.

Et le 22 juillet de cette année-là, elle m'a fait sa promesse. Je la retrouve toujours aux petits et aux grands croisements de l'histoire, c'est vrai encore ce jour-là : le 22 juillet 1983 est une date importante de l'histoire de la Pologne, la fin de l'« état de guerre », décrétée par le pouvoir ; pas encore la chute du régime, mais un premier signe d'assouplissement ; madame Angeloso et Danuta exultaient, espéraient, en compagnie de quelques compatriotes, vieux habitués qui avaient connu les parents Krawczymek, des fidèles discrets, à l'accent toujours un peu raide : tournée générale pour la fin de l'état de guerre. J'étais là, je prenais part aux événements en cours, heureux de savoir madame Angeloso heureuse. Je n'étais pas un homme compliqué.

À onze heures, nous sommes restés seuls, les vieux Polonais avaient leurs vieilles habitudes, couchés tôt.

– Mon cher Coquemar, a dit mon amie, j'aime vivre des moments pareils, qui nous grandissent. Nous sommes trop petits, trop à l'étroit en nous-mêmes. Tout ce qui me sort de moi-même est béni.

– Ce qui me sort de moi-même, ai-je répondu, c'est l'histoire, les naufrages, oui, mais c'est vous, surtout.

Nous avons eu un moment de silence, un silence gouffre, rare entre nous ; madame Angeloso avait peur du silence, on ne sait pas ce qui peut se glisser à ce moment-là.

Elle a posé une main sur mon bras nu, l'a serré, pour la première fois un geste pareil entre nous :

– Je vous promets, mon cher Coquemar, qu'avant quelques années nous serons réunis, vous aurez de moi ce que vous voudrez. Pas pour l'instant, ma vie n'est pas en règle, mais bientôt, je vous l'assure.

Les termes de cette promesse n'ont jamais été bien nets dans mon esprit : « réunis », « avoir d'elle »... Dans le sien non plus, je le crains : il n'a plus été question d'avenir commun, les années suivantes, une promesse sans suite, comme si elle n'avait jamais été faite. Il m'est arrivé d'y faire allusion devant elle, elle n'avait pas l'air de me comprendre. Le 22 juillet 1983 ? La fin de l'état de guerre en Pologne, oui, certainement, la promesse de la fin du communisme à l'Est, elle ne se souvenait de rien d'autre.

Je ne sais pas si elle était sincère, à ce moment-là, ou seulement emportée par l'enthousiasme de l'histoire ; elle devait être un peu trop sortie d'elle-même, c'est aussi dangereux que d'y rester enfermé. Moi, j'ai vécu longtemps sur cette promesse, un sommet dans nos relations, jamais vraiment retrouvé, sauf une fois, mais il était trop tard.

Il faudrait que je comprenne ce qui s'est passé entre nous, à cette époque précise, comment nous en sommes arrivés à cette proximité, puis, de nouveau, à certaines distances. J'ai tourné autour de cette question, j'ai toujours fini par buter sur un noyau insécable, le noyau Angeloso, trop dur pour moi.

J'ai continué à éprouver le même plaisir, chaque fois qu'un ordre de mission tombait sur mon bureau ; chaque fois qu'en tête à tête elle grattait mes petites douleurs passées.

Et puis, l'atmosphère de l'hôtel a changé progressivement. Angelino est devenu majeur et en a pris de plus en plus à son aise. Il en imposait à tout le monde par sa taille et ne reculait devant aucune intimidation. Je ne comprenais pas l'indulgence de madame Angeloso à son égard. Elle l'empêchait de nuire, autant qu'elle le pouvait, ton de mère avec un bébé, mais le bébé avait dix-huit ans, un bon mètre quatre-vingt-dix et quelques dizaines de kilos. Il abordait brutalement les nouveaux arrivants ; il ne parlait pas, il gueulait :

– Vous êtes de passage ?

Les autres :

– Pas précisément, non, j'habite par là, je venais boire un verre...

– Si, si ; moi je vous le dis : vous êtes de passage.

Il insistait bien : de passage ! Si quelqu'un protestait :

– Celui qui croit qu'il n'est pas de passage est un imbécile.

Le client finissait son verre et filait :

– Vous voyez bien que j'avais raison, disait Angelino, vous étiez de passage.

Avec les habitués comme moi, sa phrase ne marchait pas, mais il trouvait toujours un sujet de dispute possible. Dès que l'un d'entre nous ouvrait la bouche en sa présence, il lui portait la contradiction. Il était en désaccord avec tout le monde et sur tout. Il commençait parfois en douceur, pour nous amadouer. On pensait : tiens, aujourd'hui, il est bien luné, pas méchant au fond. Si nous cédions, il ne nous lâchait plus.

Il avait pris l'habitude, après sa majorité, de fréquenter les ventes aux enchères. Il était réfractaire au travail, malgré les incitations de sa mère. Il n'avait qu'une passion : acheter à bas prix des objets qu'il essayait de nous revendre plus cher, en dehors de la présence de sa mère. À la fin, pourtant, il me semble, vers 1986, elle n'était plus capable de l'empêcher, de temps à autre, de faire ses affaires sous son nez.

Il déballait le produit de sa journée, radiocassettes en bon état, lots de disques rayés, batteries de casseroles à rétamé, chandeliers en bronze un peu cabossés, il nous forçait la main. Il nous arrivait de lui glisser un billet pour avoir la paix.

Si nous avions résisté, nous étions sûrs d'entendre nos noms hurlés dans la nuit, associés à quelques termes injurieux. Nous nous étions habitués à cette présence pesante, nous nous efforcions d'en rire entre nous, quelquefois, nous nous montrions nos acquisitions avant de les jeter, nous plaignions madame Angeloso d'avoir un fils pareil, et c'était tout.

Il n'en reste pas moins qu'il a contribué à rendre ma vie à l'hôtel moins légère qu'au début, quand il n'était qu'un adolescent mal dégrossi mais contrôlable.

Un autre de mes chagrins, vers la même époque : l'arrivée, parmi la clientèle des habitués, d'un jeune professeur d'anglais, Thomassin, nommé à la rentrée 85, il me semble, oui, la dernière année. Il s'était installé à l'hôtel, en attendant de trouver un appartement. Le premier soir, il lisait à la table voisine. Nous nous étions salués, quelques mots de politesse.

– Qu'est-ce que vous lisez là ? lui a demandé madame Angeloso, à la fin du repas.

– Thomas Hardy, *The Well-Beloved*.

Il avait un air arrogant, un bel accent anglais, croyant avoir affaire à une patronne d'hôtel sans étoile, un peu obtuse. Mais elle ne s'est pas laissé impressionner :

– Ah ? Thomas Hardy ? Les romans anglais sont supérieurs à tout point de vue.

Et elle avait filé dans sa cuisine, altière comme la reine Victoria en personne.

Thomassin m'a dit plus tard que, pour cette seule phrase, il avait décidé de rester à l'hôtel pour toute l'année scolaire, contrairement à son projet initial. Madame Angeloso, je suis le premier à le savoir, suscitait ce genre de réaction. Par la suite, elle a brillé devant lui par sa connaissance surprenante de la littérature anglaise, comme elle m'avait ébloui, quelques années plus tôt,

par ses connaissances historiques.

Monsieur Thomassin lui rappelait, a-t-elle dit une fois, sa clientèle d'Ostende. Je n'ai pas apprécié cette remarque appliquée à un autre que moi. Je n'ai guère aimé, non plus, ce monsieur Thomassin. Nous avons sympathisé pourtant, à son arrivée, je m'étais dit : l'hôtel m'a apporté une amie, à défaut d'une femme, il pourrait m'apporter aussi un ami. Mais il m'a semblé très vite que Thomassin prenait auprès de madame Angeloso une place qui m'était due.

Elle lui donnait du « Maître », il en était flatté, « Maître, Maître ». Je n'aimais pas ce « Maître » qui faisait le tour de sa bouche. Je n'ai pas aimé non plus qu'il vive en permanence à l'hôtel, alors que je n'y faisais que des séjours temporaires. Que se disaient-ils en mon absence ? Je voyais bien qu'elle appréciait sa présence autant que la mienne, peut-être plus. J'étais convaincu qu'ils avaient noué des relations qui m'échappaient, un professeur si jeune, vingt ans de moins qu'elle...

Thomassin a presque gâché ma dernière année auprès de madame Angeloso. Ce doit être sans importance, je n'ai pas à penser à de tels moments d'ici mercredi, jusqu'à la cérémonie. Plutôt penser à prendre un billet de train pour Dunkerque ; me rendre une dernière fois à Dunkerque, en songeant à la première, en espérant qu'aucun incident fâcheux ne troublera mon voyage. Statistiquement improbable : donc réserver sereinement ma place pour mercredi matin, précaution élémentaire, à ne jamais négliger. Éliminer toute pensée fâcheuse aussi, chasser les Thomassin, les Angelino de mon esprit.

« Cette dame, bien sûr, était croyante ? » m'a demandé le prêtre au téléphone, a pensé Danuta, assise dans son lit (sa deuxième nuit blanche, de lundi à mardi).

Pourquoi ai-je dit : oui, évidemment ? Pourquoi évidemment ? Je n'avais pas le temps de lui donner des explications, je voulais une messe pour Madame. Pour obtenir ce que je veux, sans trop de mal, je réponds : évidemment, alors que l'évidence est principalement ce qui manque dans les croyances de Madame. Pas sa croyance, ses croyances, ses superstitions. Si j'avais été honnête, les superstitions de Madame, je les aurais énumérées pour le bon père. Je ne sais pas s'il aurait encore voulu de nous.

Pendant que nous décidions des chants et des prières (« Je n'ai pas l'habitude de traiter ce genre d'affaire au téléphone », répétait le prêtre), les histoires de la fin me sont revenues, ces histoires avec la guérisseuse, avec Angelino. Ce n'est pas que je les avais oubliées, juste un peu comprimées, comme sous le corset de fer.

– Serre, Danuta, serre plus fort.

J'ai continué à serrer, à écraser tout ce qui faisait mal. Les histoires du printemps 1986 m'ont fait mal, elles reviennent tout doucement. Le train du dalaï-lama est passé par là et libère les esprits, celui de Madame, le mien à présent.

Tout est là, Madame, avec ses croyances, avec sa guérisseuse par prières. Elle ne faisait rien sans madame Woyzek, elle attendait le samedi après-midi pour se débarrasser de toutes les immondices de la semaine, comme elle disait.

Immondices, encore un mot que je lui dois, comme interprète, avec son genre féminin, généralement ignoré. Madame aimait la précision dans la langue et l'imprécision dans la vie.

– Immondices, c'est féminin, comme ordures, saletés, cochonneries, disait-elle encore et je ne comprenais pas pourquoi.

Le plus flou, pour moi, c'était le rôle de madame Woyzek, ses prières obscures, ses guérisons toujours promises et remises. Madame revenait, chaque samedi, avec une provision de phrases bibliques auxquelles elle accordait une importance démesurée.

J'étais trop jeune, à cette époque-là, pour critiquer devant Madame les lubies de sa vieille amie octogénaire et inspirée. J'aurais dû la mettre en garde, peut-être, j'aurais détourné le malheur. Ou je n'aurais rien détourné du tout. Le malheur, elle le faisait grossir depuis des années. Moi, je serrais les cordons de plus en plus fort, tous les matins. Je n'avais pas assez de force pour écraser le malheur.

Je divague, je parle comme une madame Woyzek, une hallucinée sans sommeil. Je ne divague pas complètement, j'ai vu les effets des élucubrations de la guérisseuse sur Madame. Elles n'ont pas causé le malheur, elles l'ont renforcé.

Un jour d'avril 1986, je lui avais dit :

– Ça fait trois ans, aujourd'hui, que je suis avec vous. Je n'aurais pas imaginé rester si longtemps loin de chez moi et ne pas avoir envie d'y retourner.

Elle avait pleuré, première fois qu'elle se laissait aller devant moi à une émotion de ce genre, puis elle avait dit :

– Trois ans, c'est long, je ne sais pas s'il y aura encore trois ans.

Elle avait déjà changé, à ce moment-là : son visage, à la peau si tendue, encore fraîche, était traversé de crispations subites. Angelino lui avait toujours causé des contrariétés, qu'elle surmontait en quelques minutes, le plus souvent, un mouvement d'épaule, un rire, elle avait le dessus.

Depuis plusieurs semaines, les contrariétés duraient, Madame me parlait moins : j'attachais et détachais son corset sans apprendre une seule expression nouvelle, sans répéter une forme difficile de verbe. Je n'osais pas réclamer mon cours privé, j'avais seulement dit :

– Ça fait trois ans, aujourd'hui, que je suis avec vous.

Et elle s'était crispée, et elle avait pleuré, avec des secousses qui m'empêchaient de lacer le corset et elle avait dit :

– Je ne sais pas s'il y aura encore trois ans.

Et enfin :

– Serre bien fort, plus fort, c'est samedi, aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec madame Woyzek, il faut que je sois bien tenue pour l'entendre.

Après trois heures, comme chaque semaine, elle était sortie de l'hôtel, dans sa robe à rayures beiges, repassée par mes soins, avec ses escarpins cirés par mes soins, son sac à fermoir doré, astiqué par mes soins, entièrement ficelée, lavée, habillée, briquée par la petite Danuta : après trois ans auprès d'elle, je pouvais être fière.

Deux ou trois clients, affalés sur la banquette rouge, l'avaient regardée passer :

– Tiens, madame Angeloso va voir son amoureux.

– Il est beau, au moins ?

Les mêmes blagues, tous les samedis, à trois heures. Puis la salle s'était presque entièrement vidée. J'avais attendu le retour de Madame, deux heures, en pensant qu'elle avait pleuré pour moi, que personne d'autre n'avait jamais pleuré pour moi, alors que je venais d'avoir dix-neuf ans. Et j'ai repensé à sa phrase curieuse et gênante : « Je ne sais pas s'il y aura encore trois ans. »

J'ai éprouvé comme un vertige : qu'est-ce que je ferais sans elle ? Qu'est-ce que je serais ? Je connaissais la façade étroite et jaune de notre hôtel, la longue salle de café séparée par un muret de la salle de restaurant circulaire, l'escalier raide et rond, les chambres une par une, mes chambres, mon petit monde, c'est tout. Je m'en écartais le moins possible, une habitude de l'époque où je ne saisisais pas un mot de français. Le reste me faisait peur. J'étais une petite fille de dix-neuf ans. Avec Madame, j'avais moins peur.

Elle est rentrée, enfin, pas tout à fait rentrée, pas comme d'habitude, à sa manière tourbillonnaire et assurée. Là, elle s'est arrêtée devant la vitrine encadrée de jaune, à distance, elle a observé les occupants, croisé mon regard sans manifester le moindre signe de reconnaissance, comme si elle ne m'avait jamais vue.

Un pas vers la porte, une nouvelle pause, la bouche serrée, une tête d'enveloppe cachetée avec une mauvaise nouvelle pliée à l'intérieur, pas du tout la tête légère de tous les autres samedis, quand elle revenait apaisée, relâchée, après sa séance de prières et de consolations.

J'ai pensé : elle va repartir, refuser d'ouvrir sa porte vitrée. Elle l'a poussée, à la fin, pour se retrouver comme perdue au milieu de son propre hôtel-restaurant. Elle avait plus l'air d'une cliente intimidée que de la patronne régnante. Personne n'a pensé à la blaguer sur son amoureux.

Elle a commencé à parler, à essayer de parler. Elle suffoquait, comme si elle avait marché trop vite, alors que je l'avais vue arriver à pas retenus, faire de longues pauses. J'ai voulu la faire asseoir, elle a repoussé ma chaise, repoussé le verre d'eau que lui tendait Thomassin.

Plus nous l'entourions, plus elle cherchait à nous écarter, moi et quatre ou cinq habitués de l'hôtel, qui aimaient traîner dans la salle de café, en fin d'après-midi, jusqu'au dîner, qui rivalisaient surtout pour attirer Madame à leur table, partager une conversation privilégiée avec elle, une bande d'égoïstes, ai-je souvent dit à Madame.

Pour une fois, ils étaient réunis autour d'elle, partageaient la même inquiétude que moi, depuis le dadais, avec ses réflexions déplacées, jusqu'à Zira, une autre descendante de Polonais, grande buveuse de vermouth à toute heure. Nous avons eu le plus grand mal à apaiser Madame, à la faire parler. Elle m'a demandé d'ouvrir la porte, le souffle lui manquait encore un peu.

– Voulez-vous que je desserre votre corset ? lui ai-je demandé tout bas et en polonais.

Elle a agité le bras pour dire oui ou non, je ne savais pas, ou pour libérer les poumons plutôt, ou encore pour laisser venir la parole. J'ai eu sous les yeux, à cet instant et pour la première fois, l'image d'une femme qui se noyait. Et aucun d'entre nous ne se sentait capable de plonger pour la secourir, à moins de couler avec elle. Je me demande si nous n'avons pas un peu coulé avec elle, pas tout de suite, peut-être, mais, chacun à notre manière, il est probable que nous avons touché, à cette époque, un fond personnel.

Les mots de Madame sont revenus à la surface, des bouffées venues du ventre :

– Mes amis... mes amis... je ne sais pas si je dois vous dire des choses pareilles... vous me prendrez pour une malade...

Elle a commencé par avouer à sa clientèle qu'elle consultait une guérisseuse par prières, que cette guérisseuse ne se contentait pas de prier, mais qu'elle *voyait* aussi, de temps en temps, détails qui m'étaient familiers, mais qui ont sidéré les autres comme des enfants devant un prestidigitateur. Même en piteux état, Madame parvenait à donner à sa vie une allure de spectacle improvisé.

– Cette dame, disait-elle, a des visions soudaines, provoquées par les livres sacrés toujours, des visions prophétiques rares et sérieuses. Elle ne *voit* pas du soir au matin, comme une vulgaire voyante charlatanesque, non, non, je crois à ce que *voit* ma petite mère Woyzek.

À Madame elle-même, elle n'avait été capable de lui confier ses visions que deux fois en quarante ans, deux fois la vérité :

– Une fois, je ne l'ai pas écoutée... mon mariage... La deuxième, je ne peux pas en parler. Aujourd'hui, c'est la troisième fois. Elle *voit* que ça va mal tourner pour moi, pour l'hôtel, c'est écrit. Je m'en doutais, mais ça se confirme, il ne restera rien de moi, de nous, ici. C'est dans les prières ! Les prières !

Il n'était pas nécessaire d'être une bonne interprète pour comprendre les regards échangés par les clients. Ces hommes et ces femmes qui se côtoyaient sans se parler, sauf pour échanger de rapides politesses, se regardaient au mieux à la dérobée, se jalousaient en silence si Madame passait trop de temps auprès de l'un ou de l'autre ont partagé, pour la première fois, grâce à elle, de véritables exclamations, interrogations, doutes sur la santé mentale de leur hôtesse.

– Mais enfin, qu'est-ce qu'elle vous a dit, exactement, cette guérisseuse par prières ? a demandé monsieur Coquemar. Il ne faut peut-être pas s'affoler si vite. Les prédictions, vous savez...

Ces paroles de bon sens, semble-t-il, ont sorti Madame de son état : une sorte d'absence agitée ou de conscience floue. Elle revenait à nous, elle se rendait compte qu'elle parlait trop, alors qu'elle ne nous avait encore rien dit de net. Surtout, elle avait peut-être aperçu les mêmes regards que moi, du fond de son trou, elle devinait les malintentionnés, les moqueurs.

Elle m'a regardée, moi toute seule, et elle m'a dit en polonais :

– Sors-moi de là, Danuta. Dis-leur seulement que j'ai eu un petit malaise, que je suis désolée. Dis ça : désolée, c'est idiot, mais ça les contentera. Je ne veux pas m'abaisser à me justifier devant eux. Ou dis-leur que madame Woyzek m'a un peu effrayée, de manière exagérée, sûrement, elle m'a fait comprendre que nous allions flamber, que tout allait flamber ici, finir. Elle sait, elle *voit*, pourtant je ne lui ai pas parlé des menaces d'Angelino. Il m'a fait des menaces, tu sais ? N'en parle pas non plus. Ne parle surtout pas d'Angelino, ce serait pire. Je ne sais pas ce qui m'arrive. C'est madame Woyzek, c'est tout, mais je la crois, Danuta, elle n'a pas l'habitude de parler à la légère. Et puis, non, ne leur dis rien, ou dis-leur ce que tu voudras. Je me suis laissée aller deux secondes devant eux, je n'aurais pas dû, rattrape le coup pour moi et qu'ils me laissent tranquille et qu'ils me traitent de folle, s'ils en ont envie.

J'ai accompagné Madame dans sa chambre, je l'ai assise dans un fauteuil, après avoir relâché les cordons du corset. Elle a repris petit à petit son souffle, je retrouvais Madame telle que je l'aimais, maîtresse d'elle-même. Mais j'ai vu apparaître une personne nouvelle, à ce moment-là, déjà présente dans les singularités que je lui connaissais depuis longtemps, mais que je n'avais pas vraiment comprises. Cette personne nouvelle, il m'a fallu du temps pour l'admettre, elle me trouble encore aujourd'hui, mais je suis bien obligée de reconnaître qu'elle a existé, qu'elle a pris le dessus sur l'autre, en 1986, et plus tard.

À ce moment-là, je n'ai pas eu conscience de ces bouleversements. J'ai seulement constaté que Madame semblait aller mieux et je suis redescendue. En bas, ils m'attendaient tous avec impatience, persuadés d'avoir entendu des prophéties en polonais. Des prophéties en langue étrangère, c'est plus impressionnant, encore plus inquiétant, l'imagination travaille. Ils comptaient

sur moi, j'allais leur apporter des révélations.

J'étais bien embarrassée, encore plus rouge que d'habitude, quand je devais prendre la parole devant un client. J'ai cherché le regard de Zira, avant de me lancer : avait-elle compris les paroles de Madame ? Avait-elle appris la langue de ses parents ? Elle avait ingurgité assez de vermouth, ai-je pensé, pour que je me sente libre. Et j'ai osé exécuter, ce jour-là, mon premier travail d'interprète, avec un accent affreux, des hésitations et pas mal d'erreurs volontaires.

Mes débuts dans la traduction, donc dans le mensonge, peut-être pas le mensonge, la fausseté plutôt, si mes employeurs les connaissaient, mes débuts, ils ne voudraient plus de moi dans les négociations internationales. J'ai dit, comme si j'excusais la défaillance d'une artiste de music-hall :

– Madame très fatiguée. Madame bouleversée par sa guérisseuse. Madame croit à la fin du monde.

Les clients étaient un peu déçus et souriaient en secouant les épaules. Je reconnais que je faisais dans la traduction simplifiée, avec mes modestes moyens de l'époque.

– Et combien elle la paye, votre patronne, sa diseuse de bonne aventure, pour dire des énormités pareilles, des vieilles blagues d'astrologue au Nouvel An ?

C'était un nouveau client, resté derrière les autres, assis sur la banquette rouge, en compagnie de sa femme, un couple installé à l'hôtel depuis deux jours, tout au plus. Ils avaient été expulsés, prétendaient-ils, de leur appartement condamné à la démolition et avaient refusé toutes les propositions de relogement. Une mauvaise tête, comme ce monsieur au bouc grisonnant se définissait lui-même. Il portait des lunettes dont la branche droite manquait : la monture basculait sans cesse à gauche, il la remontait à chaque fois d'un geste mécanique, son tic le plus voyant, preuve que la branche était cassée depuis longtemps et qu'il ne cherchait pas à la faire réparer.

Ce couple, je ne l'ai pas oublié, parce qu'il a joué un rôle singulier à l'hôtel, au long de ces quelques journées d'avril et de mai 86. La femme ne parlait pas, sauf pour dire à son mari de se taire ; lui aimait engager la conversation, dès qu'un client passait à sa portée. Il avait une phrase d'attaque et de conclusion, toujours la même, dont le sens m'a échappé, les premiers temps :

– Cela va sans dire et cela ne va pas mieux en le disant, pourtant...

D'autres tournures curieuses dans sa bouche m'ont donné le plus grand mal. Je me suis crue revenue, avec lui, à mes débuts à l'hôtel, trois ans plus tôt, quand je ne comprenais rien ni personne :

– Petite, vous seriez bien inspirée d'ouvrir les vannes du tonnelet et de m'en verser une bien fraîche et bien mousseuse.

S'il m'adressait la parole, je m'affolais, j'allais être incapable d'assurer mon service. Je me tournais vers sa femme, elle traduirait peut-être son mari ? Elle souriait, béate, comme si elle ne remarquait pas mon embarras. J'ai pensé, surtout après ce qui s'est passé les jours suivants, qu'ils le faisaient exprès, qu'ils s'amusaient de moi, comme des autres, comme de Madame.

Elle était redescendue assez rapidement, à ma grande surprise, après s'être changée, débarrassée de sa tenue Woyzek, comme elle l'appelait elle-même, remise, apparemment remise. L'homme à la branche de lunettes cassée lui a à peine laissé le temps de rejoindre son comptoir :

– Cela devrait aller sans dire et je me doute que cela ne va pas aller mieux en le disant, mais je vois bien que Madame fait partie de cette catégorie croissante de notre population qui sacrifie aux démons du temps et fait confiance à des gourous, charlatans, devins à la petite semaine...

– Tais-toi donc, a dit sa femme, tu vas encore nous attirer des ennuis.

Il n'écoutait jamais personne, surtout pas sa femme.

– Je suis un libre-penseur, chère madame, il me choque de vous voir dans vos trente-six états pour des croyances de fantaisie.

Il ne s'attendait pas à la réaction de Madame, ce monsieur, pas plus que moi. Je ne l'avais connue qu'aimable avec les clients les plus rouspéteurs, ferme parfois avec les malpolis, mais toujours souriante et avenante, commerçante. Le soir du 26 avril, j'ai fait la connaissance surprenante d'une nouvelle Madame, capable de la plus grande violence verbale à l'égard d'un

client.

On ne pouvait pas tout dire à Madame, sûrement pas se moquer de sa petite mère Woyzek :

– Ma guérisseuse, un charlatan qui tromperait le monde ? Mais monsieur, mon petit monsieur, je ne vous connais pas, monsieur, mais moi aussi je vois, pas comme ma guérisseuse, mais je vois que si quelqu'un trompe le monde, ici, c'est vous. Vous prétendez avoir été expulsé de chez vous pour pouvoir vous installer chez moi. Je sais bien que c'est faux. Vous êtes là pour me nuire et je sais pour le compte de qui...

– Détrompez-vous, chère madame...

– Tais-toi donc, on va perdre la chambre...

– C'est ça, a repris Madame, si, comme je le crois, comme on me l'a dit, vous n'avez jamais été expulsé de nulle part, vous pourriez bien l'être d'ici.

– Je paye, chère madame, et tant que je paye sans négotier sur vos installations sanitaires à l'état pour le moins discutable, sans dégrader vos locaux, vous ne pouvez pas me jeter dehors.

Ils ont continué un moment sur le même ton, j'ai cru que Madame se jetterait sur lui, casserait ce qui restait de ses lunettes. La dispute nous a tous secoués. Nous n'étions pas habitués, à l'hôtel, à voir Madame s'en prendre en public à un client.

J'avais entendu plus d'une fois les bagarres entre Madame et Angelino, c'étaient leurs petites affaires, derrière les portes, en cuisine, dans la cour. Entre eux, c'était plutôt bref, sec. Ils se connaissaient trop bien, trop semblables, ils frappaient direct. Un seul coup suffisait à chaque fois, bien placé, pour faire mal longtemps.

Avec l'homme aux lunettes, Madame se laissait aller à une longue dispute, progressive, elle prenait son temps. Les habitués se rangeaient de son côté, la femme tirait sur le veston de son mari.

Le couple a fini par se lever, alors que Madame menaçait de jeter à terre table et chaises.

– Nous nous retirons, chère madame, mais nous reviendrons pour le dîner. Je suis un libre-penseur et un dîneur libre. J'aime les discussions franches. Je suis toujours étonné de voir mes contemporains, ou plutôt la bande fienteuse de mes contemporains, reculer devant de belles empoignades. La controverse, rien de tel pour entretenir la santé. Cela devrait aller sans dire et cela ne va même pas mieux en le disant.

Madame nous est apparue de nouveau abattue : trop de soucis, trop de cris pour une seule journée. Même les clients lui tenaient tête, à présent, elle n'avait jamais vu ça. Elle n'a pas dirigé le service, ce soir-là :

– À partir de maintenant, je me repose sur toi, Danuta.

C'est vrai, elle n'a plus fait que se reposer sur moi.

Les événements de ce 26 avril, ils n'auraient pas dû compter plus que d'autres petits incidents, inévitables dans un hôtel-restaurant. J'en ai conservé le souvenir, parce que tout s'est déclenché à ce moment précis : le début d'une glissade ; on se rattrape, on se retient, on étend les bras, avec un peu de chance on rétablira l'équilibre. Madame s'était installée derrière son comptoir, fragile sur son tabouret.

Il m'est facile de la retrouver, à présent, perchée sur son grand siège à trois pieds, droite, sanglée dans son armature de fer, et déjà absente, l'œil fixe, pendant que la salle se vidait.

Je lui demandais les consignes pour le repas du soir, perdue, parce qu'elle n'avait plus d'ordres à me donner. Le plat du jour, un sauté d'agneau, s'est trouvé trop cuit, à cause de moi, un peu calciné, pour dire la vérité. C'était un incident encore plus mineur que les autres, pas si anodin pourtant, dans un restaurant où la patronne s'honorait de ne servir que le meilleur.

À partir du 26 avril, la marche de l'hôtel est devenue incertaine. Je n'en avais certainement pas conscience, le jour même. Je n'apercevais qu'un petit dérèglement sans gravité, sans effet durable, tout était réparable, pensais-je. J'avais dix-neuf ans et je croyais que tout pouvait être rattrapé, racheté. Madame ne devait pas partager mes croyances, je le regrette, j'ai été si proche d'elle.

Ai-je eu tort de la jeter dans les bras de ce prêtre ? J'aurais dû respecter la décision d'Angelino. Si j'ai commis une erreur, tant pis : il est plus de trois heures du matin, mon erreur n'est pas réparable, pas rattrapable, pas rachetable.

Il est probable que l'état de Madame, le 26 avril, m'échappait en grande partie, peut-être était-il en effet réparable, mais Angelino qu'on n'avait plus vu depuis deux jours – une habitude récente, ces absences prolongées –, Angelino a fait une apparition, après dix heures, avec son air de se moquer du monde entier. Angelino débarquait toujours dans l'hôtel en s'efforçant d'attirer l'attention sur lui : il faisait longuement grincer la porte d'entrée, il s'arrêtait au milieu du chemin et repartait, le ventre en avant, sous son mètre quatre-vingt-dix, toujours mal boutonné, la tête rejetée en arrière, en retard sur le reste du corps. En attendant un peu, on avait une chance de voir arriver les yeux, son regard descendant, dégoulinant. Il regardait le monde entier de travers.

Ce soir-là, en entrant, il a fait sursauter sa mère, comme d'habitude, plus que d'habitude. Il s'était encore mélangé dans ses boutonnières. Voilà : j'ai vu débouler un jacquard de travers et les boutons du jacquard avançaient vers nous. Enfin, au-dessus des losanges, j'ai aperçu sa tête toute ronde, bouffie, sans un bonsoir.

Il a fait pivoter son cou, doucement, pour nous faire entrer, l'un après l'autre, dans son champ visuel. Il se demandait bien quelles saletés nous dire. À qui déclarer la guerre en premier, pour finir en beauté, cette nuit ? Il en jouissait d'avance, je reconnaissais bien cette jubilation vicieuse dans les yeux, sur la bouche, encore plus jubilatoire et encore plus vicieuse, quand il est tombé sur le nouveau couple de l'hôtel ; une denrée plutôt rare, chez Madame, le couple. Ils avaient mangé sans se faire remarquer. Madame les ignorait ; la femme retenait son mari, dès qu'il lui prenait l'envie d'interpeller Zira sur sa bouteille de vermouth ou Thomassin sur ses gros livres en anglais, et surtout Madame, toujours assise sur son tabouret, toujours un peu douloureuse, le souffle court, refusant d'aller s'allonger. J'étais la seule à faire les frais des provocations de l'homme aux lunettes cassées :

– Je suis sûr que votre patronne vous pique tous vos pourboires. Il ne faut pas vous laisser faire, ma petite.

Angelino s'est approché de la table du couple, il a essayé sa phrase fétiche :

– Alors, comme ça, vous êtes de passage ?

– Chaque jour davantage. Je vois « le néant d'où je suis tiré et l'infini où je serai englouti », comme disait mon maître. Et vous, de quel néant sortez-vous ?

Angelino a eu un moment de doute. D'ordinaire, les clients s'écrasaient devant sa masse physique. L'homme aux lunettes cassées ne l'a pas laissé se reprendre :

– Si je vous compare à la dame assise sur le tabouret, là-bas, je serais tenté de dire que c'est elle le néant d'où vous êtes tiré. Un air de famille indiscutable, non ?

– Famille, famille, c'est vite dit, a répondu Angelino (il hésitait entre le marmonnement et le grondement). Disons que j'aurais dû être le fils.

– Vous auriez dû... Joli... et vous êtes ?...

– Un peu en dessous.

– Je sais bien que les liens de parenté sont souvent troubles, mais je serais curieux de savoir ce que recouvre votre expression : en dessous de fils...

– Disons que je suis juste un descendant, mais alors en descendant très bas, vraiment tout en bas.

Il se sentait mieux, à présent, Angelino, et il a ouvert son sac pour proposer, selon son habitude, les bricoles achetées aux enchères dans l'après-midi. L'homme sans branche de lunettes a écarté les objets avec mépris, ce qu'aucun client, jusqu'ici, ne s'était permis. Les autres l'éconduisaient après de longues négociations ou finissaient par lui acheter, au prix fort, une pièce sans valeur, que Madame, parfois, le lendemain, leur remboursait avec des excuses.

– Asseyez-vous, monsieur le descendant, et ouvrez plutôt votre sac à misères, ce sera plus drôle que vos babioles d'Emmaüs. Je suis curieux de tout : êtes-vous, comme votre ascendante ici présente, du genre visionnaire, amateur de tarots, de flash médiumnique, toutes ces joyeusetés abrutissantes de notre époque ?

Angelino s'est trouvé, semble-t-il, de nouveau déconcerté. Madame est sortie de sa torpeur :

– N'écoute pas ce monsieur, il va régler sa note et quitter sa chambre demain matin.

– Pardon, je suis de passage, mais pas décidé à m'engloutir dans l'infini dès l'aube. Tenez, je vais même régler une semaine d'avance sur-le-champ. Vous ne trouverez rien à y redire. Une petite rentrée d'argent sûre, je n'ai jamais vu aucun commerçant grippe-sou la refuser. Vous pourrez vous payer quelques consultations supplémentaires chez votre voyante.

Angelino était toujours debout à côté de la table, comme interloqué, l'homme l'a fait asseoir d'un geste autoritaire :

– Cela a l'air de vous étonner, mais imaginez-vous que votre maman a été prévenue de la fin des temps cet après-midi même. Ce n'est quand même pas à la portée de tout le monde.

– La fin des temps ? Rien que ça ? Remarquez, elle ne croit peut-être pas si bien dire, a ricané Angelino. Ça fait déjà quelque temps que je t'ai prévenue, non ? Si la mère Woyzek pense comme moi, ce sera la première fois, mais elle aura raison.

– Si je vous comprends bien, vous aussi, monsieur le descendant, vous donnez dans la prédiction catastrophique ? Quelle famille !

– Moi, c'est pas de la voyance, c'est du déjà vu.

L'homme s'est tourné vers sa femme pour lui faire lâcher le pan gauche de sa veste :

– Tu vois, nous avons bien fait de rester, ici nous sommes à mi-chemin du bouge interlope et de l'abbaye de Thélème. Évidemment, de nos jours, plus personne ne sait ce qu'est un bouge interlope, et encore moins l'abbaye de Thélème. Voilà qui devrait aller sans dire et qui ne va pas mieux en le disant.

Il a tenu un moment des propos agaçants de ce genre, nous avions du mal à nous y faire, sauf Angelino, Madame n'en pouvait plus. Je l'ai forcée à monter se coucher et, contrairement à nos habitudes de trois ans, je l'ai délacée en silence.

Les rires montaient jusqu'à nous, comme amplifiés par l'escalier en colimaçon. Nous distinguions nettement deux rires : Angelino et l'homme à la branche cassée paraissaient bien s'accorder. Je n'avais jamais entendu le fils de Madame rire d'un rire presque gai. Son ricanement, son grincement, oui, depuis que j'étais auprès de Madame, je l'avais subi comme tous les autres. Curieusement, ce rire gai ne nous apportait aucun soulagement, au contraire, je le voyais bien, il faisait mal à Madame.

À partir de ce moment, tout a fait mal à Madame. Je l'ai aidée à se coucher, laissée dans le noir, elle m'a rappelée :

– Fais attention à ce type-là, je suis sûre qu'il n'est pas arrivé chez moi par hasard. Le hasard n'existe pas, tu le sais bien. Il est de mèche avec Angelino, ils veulent me faire peur, ils jettent la pagaille partout où ils passent.

J'ai repris mon service, en bas, au milieu des rires croisés. L'homme et Angelino parlaient de plus en plus fort, en même temps, riaient mutuellement de leurs propos, au point que j'étais incapable de comprendre leurs échanges, en pleine régression linguistique. Leurs blagues, leurs rires m'étaient désormais étrangers. Leur joie m'était suspecte autant qu'à Madame. Pourtant, me suis-je dit, cette gaieté est peut-être sincère, Angelino rencontre pour la première fois un interlocuteur à sa convenance, sans arrière-pensée. J'ai eu honte de me faire cette réflexion, en même temps que je prenais conscience d'un infime changement en moi-même : je ne regardais plus Madame de la même façon qu'au cours des trois années écoulées. Je ne sentais plus la même adhésion à sa personne, la même soumission à ses volontés. J'étais troublée de la sentir soudain fragile. Ses jugements sur les uns ou les autres ne me paraissaient plus aussi pertinents. Elle soupçonne, me suis-je dit, cet homme d'intentions hostiles, de complicité douteuse avec Angelino : c'est de la paranoïa pure et simple. Je ne sais pas si j'employais ce terme à l'époque, probablement pas, je formulais l'idée autrement : elle exagère, elle va trop loin. J'étais prête, d'un seul coup, à partager les points de vue de l'homme, à reprocher à Madame ses croyances superstitieuses, sous l'emprise de sa

guérisseuse. Elle est malade, ai-je encore pensé, cette fois, j'en suis certaine, parce qu'elle va voir une guérisseuse. Plus brutalement encore, plus simplement, je me suis dit : maintenant, elle est folle. Et pourquoi ? Immédiatement après, en entendant le rire heureux d'Angelino, j'ai eu honte de moi. Je n'allais pas lâcher Madame à un moment pareil.

OceanofPDF.com

Un petit truc me tracasse, tout de même, a pensé Angelino, le lundi soir, tout seul, sur son canapé vert. Non, un truc sans importance, un tout petit truc, oublie. Sale petit truc quand même : est-ce que le père va finir par le savoir, que sa femme est passée sous le Paris-Varsovie ? C'était toujours sa femme, ils n'ont jamais divorcé, ou alors ils ne me l'ont pas dit ? Ils ne se vantaient déjà pas d'être mariés, alors divorcés... Ils se sont peut-être revus, depuis quinze ans ? Pour divorcer justement ? Sans me prévenir ? Tout dans mon dos, comme d'habitude ?

Je ne sais pas tout, je n'ai même jamais rien su, ou si peu, de toutes leurs foirades de parents. Va te coucher, Angelino, rien à braire de tout ça.

Hier, c'est sûr, il n'était pas au courant. On m'a même envoyé le gendarme minus, parce qu'on n'avait pas encore mis la main sur le père.

– Savez-vous où le joindre ? il m'a demandé au début, avant que je m'écroule, de rigolade.

Le joindre, ça n'a jamais été un type facile à joindre. Même enfermé dans une cage, pendant des années, il ne se laissait pas approcher. Alors, dans la nature... Pour qui il me prenait, le gendarme minus ? Pour le bon fiston qui attend papa maman ?

Aux dernières nouvelles, il était toujours en Belgique, le père, mais les dernières nouvelles ne sont pas fraîches. S'il est en Belgique, il lit les journaux ? Danuta a lu deux articles, ce matin, elle m'a dit, dans *Le Soir* de Bruxelles et *La Libre Belgique*. Mais il paraît que dans *La Libre Belgique*, il était uniquement question du dalaï-lama, point. Rien sur ma mère, ils se foutent d'elle, en Belgique, son hôtel d'Ostende, ses vieilles histoires, pas un journaliste pour s'en souvenir.

Ils ont bien raison, les Belges, je devrais faire comme eux. D'ailleurs, je suis un peu belge, non ? Français, polack, rital, mais belge. Donc je me fous de toute cette histoire. S'il y a un seul type qui n'a rien à voir avec tout ça, c'est moi. Allez-y, la grande famille de l'Église, la grande fraternité de la gendarmerie, la grande confrérie des pompes funèbres, occupez-vous de la

famille Angeloso, cherchez, trouvez, emballez, bénissez, mais sans moi. Je suis out.

Rien chez les Belges, donc. Si, dans *Le Soir* de Bruxelles, le nom était écrit, Danuta m'a dit, tout petit, avant-dernière ligne. Mais, est-ce que le père lit *Le Soir* de Bruxelles ou *La Libre Belgique* ? Ou rien ? Rien à foutre, comme moi, si on n'était pas venu me chercher.

Comment être sûr qu'il a appris la bonne nouvelle ? Comment être sûr de quelque chose avec lui ? Je ne connais rien de ses habitudes, impossible de savoir s'il lit un journal et lequel. Forcé : on n'a pas vécu ensemble. Nos rencontres doivent pouvoir se compter en minutes. Dans ma tête, on s'est vus des années, de jour, de nuit, week-end compris, et jours fériés. Pourtant ma mère a tout fait pour l'éviter. Elle l'a bien ravagé, ma mère, mon père. Elle l'a débiné autant qu'elle a pu. C'en est même étonnant, qu'elle ait pu le débiter pendant si longtemps, sans se fatiguer. De ce côté-là, on était pareils, elle et moi. Jour et nuit, elle l'a arrangé, et le week-end, et les jours fériés.

Je sortais, pour aller regarder les enchères, pour les faire monter, à la fin. J'aimais ça, ces histoires de sous qui montent. Tu prends un truc de rien, mise à prix que dalle, et le truc grimpe, ça devient quelque chose. J'aurais bien aimé être mis aux enchères, des fois.

– Où tu vas ? elle me demandait, ma mère. Tu ne vas pas me refaire le coup de ton père ? Vous êtes à mettre dans le même sac.

Tous les jours, pareil, les mêmes reproches, les mêmes comparaisons. Pendant dix ans, elle s'est méfiée de moi, exactement comme elle s'est méfiée de lui, ou comme elle ne s'est pas assez méfiée de lui.

Il faut reconnaître qu'il l'a menée en bateau, un beau salopard, enfin, c'est ce qu'elle disait tous les jours, toutes les nuits, tous les week-ends et tous les jours fériés. Moi, je n'étais pas là pour voir. Enfin, j'étais là, mais je n'ai rien vu. Dans mon dos, tout ça, par-derrière, la vieille habitude de ma mère, tout planquer, comme le mort à l'hôtel d'Ostende, le cardiaque qu'elle aurait dû sauver.

Mon père, c'est pareil, il n'était pas cardiaque, mais elle aurait dû le sauver, c'était sa femme ou non ? Quand il a été embarqué, le père, fourré au trou, j'ai passé trois jours sans savoir. Imagine : pas un mot, la vie souriante de tous les jours. Un moment, j'ai pensé : il est mort, elle l'a planqué dans une chambre, elle attend que tout le monde soit couché pour le sortir par la porte de derrière.

La dernière nuit, j'ai guetté, déjà debout des nuits entières. Caro a du mal à s'y faire, faudra qu'elle s'y fasse. Ou elle me débarquera comme toutes les autres, comme ma mère. Elles me débarquent toutes. Rien à foutre.

J'ai poireauté en bas et, comme rien ne venait, j'ai poireauté derrière des portes de chambre. Je m'attendais à le voir sortir en macchabée, il n'est jamais sorti. Tu penses, il avait été débarqué trois jours plus tôt, rien vu, au trou depuis trois jours.

Et ta mère se pavane et elle se marre. Je peux me marrer à mon tour aujourd'hui, je ne lui fais pas d'ombre, je ne suis pas le sale fils qui se marre, juste le fils qui suit l'éducation de sa mère. Mon modèle pour la rigolade.

Elle a fini par m'attraper dans les couloirs de l'hôtel, deux baffes, va te coucher, Angelino. Le matin, elle a bien voulu m'expliquer, enfin, elle m'a expliqué ce qu'elle a voulu : elle a commencé à cracher sur le père, la débinade totale, comment il avait foutu notre vie en l'air, notre réputation familiale, notre honneur. Notre honneur, tu parles, et notre réputation, je ne vois pas ce que c'était, notre réputation. Et notre vie encore moins.

C'est un peu plus tard qu'elle a voulu me faire croire qu'il avait arrosé d'essence un autre type, sans oublier l'allumette :

– Tu te souviens du geste de ton père, quand il allumait ses petits cigares ? La boîte verticale et la main gauche de bas en haut ? Exactement comme il a dû faire, mais pas pour allumer un petit cigare. Pour allumer un être humain, Angelino.

J'ai longtemps refusé de croire cette histoire, une invention de ma mère, j'étais sûr, du style de ses histoires de foudre qui nous tombaient sur la gueule, une invention pour débîner mon père. D'abord, il n'était pas gaucher, enfin, je ne crois pas. Les petits cigares, oui, mais c'est tout ce qu'elle disait de vrai. Elle croyait me convaincre avec ses petits cigares. Trop facile. Remarque, il

était peut-être gaucher aussi ? C'est con, tu as un père, avec lui tu ne sais même pas reconnaître ta gauche de ta droite, vrai demeuré, elle devait avoir raison, ma mère.

Alors, admettons qu'avec sa main gauche il ait craqué une allumette pour malmenier un pauvre type qui le méritait sûrement un peu, est-ce que c'était une raison pour lui tourner le dos, le mettre au rancart pour des années, comme s'il n'existait plus du tout ? Et foutre le camp de Belgique pour le rayer encore un peu plus ?

Elle a tout préparé pour filer, le temps de trouver un successeur pour le bail de l'hôtel, deux mois pour se sauver.

– On ne peut plus rester là, elle disait, tous les bons clients ont déguerpi, je ne pourrai plus faire mes affaires ici.

Sa clientèle d'artistes, de types importants, elle ne pouvait plus s'en vanter. Ses hommes politiques en vadrouille, elle les aimait, ses clients huppés, des branleurs frimeurs, elle les a regrettés. En attendant, aucun n'est venu lui serrer la pince, rien à secouer de la mère Angeloso. Elle les comprenait à sa manière :

– C'est forcé, l'hôtel d'un assassin, personne n'a envie de s'y installer, ça la fiche mal.

Dix ans, elle m'a balancé le criminel. Dès que je bougeais un peu, que je discutais, va te coucher, Angelino, il faut écraser le criminel en toi, il est là, dans tes gènes, un sale microbe dans la famille, à éliminer.

Je n'avais pas envie d'écouter toutes ces salades. Dix ans à les entendre. Pas tout à fait dix ans, à la fin elle évitait le sujet, je gueulais plus fort qu'elle, elle rigolait moins. Mais elle ne s'était vraiment pas gênée, au début.

En quittant Ostende, elle était retournée chez papa et maman Krawczymek, à Dunkerque. Ça n'a pas tenu bien longtemps. Elle avait besoin d'action, ma mère, et ses parents étaient malades. Et elle était toujours ambitieuse et elle se plaignait à longueur de journée : son mari avait démoli ses rêves, son hôtel huppé, son affaire développée par son travail et ruinée en quelques mois.

Elle était en colère permanente, insupportable, les grands-parents n'en pouvaient plus. Pour un rien, c'était reparti, l'hôtel, le mari, qu'il moisisse au trou. Il a pris douze ans, je ne sais même pas comment je l'ai appris, pas par elle, sûr. Ses douze ans, elle s'en foutait, ce qu'elle voulait, c'était réussir sa vie. Elle n'avait pas quarante ans, elle disait, et elle avait un gros appétit de vie.

Gros appétit de vie, tu parles, elle nous l'a bouffée, la vie, elle m'aurait bouffé avec, si je m'étais laissé faire. Et comme je ne me suis pas laissé faire, elle m'a reproché de lui bouffer la sienne. Je suis devenu le sale type qui lui rappelait un autre sale type.

Elle a bien essayé de se débarrasser de moi, un moment. Son père lui a dit un matin où elle reprenait ses jérémiades :

– On ne peut plus vivre comme ça, ta mère et moi, nous avons décidé de t'aider à en sortir.

Et il a raclé toutes ses économies, pour lui payer un nouvel hôtel. Il l'aimait, lui, au moins. Ou alors, il préférerait se ruiner plutôt que de la garder à la maison. Elle a voulu me laisser chez eux, le temps de lancer son affaire. Bon débarras, elle devait penser, ça se voyait dans ses yeux. Monter son hôtel, ça, ça l'excitait.

Les grands-parents n'ont pas tenu le coup, trop fatigués, trop malades, liquidés dans les six mois. C'est ma mère, la bonne petite fille à son papa, qui les a fait crever, sûr, comme elle faisait crever tout le monde, mine de rien, sa spécialité. Elle a été obligée de me reprendre, le sale type qui lui rappelait le sale type. Si je faisais une connerie, si un client se plaignait de moi, elle soupirait, son numéro de pauvre mère affublée d'un môme imbuvable, elle prenait des airs, dans sa salle de restaurant :

– Mon fils, c'est ma croix, pire que ma croix. Jésus a eu la sienne à porter. Moi, c'est tout un magasin de souvenirs de Lourdes.

Et ils se marraient, les salauds, en me regardant. Ils se marraient moins, le soir, quand je les faisais chier jusque dans leurs chambres, quand je leur tirais leurs sous. Ils n'avaient pas le gabarit, aucun ne la ramenait devant moi. Dix ans comme ça, je me demande comment j'ai pu tenir.

J'ai tenu de moins en moins. À force de me faire écrabouiller la tête, il fallait que ça éclate. Elle a bien essayé de me serrer, ma mère, les premières années. Elle aurait voulu me tenir enfermé, c'était son idée, que je ne bronche pas, que je sois invisible, que je n'existe pas, bouclé, voilà, c'est ça, elle rêvait de me boucler, exactement comme mon père, de me faire pourrir dans une cage, mon cagibi d'hôtel.

Je n'avais pas le droit de revenir du collège une demi-heure trop tard. Si je traînais deux heures, elle m'envoyait la flicaille, pour me ramener comme un fugueur. Pour me dresser, elle disait, et après, au trou, dans le cagibi, son rêve.

Mon cagibi sans clé, sans verrou, elle avait du mal à me tenir. J'ai traîné de plus en plus, la flicaille connaissait le truc et ne se déplaçait plus pour moi, ou on copinait gentiment :

– Prends le TGV, Angelino, la mamma gueule, elle t'attend, elle est perdue sans son grand fiston.

Un soir, je suis vraiment resté longtemps, un bout de nuit même, au Minck, pas de flicaille en vue, deux putes sympa me tenaient compagnie. Ça a commencé comme ça, les putes, dix-sept ans, elles me croyaient plus vieux que je n'étais, elles m'aimaient bien. Des femmes qui m'aimaient bien... Je n'avais pas envie de partir. Au retour, je m'attendais au grand numéro, hurlements, représailles, cagibi, et puis non, rien du tout, grise mine, l'abattement :

– Tu l'as vu ? Tu es allé le voir ? C'est ça, dis-moi ? Tu l'as vraiment vu, ça y est ? Je m'étais toujours doutée que ça arriverait un jour, alors, c'est aujourd'hui ?

– Aller voir qui ? j'ai demandé et je me suis arrêté là.

J'avais compris, surtout compris, d'un seul coup, qu'elle avait la trouille, la trouille de mon père, de moi, qu'elle m'avait foutu la trouille pendant des années, parce qu'elle avait elle-même la trouille.

Ça changeait tout, perspective nouvelle, elle me donnait des idées. Je ne sais pas si sa vieille histoire de foudre était vraie, mais, ce jour-là, j'ai vu un éclair, instantané, j'ai pigé tout le profit à tirer de mes petites absences : les transformer en grosses absences.

Je me suis mis à disparaître deux jours par-ci par-là. Les putes sympas m'hébergeaient. Je restais planqué chez l'une ou l'autre. Ma mère avait renoncé à envoyer la flicaille. Je revenais, l'air dégagé, je la fermais. Elle avait envie de savoir, ça se voyait, gros comme un hôtel trois étoiles, elle me tournait autour, elle ne m'expédiait plus tout droit au cagibi.

Alors, je l'avais vu ou pas vu ? On se regardait, on se comprenait. Elle était bleue, ma mère, la trouille. Et moi, je me sentais enfin bien : tu ne disais rien et ça marchait encore mieux que si tu avais parlé. Le gros truc, ne rien dire, ne rien faire, et être le plus fort.

J'ai fait le coup, trois ou quatre fois, elle ne s'habituaît pas, tout le contraire, encore plus décomposée qu'avant, ça promettait. Elle se dépêchait de courir chez sa Woyzek, pour se consoler, pour se renseigner, surtout, des fois que, dans les Évangiles, un saint Luc ou un saint Jean aurait prévu mes virées en Belgique, des conneries comme ça. Elle avait la trouille de me poser des questions, je suis sûr qu'elle allait les poser à sa guérisseuse :

– Alors, il y est encore allé ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ? Qu'est-ce qu'ils mijotent contre moi ?

Elle attendait des miracles de sa vieille Woyzek. Sa sorcière l'avait toujours sortie d'affaire, elle disait, depuis toute petite. Elle n'avait jamais vu un médecin de sa vie, toujours sa guérisseuse, pour sa rougeole, pour son gros bide, pour sa pauvre tête, pour ses insomnies, sainte Woyzek, priez pour moi.

Saleté de mère Woyzek, guérisseuse, tu veux rigoler, ferrailleuse, oui. C'est elle qui a enferrailé ma mère. Tu enfles, ma fille ? Les organes souffrent ? Prière et ferraille. Je ne sais plus quand ni comment, mais elle l'a convaincue de s'attacher tout un barda autour du ventre, des kilos de ferraille, une vraie coque de boxeur. Elle devait avoir peur que je lui fiche un coup de canif, pas possible autrement, le genre gilet pare-balles. Elle était prévoyante, la mère Woyzek, elle aurait pu me donner des idées, elle aussi, si j'avais accepté de devenir son cobaye, comme les grands-parents, comme ma mère.

Moi tout seul, les idées, ce n'était pas mon fort, mais avec ma mère et la Woyzek, les idées ronflaient, il suffisait d'attendre. Une idée qu'elles m'ont donnée, toutes les deux, sans le vouloir, un bon souvenir, tiens, enfin un bon souvenir : un matin, je lui ai piqué son carcan de fer.

La veille, elle m'avait refusé une petite somme, pas grand-chose, je n'étais pas si gourmand. Assez, quand même, pour me foutre en pétard et ruminer toute la nuit. Le matin, je me lève de bonne heure, exceptionnel, et je passe devant la porte de sa chambre, je tourne la poignée : ouverte. Elle devait prendre son petit déjeuner en bas. Je rentre et je fauche le harnachement, la trouvaille de la Woyzek.

– Mon corset, mon corset, elle a crié, quand elle est remontée.

Elle paniquait, elle pleurait, j'ai obtenu ma petite somme, et un peu plus, avant de lui rendre son machin. Je n'ai jamais pu recommencer. Après, elle se méfiait, elle bouclait ses placards, sa chambre, et elle avait son chien de garde, loup de Poméranie, l'œil de Varsovie, Danuta. Il a fallu inventer d'autres trucs pour gagner mon argent.

Ça demande du boulot, gagner de l'argent. Justement, à ce moment-là, ma mère me poussait à en trouver, du travail, elle poussait fort même. J'avais l'âge, zéro pour les études, viré de partout. Elle me voyait bien trimer quelque part, gagner juste assez pour me payer un studio, loin d'elle.

Heureusement, c'était une époque où le chômage augmentait tous les jours. Le plus emmerdant, c'est la prospérité. 85-86, belle époque, on était des millions de chômedus. Moi, je travaillais ma mère, toutes les semaines, pour la faire banquer un peu plus. Elle résistait ? Je menaçais gentiment, puis de moins en moins gentiment. J'avais des tas de trucs intéressants à raconter aux clients, je disais, des petites révélations, pas bonnes pour la réputation, pas bonnes pour l'honneur. Elle finissait toujours par les allonger. Je gardais mes petites révélations pour la prochaine tournée.

Une fois, pas de bol, un client lui a dit qu'il m'avait vu au Minck. Le doute encore plus raide, alors : il le voit, son père, ou pas ? C'est le doute qui lui faisait du mal. J'en disais le moins possible. Mais cet abruti me compliquait la tâche. J'ai été obligé d'en dire plus, parce qu'elle allait reprendre le dessus. Elle se renseignait, elle commençait à savoir qu'on me voyait plus souvent au Minck ou à l'Hôtel des Ventes qu'à Bruxelles. J'ai pensé qu'une des filles de la place me balançait, alors je suis allé moins souvent au Minck, un peu moins souvent aux enchères, et vraiment à Bruxelles.

La première fois, j'ai traînaillé autour de la gare, comme un touriste qui a trois heures à perdre. La deuxième, j'ai commencé à me renseigner sur les maisons d'arrêt du quartier. Personne ne savait me répondre. Les palais, les églises, les musées, tous savants. On n'imagine pas comme les passants sont instruits. Mais sur les prisons, incultes, et inquiets : tu demandes l'adresse d'une prison à quelqu'un, il te regarde déjà comme un criminel.

Moi, je me répétais : ça fait des années que mon père est enfermé et je ne me suis pas encore demandé où. Comme si dire : il est en prison, ça faisait déjà une adresse complète. Les morts, des fois, quand tu es petit, on te dit : ils sont au Ciel, et on croit que ça suffit. Mon père était en prison, comme s'il avait été au Ciel, pas le droit d'en savoir davantage.

Et d'un seul coup, j'étais à Bruxelles, alors que je ne savais même pas s'il était à Bruxelles. Des maisons d'arrêt, en Belgique, tu devais en trouver partout. Et même si, comme l'avait prétendu ma mère, au début, il avait été enfermé à Bruxelles, il avait pu être transféré ailleurs. Ça n'empêche pas de voyager, la prison. Tu déranges ici, on rénove là, va te promener, Tommaso Angeloso.

Et moi, je marchais dans Bruxelles, Gare du Midi, boulevard de l'Empereur, Chaussée de Louvain, Chaussée d'Anvers, je marchais, pour perdre ma journée, bien emmerdé. Je me disais : je vais le faire. Et puis : je n'ai pas envie de le faire. Tu vois le truc : tu téléphones à la maison d'arrêt :

– C'est Angelino Angeloso, est-ce que papa loge chez vous ?

J'avais peur qu'on me réponde :

– Oui, bien sûr, il est là, qu'est-ce que vous lui voulez ?

Oui, qu'est-ce que je lui voulais ? Je suis rentré à Dunkerque, je ne l'avais pas retrouvé, mais j'avais de quoi impressionner ma mère, de quoi lui faire perdre sa nouvelle assurance. Des détails d'églises, de monuments, des noms de rues, de quartiers. Je pouvais montrer que je n'avais pas passé l'après-midi au Minck, mais bien à Bruxelles. J'ai senti que j'avais touché juste où il fallait, le petit bouton qui démange. Continue, Angelino.

– Tu veux savoir ce qu'il m'a dit ?

– Non, surtout pas.

– Et ce que moi, je lui ai dit, ça t'intéresse ?

– Tu ne dis jamais rien d'intéressant. C'est même impossible de parler avec toi.

– Je lui ai donné notre adresse. Il ne l'avait pas, imagine-toi. Je peux te dire qu'il était content. C'est vrai, ça sert toujours, une adresse, surtout une adresse d'hôtel, quand on voyage.

Là, j'ai pigé qu'il y avait un truc plus fort que le doute : la certitude. Elle a couru encore plus vite que d'habitude chez sa mère Woyzek. Je commençais à l'avoir à ma main, bien souple, elle n'osait plus me commander de la même façon, elle se méfiait. Ça me donnait des idées nouvelles.

J'ai attendu deux trois semaines et j'ai fait une troisième virée à Bruxelles :

– Le printemps à Bruxelles, j'ai dit avant de partir, c'est le rêve. Le père me le répète à chaque fois : rien de plus beau que le printemps à Bruxelles. Il sait de quoi il parle, c'est le dixième printemps qu'il voit à Bruxelles. Il ne se souvient même pas que le printemps existe ailleurs qu'à Bruxelles.

J'avais fait le plein d'argent avant de prendre mon train. Elle n'avait pas résisté longtemps, ma mère, elle résistait de moins en moins. Pourtant, je voyais que ça lui faisait mal au cœur de financer mes visites à son mari.

À mon retour, après trois jours cette fois, toujours plus fort, elle a fait l'indifférente, le genre :

– Tu es grand, mon fils, à présent, tu es majeur, tu fais ce que tu veux, ce n'est pas moi, ta mère, qui t'en empêcherais.

Elle se défendait comme elle pouvait, il lui venait des idées, à elle aussi, pendant mes absences. Si elle commençait à me prendre de haut, ça ne faisait plus mes affaires. Alors, j'ai laissé traîner, à la réception, mon billet de train soigneusement composté, histoire de bien lui mettre sous les yeux la preuve de mes déplacements. Je n'étais pas comme elle, je ne racontais pas de craques, moi. Je disais que j'allais à Bruxelles et j'en revenais pour de bon, j'avais besoin qu'elle me croie.

Pas de bol, Danuta a trouvé le billet la première. Elle a compris, pas bête, Danuta, elle l'a déchiré en deux, saleté. J'avais l'œil, de loin, sur mon billet, je voulais apparaître devant ma mère, à l'instant où elle serait tombée dessus, je l'aurais snobée un peu. J'ai rappelé Danuta :

– Mon billet, dans la poubelle, de quel droit ? Reprends-le et tout de suite, il a de la valeur, ce billet, je ne l'ai pas dépensé pour rien.

Elle a résisté, Danuta, ce n'était plus une gamine, elle non plus, et elle avait été bien formée, à l'école Angeloso, teigneuse comme tout, loup de Poméranie, prête à mordre. Elle m'a mal parlé. Je me suis dit qu'elle ne comprendrait que les grands moyens, exactement comme tous les autres. Nous étions seuls, à cette heure-là, pas de client dans les parages, j'ai fait le tour du comptoir, elle me laissait venir, tranquille. Elle me prenait de haut, elle aussi, elle suivait le modèle de sa maîtresse, ça m'a fichu en rogne pour de vrai, j'ai approché une main. Elle a hésité, sale œil, je me suis dit : elle n'a pas peur de moi, ce serait bien la première. Alors, je lui ai attrapé le kiki, juste sous la mâchoire, ça n'a plus été pareil.

J'ai serré sec, relâché, resserré. La première fois qu'elle m'excitait un peu, gueule de loup. Elle n'avait plus son appareil dentaire made in Pologne, à ce moment-là, toujours pas de belles dents. Elle me les montrait, ses dents, quand je serrais un peu plus fort sous la mâchoire, elle retroussait ses lèvres jusqu'aux gencives, gueule de loup, bien obligée, j'avais de la poigne.

J'ai senti aussi qu'elle avait l'échine tendre, élastique, ça pliait tout seul. Pas encore bandante, mais ça donnait envie de continuer, pour voir.

Le pater avait préféré l'essence, il paraît. Ça ne me disait rien, à moi, l'essence, l'odeur désagréable sûrement, je préférerais l'odeur d'une fille qui mouille de trouille.

J'ai desserré ma prise, doucement, pour qu'elle retrouve de l'air et de la bonne volonté. Elle a récupéré mon billet dans la poubelle, ma main guidait son cou, le forçait à se pencher bien bas. Elle l'a scotché sous mes yeux.

– Danuta, je lui ai dit, tu donneras ce billet, ce soir, à ma mère. Ça lui fera de la distraction, pendant que tu lui retires ses ficelles. Tu lui expliqueras que tu l'as trouvé dans la poubelle, que tu m'as posé des questions et que je t'ai répondu. Elle sera contente, ma mère, je te le promets. Surtout, n'oublie pas de lui répéter ce que je vais te dire.

» Tu sais ce qu'il raconte, mon père ? Écoute bien : il raconte que, si un jour elle flambe, ma mère, si ça la brûle partout, si son grand hôtel grille tout entier, ce sera sûrement lui. Elle est au courant, ma mère, elle sait qu'il s'y connaît en allumettes et en essence. Et puis, ajoute que, si ce n'est pas lui, ce sera moi. Après ça, souhaite-lui bonne nuit de ma part.

» Dis-lui, vraiment, Danuta, ne fais pas semblant. Il faut que j'en entende parler demain matin, avec tout le tintouin, gueulante bien saignante. Si tu ne lui parles pas, je serrerai un peu plus fort, la prochaine fois. C'est du français compréhensible pour toi ? Sûr ? Tu veux que je répète ? Que j'articule ?

Elle comprenait vite, Danuta, elle avait l'habitude d'obéir, bien dressée. Ma mère m'attendait en bas, le matin, elle avait fait le pied de grue pendant des heures. Forcément : je me levais tard, la plupart du temps, je me foutais bien des matinées de printemps, à Bruxelles comme ailleurs.

Il paraît que c'était un beau printemps, le printemps 1986. Peut-être. Ma mère s'en foutait autant que moi. Elle m'a emmené dans l'arrière-cour bien sombre, pour que les clients ne nous entendent pas. Pourtant, elle n'a même pas gueulé. Elle devait avoir encaissé. J'ai regretté de ne pas lui avoir mis mon billet de train sous le nez moi-même, pour la voir réagir, pour la foutre en pétard au quart de seconde. Là, elle avait eu toute sa nuit d'insomnie pour se remettre, pour se coller sur le museau un sourire impeccable. Un peu figé, le sourire, mais elle souriait, elle arrivait à me faire croire qu'elle était en état de sourire.

– Alors, elle a dit, il a recommencé ?

– Recommencé quoi ?

– Ses menaces idiotes.

– Pas si idiotes.

– Aussi idiotes qu'en 76, quand il a été condamné. Tout ce qu'il a trouvé pour se défendre, c'étaient des menaces de pyromane contre sa femme et sa maison. Quand ils ne savent plus quoi faire, les hommes, ils brûlent leurs maisons.

J'ai compris que j'avais cogné juste, encore un coup. Inspiré par les histoires de ma mère, son baratin d'autrefois, mais je tapais au bon endroit. Ça devait être les gènes. Je retrouvais les bonnes idées de mon père, dix ans après. C'est ça, la famille.

Je me suis dit : Angelino, tu as du génie, n'oublie pas de balancer, à l'occasion, une ou deux citations de ton père, le genre menaces incendiaires, c'est ce qui marche le mieux, c'est clair. Je devrais agiter un petit bidon d'essence sous le nez de la clientèle, aussi, de temps en temps, ce serait bien, ça ferait de l'effet, sûr et certain. Sous le nez de ma mère, bien entendu, histoire qu'elle se sente saignée à blanc. Ce n'était sûrement pas bien, d'ailleurs je ne l'ai jamais fait, pourtant j'en avais envie.

À partir de ce moment-là, c'est vrai, je me suis senti sur un nuage. J'avais l'impression de les tenir tous. Les clients me craignaient et je tenais ma mère par les nerfs. C'est élastique, les nerfs, c'est comme le cou des petites Polacks, tu serres, tu tires, tu relâches, ça suit, à volonté, beau printemps.

Le plus beau de ce printemps-là, c'est que j'ai fait la connaissance, dans les cafés du Minck, de deux flics en civil, bien rigolards. Ils aimaient traîner autour des putes, ils ne rechignaient pas à boire, non plus, quarante-cinq-cinquante ans, ils en avaient vu, Police des Frontières, pas mal véreux.

Ils connaissaient ma mère, ils disaient, ils avaient déjà consommé chez elle, au début. Ils avaient aussi entendu parler de l'histoire avec mon père, ce vieux truc d'il y a dix ans, comme ils disaient. On a sympathisé, au Minck, ils me trouvaient marrant, on a bu ensemble. Je leur offrais des coups. Je rigolais bien, des flics régalez aux frais de ma mère, pas des flics minus, ceux-là, des solides, bonne descente, bosse de la rigolade.

Quand on a été bien copains, je leur ai demandé de se rencarder pour moi. Ils connaissaient l'histoire de mon père, ils se vantaient de connaître tout le monde, Police des Frontières, ils travaillaient avec leurs collègues belges. Ça ne coûtait rien de se renseigner, il suffisait d'un fouinard de l'époque, capable de se rappeler où on avait fourré mon père.

Ils m'ont promis de faire quelque chose pour moi, un soir qu'ils étaient bien imbibés, je n'y croyais pas trop. Le plus incroyable, c'est qu'ils ont tenu parole. Pas exactement comme je l'attendais : ils ne m'ont jamais fourni l'adresse de sa prison, et pour cause :

– Plus besoin de chercher, Angelino, ils m'ont dit une fois, ton vieux est dans la nature depuis des semaines, des mois peut-être, le copain a été incapable de se rappeler exactement. Mais il est formel : le bonhomme est dehors. Il lui restait plus de deux ans à tirer, mais, tu comprends... la bonne conduite... les remises de peine... Ils l'ont relâché... ça se fête... Paye-nous un coup à boire, Angelino. Tu es content, au moins ?

Content, je ne savais pas trop, mes balades à Bruxelles tournaient virées lamentables. Flairer les murs d'une ville où le père n'était pas, rêver à des maisons d'arrêt où il n'était même pas enfermé, je me sentais le dernier des idiots. J'avais perdu mon temps, perdu des voyages, tu parles d'un con.

Enfin, je savais un truc que ma mère ignorait, il fallait en profiter. Mais doucement, sans gaspiller. Si je balançais d'un seul coup qu'il était sorti depuis des mois, tous mes bobards s'écroulaient. Je réfléchissais de mieux en mieux, je m'étonnais.

J'ai disparu encore deux jours, quelques enchères à l'Hôtel des Ventes, discret, une nuit bien calfeutré chez une fille, sans me faire voir, mon erreur des semaines précédentes. Je suis rentré, plus besoin de jouer la comédie du billet composté, sûr de moi, pas besoin de preuve, c'est encore plus convaincant sans preuve. J'ai coincé ma mère derrière son comptoir, sans m'occuper des clients, pour bien montrer que je n'avais plus rien à secouer de personne, que j'irais aussi loin que je voulais :

– Il ne lui reste pas beaucoup à tirer, j'ai dit bien fort, prépare tes portes coupe-feu.

Là, j'ai vu sa réaction, bien en face, le bonheur, bientôt le chef-d'œuvre. Elle était à deux doigts de se trouver mal, de l'air, de l'air, Danuta, viens me desserrer. C'est moi qui tirais sur les élastiques. Je tenais les nerfs, de plus en plus fragiles, rigole bien, Angelino, ça fait dix ans que tu n'as plus rigolé, dix ans que tu en as pris plein la tronche. Si tu ne rigoles pas maintenant, tu ne rigoleras jamais. À partir d'aujourd'hui, elle va déguster, ta mère, chacun son tour.

La mère Woyzek m'a bien aidé, sans le savoir, il faut le dire, cette saleté de Woyzek, elle a vu que ça tournait mal. Elle avait peut-être un vrai talent de médium, va savoir ? Bigneuse comme tout, mais elle avait le coup d'œil. Guérisseuse, c'est autre chose, elle n'a jamais guéri personne. Mes grands-parents ne juraient que par elle, eux aussi, jamais vu un médecin, liquidés au pas de charge, à cause d'elle, la mère Woyzek, une saleté de sorcière polack.

Mais pour voir, elle voyait, et le jour où, devant ma mère, elle a sorti une mauvaise nouvelle de ses Évangiles, ça tombait à pic pour moi. Dieu devait être avec moi, pas possible autrement, ça ne lui était jamais venu à l'idée et il n'a jamais recommencé, mais ce jour-là, il avait posé le doigt sur son Angelino, fonce mon grand. J'aurais voulu foutre la merde, je n'aurais jamais réussi aussi bien que la mère Woyzek.

C'est un binoclard bourré de tics qui m'a raconté ses salades, un soir, un peu tard, à l'hôtel. Ma mère s'était encore une fois trouvée mal, elle s'était sauvée avec son chien de garde. Le binoclard m'a tout de suite eu à la bonne, c'était rare, un client qui m'avait à la bonne. Il se foutait de ma mère, de sa guérisseuse, de ses prophéties à la noix, comme il disait.

J'ai compris que c'était bien mûr, que l'hôtel était à moi, ce soir-là. Je me suis lâché, devant tout le monde, pas par-derrière, comme avant, dans les couloirs. Non, cette fois, sous les néons dégueulasses, devant le dragueur Coquemar, le frimeur Thomassin, la folle Zira, tous les Polacks lécheurs et les autres :

– Du malheur, je vous en souhaite depuis toujours. Profitez-en. Si je pouvais vous faire du mal moi-même, je ne me gênerais pas, je peux vous le dire. Qu’il en vienne encore, du malheur, je serai aux premières loges. Pas la peine d’être guérisseuse, médium, voyante, extralucide, pour savoir que votre chère patronne d’hôtel mérite bien une bonne petite catastrophe.

Je me marrais bien fort et j’allais leur balancer tout ce que j’avais sur l’estomac, mais le Coquemar m’a interrompu et j’ai perdu le fil. Je n’étais pas encore assez fortiche :

– Si vous avez des reproches à adresser à votre maman, il m’a dit, faites-le avec un peu de respect et pas devant tout le monde.

« Votre maman », il n’avait peur de rien, le Coquemar, le spécialiste de la sécurité des navires, le spécialiste des naufrages, surtout. Je lui en ai promis, du naufrage, à lui comme aux autres, en rigolant, tous ces fainéants, faux touristes, mangeurs de laine sur le dos, vieux beaux, pavaneurs, bavasseurs, accapareurs. Ils allaient trinquer, j’attendais ça depuis des années.

Ils ont dégagé les uns après les autres, la trouille, tous, l’hôtel était à moi. Le binoclard, avec ses lunettes bizarres, se marrait bien, lui aussi, mais il est parti, comme les autres, à cause de sa femme qui n’aimait pas du tout rigoler, pauvre type.

Ma mère a tout su de mon numéro du soir, preuve que j’étais surveillé, comme je l’avais toujours pensé. Évidemment, elle tenait ses clients à genoux devant elle, ils l’adoraient, va savoir pourquoi, tous ces rampants, le genre dévoués à la Vierge noire de Czestochowa, secte de collabos, elle les avait dans sa poche. Elle les appelait « Maître, Maître », même les plus pouilleux. Elle savait y faire, et des mines, et des sourires, et des confidences, et des amitiés, et pire que des amitiés, tout pour eux, saletés.

Je voyais bien Coquemar aller frapper à sa porte et la baratiner :

– Vous savez ce qu’il a raconté, votre fils, hier soir ? Comment il nous a traités, nous, d’honnêtes clients, fidèles ?

Elle m’a convoqué le dimanche matin, dans sa chambre. Danuta était chargée de me rabattre, ferme, mais prudente, peur que je lui reprenne le colback, sûrement.

– Si, si, Angelino, elle t’attend, elle reste couchée pour l’instant, elle est épuisée, elle ne dort plus, à cause de toi.

Elle voulait m’apitoyer, tu penses bien, la reine malade dans son grand lit, vieux truc de cinéma :

– Qu’est-ce que tu veux de moi, à présent ? Plus d’argent ? Je t’en donne. Tout ce que tu voudras, je te le promets, mais arrête de nuire à mes affaires et surtout arrête de me torturer comme ça.

Torturer ! Tout de suite les grands mots, pour deux ou trois vacheries un peu méritées. Enfin, va pour torturer, si ça te fait plaisir. Elle a vu que je n’avais pas envie de discuter, elle a joué l’autorité maternelle :

– Si tu as des choses à me dire, dis-les-moi en face.

Ça sentait de plus en plus son Coquemar. Je laissais venir en silence, j’attendais qu’elle me file une idée, sans le faire exprès. Pour l’instant, le vide complet, j’avais épuisé mes réserves, pas bien malin, Angelino, comme elle le répétait depuis des années à ses clients. Elle a pris de l’assurance, au bluff :

– Tu sais, je crois bien que tu m’as raconté des histoires depuis un bon bout de temps. Tu ne vas pas voir ton père en Belgique, j’ai raison, non ?

Je me suis senti complètement cuit, j’allais tout cracher, comme un pauvre même. Elle aurait dû s’arrêter là, elle aurait gagné. Son erreur : continuer, sans le bluff, sincère, ouverte :

– Ou alors, tu l’as vu une fois ? Une seule petite fois. Dis-moi que j’ai raison, Angelino. J’ai de l’argent de côté, tu sais, Angelino, plus que tu ne penses. Après ce que ton père nous a fait, je me suis dit qu’il fallait toujours en avoir d’avance, pour les mauvais jours. J’ai travaillé pour ça. Et si tu me dis la vérité, je te donnerai ce que tu voudras.

– Tu ne me crois pas ? j’ai dit. Tu ne crois pas que je rencontre le père quand je veux ? Tu ne crois pas la mère Woyzek non plus, quand elle t’annonce des misères ?

– Elle vieillit, tu sais, quatre-vingt-six ans. Dis-moi qu’elle se trompe, elle aussi, dis-moi la vérité, dis-moi que tu cherches seulement à me faire souffrir. J’ai mes torts, je ne conteste rien, je suis prête à le reconnaître. Il serait temps de changer tout ça. Tu es grand, maintenant, tu as l’âge de la majorité. Profitons-en, réglons nos petites histoires une fois pour toutes, tu ne crois pas

que c'est le moment ?

Beau numéro de cinéma, j'ai pensé, solennel, elle va bientôt m'appeler « Maître ! », son propre fils ! Le plus ennuyeux de l'affaire : elle voyait juste, je l'avais baratinée depuis des mois. Je ne pouvais plus lui resservir le même pipeau, plus rentrer en pleine nuit, après trois jours d'absence, un billet de train bien composté à la main, elle me prendrait pour un vadrouilleur de plaisance. Elle m'offrirait même toutes ses économies pour visiter la Belgique entière, la Hollande, le Grand Nord peut-être, le plus loin possible d'elle, à condition que j'avoue mes inventions, que je renonce à mon petit pouvoir, à mes petites tortures.

Mais j'ai senti qu'elle avait encore la trouille. Pas le moment de craquer, j'ai pensé. Dix ans à te faire bouffer et il faudrait se faire bouffer dix ans de plus. Un jour, c'est toi qui as les crocs, toi qui bouffes.

Alors j'ai eu une dernière idée dégueulasse, pas si dégueulasse, une idée presque vraie. Si la vérité est dégueulasse... Et puis une idée pour donner raison à la mère Woyzek, c'était plutôt gentil comme idée dégueulasse, non ? J'ai dit :

– Regarde-moi bien, je n'ai jamais été aussi exact, aussi honnête qu'avec toi en ce moment : j'étais à Bruxelles, hier. Je l'ai vu, et plus longtemps que les autres fois, raison exceptionnelle. Il a obtenu sa remise de peine, deux ans, pour bonne conduite. Tu veux savoir le plus beau ? Il sort à la fin de la semaine, vendredi exactement. Et encore plus beau que le plus beau ? Il nous a promis une visite. Tu ne veux pas me croire ? Une vraie visite de courtoisie. S'il fout le feu à ta baraque, il ne faudra pas t'en étonner, surtout si tu es au milieu.

Je n'ai pas voulu lui laisser le temps de mettre en doute mes conneries, j'ai filé aussi sec.

– Aide-moi à me lever !

Tu rigoles ? Qu'elle macère dans sa marinade ! Je viens de déposer le bouquet garni, il faut un peu de temps pour que les parfums s'imprègnent, qu'elle réfléchisse au calme à mes blagues, que ça rentre en elle, bien profond, que ça lui pourrisse les chairs.

Et puis, tant que la reine mère était couchée, j'étais le roi de l'hôtel, ils allaient encore m'entendre, en bas, un régal. Je me suis arrêté un moment dans l'escalier, tout de même, comme un vertige : jusqu'où je pouvais aller comme ça ? Et après ? Il me restait jusqu'à la fin de la semaine pour trouver une nouvelle idée. Après, je serais grillé, personne ne croirait plus un mot sorti de la bouche d'Angelino.

Je devais déjà être allé un peu trop loin.

OceanofPDF.com

Quel costume mettre demain ? Un point délicat à régler, a songé Coquemar, en se levant de table, le mardi midi. C'est curieux, pour une crémation, il me semble qu'il faudrait une tenue moins solennelle que pour une inhumation. L'absence complète du mort une fois consumé dans les flammes, probablement ; la même différence qu'entre le cinéma et le théâtre : on s'habille mieux pour aller voir des acteurs en chair et en os, on fait un petit effort.

Qu'est-ce que je raconte ? Si quelqu'un m'entendait... Deux jours après la mort de madame Angeloso... De toute manière, je n'ai pas tellement le choix, mon seul costume encore digne de ce nom, c'est le gris à rayures, croisé, le costume pour ma femme, son enterrement. Les pattes risquent d'être un peu larges, un costume de 1973. La dame du pressing m'arrangera ça, avant ce soir.

C'est une sensation étrange, avoir l'esprit uniquement occupé d'une personne. Et cette personne est morte ; vraiment étrange et agréable, depuis deux jours, ne plus exister autrement que par madame Angeloso. Combien de temps un homme est-il capable de penser continûment à une femme ? À prolonger trop longtemps le plaisir, il deviendrait douloureux ?

Étrange, agréable ou douloureux, tant pis, je me laisse aller : dans ma mémoire, madame Angeloso arpente les pièces de son hôtel, les rues de la ville. Même où elle n'était pas, je la vois. Sa présence occupe tout l'espace disponible.

Si je forme une image quelconque de ce temps-là, aussitôt, en haut, coin droit, une silhouette massive entre dans la perspective, s'avance vers moi, de son pas légèrement dandinant, envahit le champ, de plus en plus nette, tandis que le fond s'écroule dans le flou. Madame Angeloso nettoie l'image de ce qui n'est pas elle.

Je me délecte de cette présence dévorante d'animal prédateur, prédateur de souvenirs. La grenouillante, la caméléonesque madame Angeloso happe mes souvenirs parasites, mes souvenirs moustiques, d'un coup de langue télescopique.

Je la vois, elle est là. Ce doit être une faiblesse de ma part, un défaut de personnalité, cette incapacité à échapper à son souvenir. Un plaisir surtout, oui, oui, un grand plaisir : il est bon de se découvrir une insuffisance rédhibitoire et d'en jouir. L'insuffisance n'est pas nouvelle chez moi, mon amie m'occupait déjà l'esprit à l'époque.

Avant de la rejoindre, après une longue journée de vérifications, je revenais du port à pied, le soir, une promenade roborative, à la bonne saison, dans des rues déjà abandonnées : la province après huit heures du soir. J'avais une habitude, je m'arrêtais devant le magasin de téléviseurs, mon petit plaisir rituel.

Je jetais un œil sur les appareils allumés, je repensais à mon premier jour à Dunkerque, l'après-midi du 21 mai 1981, à la cérémonie du Panthéon, à la petite rouquine que je n'étais jamais allé remercier, à ma rencontre avec madame Angeloso. J'accomplissais encore un geste stupide, peu conforme à mon état de vérificateur scrupuleux : je scrutais les écrans, au cas où, sans prévenir, elle aurait fait une nouvelle apparition. Je ne voulais pas courir le risque de la manquer :

– Je ne vous ai pas aperçue à la télévision aujourd'hui !

Une de mes plaisanteries favorites, une des plus appréciées de madame Angeloso, ses jours d'indulgence, tous les jours.

C'est de cette façon qu'un mardi soir, le 29 avril 1986 – j'ai gardé la date, là, comme toutes les dates –, j'ai fait cette découverte étonnante. J'avais fait ma pause coutumière devant la grosse grille de fer torsadé, un système de sécurité simple, mais à toute épreuve, les couleurs crépitaient, crachotaient, derrière la ferraille ; je grappillais des bouts d'image, à partir de quatre ou cinq appareils en marche. Un plan m'a attiré l'œil, un schéma technique longuement commenté, semblait-il, sur les écrans muets, derrière la grille et la vitrine ; un plan en coupe, une image familière pour moi : mon métier, ma vie scintillaient, sautillaient sous mes yeux.

J'ai appris ainsi l'explosion d'un des réacteurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl. J'ai tout de suite pensé aux délires prophétiques de l'amie de madame Angeloso, sa guérisseuse par prières, qui nous occupaient à l'hôtel depuis deux ou trois jours, au point de rendre notre hôtesse malade.

Depuis le dimanche, elle n'avait fait que de brèves apparitions dans la salle de restaurant et les habitués la réclamaient. Elle était notre principale distraction, à Dunkerque, notre secours, à nous qui étions presque tous des solitaires.

J'ai entraperçu la carte de l'Ukraine, Kiev en gros et un nom encore inconnu, en rouge, Tchernobyl, d'où partaient, vers le nord et le nord-ouest, des flèches en gras. Les lèvres des commentateurs bougeaient en silence. Je n'étais pas sûr de bien comprendre la situation, mais il m'apparaissait clairement qu'une catastrophe s'était produite en Union soviétique. J'avais appris de la même manière, en 1981, l'assassinat d'Anouar el-Sadate et, plus tard, pour ma dernière mission dans le Nord, le 9 novembre 1989, alors que je logeais désormais dans un hôtel standardisé tout neuf, la chute du mur de Berlin, avec tous ces Allemands joyeux, derrière la grille du magasin. J'avais regretté de ne pas pouvoir partager ce moment avec mon amie.

Moi aussi, je suis aux petits et aux grands croisements de l'histoire, comme elle, toujours comme elle, un vrai plaisir. Un plaisir tempéré, ce soir-là : la situation, sur les écrans, paraissait grave. J'ai couvert, d'un pas rapide, les derniers hectomètres qui me séparaient de l'hôtel, dans ces rues vides de tout passant, une vraie ville pestiférée, une ville au temps de Tchernobyl.

J'ai constaté une presse inhabituelle à l'hôtel ; des gens comme moi, qui avaient appris les nouvelles, fait le même rapprochement que moi avec les propos supposés de madame Woyzek. Les Polonais, surtout, faisaient grand bruit. Tchernobyl n'était pas loin de chez eux, ils avaient de la famille à la frontière ukrainienne, ils débagoulaient leurs borborygmes en buvant sec.

Madame Angeloso, première satisfaction pour moi, avait repris sa place parmi nous. Monsieur Thomassin m'a tendu un journal :

– Vous avez vu ? Ça s’est passé le 26, le jour où madame Angeloso nous a annoncé des gros malheurs. C’est amusant comme coïncidence, vous ne trouvez pas ?

J’ai lu rapidement : « L’accident de la centrale soviétique, dans la nuit de vendredi à samedi, a fait plusieurs victimes. Un taux anormal de radioactivité a été détecté dans l’atmosphère. » Évidemment, les dates concordaient.

Un nouveau client qui ne décollait plus de sa banquette depuis trois jours nous a interrompus :

– Ne vous emballez pas, messieurs, on annonce le mardi une catastrophe du samedi matin, elle était donc connue depuis trois jours. Et la tireuse de cartes de la patronne, quand a-t-elle fait ses prophéties ? Le samedi après-midi. Ça vous épate vraiment, vous, des prédictions qui annoncent le passé ? Vous voulez rire, cela devrait aller sans dire, mais je vois bien que cela ne va pas mieux en le disant. Tout ce beau monde s’excite. Nous voyons où mène la crédulité humaine. Je suis un libre-penseur, messieurs, et...

Le reste s’est perdu au milieu du gargouillement des langues étrangères. L’excitation générale m’a porté jusqu’à madame Angeloso, étonnamment calme sur son tabouret. Je lui ai même trouvé un air absent, comme si elle était fermée au monde, elle qui, au contraire, la plupart du temps, s’offrait à nous et provoquait les conversations.

– Elle avait raison, votre dame Woyzek, ai-je dit.

– Mais je n’ai rien dit de ce que vous croyez tous. Je reçois des congratulations depuis deux heures, comme si j’avais organisé un beau feu d’artifice, mais, croyez-moi, j’ai dit que ma guérisseuse *voyait*, je n’ai pas dit ce qu’elle *voyait*, surtout pas cette explosion nucléaire.

– Vous êtes trop modeste, cela ne vous ressemble pas.

J’étais surpris de la voir en retrait, quand elle aurait dû nous donner un de ses meilleurs numéros. Un mouvement de salle m’a séparé d’elle, j’ai retrouvé monsieur Thomassin et ses journaux, *Le Monde*, il agitait *Le Monde* sous mon nez :

– Écoutez ça : « L’anticyclone a probablement provoqué une large dispersion de la radioactivité vers le nord et l’ouest. » L’ouest, vous entendez ? Où nous trouvons-nous par rapport à Kiev ?

Voilà, en 1986, nous avons partagé de tels moments, dans notre hôtel de Dunkerque. C'était Tchernobyl, mais, pour moi, Tchernobyl est synonyme de madame Angeloso. Les deux souvenirs se mêlent étroitement : encore un croisement de l'histoire, je n'invente rien. Je n'oublie pas qu'au moment où les autorités françaises, seules contre tous, ont masqué les risques de contamination des régions les plus proches des frontières, une guérisseuse par prières, par la voix de madame Angeloso, nous a fait entrevoir la vérité.

J'ai eu l'impression de vivre, en compagnie de mon amie, un moment exceptionnel. Une fois de plus, le 29 avril, elle est bien là, dans le coin de l'image, elle attend pour entrer vraiment en scène.

Elle prétendrait sans doute que mon souvenir la magnifie, que j'embellis le passé, ses talents. Elle était probablement au-dessous de l'image que je me fais d'elle, mais alors juste au-dessous ; au fond de l'eau, mais mon eau est transparente.

Il n'en reste pas moins que, à cette date, notre vie à l'hôtel a basculé. Je veux bien croire que la concordance des dates est liée au hasard, mais elle est indiscutable. Nous avons vécu nous-mêmes une petite réaction nucléaire à notre mesure, notre petit noyau de l'hôtel a été agité, bombardé, a fini par exploser, en quelques jours.

J'ai pris ma part dans le désordre du moment, en provoquant une dernière révolution, après le repas, un nouveau repas décousu, trop froid, trop chaud, trop lourd, trop sec. La passion était retombée, pourtant, les journaux épuisés, les derniers attardés allaient nous lâcher. J'ai lancé comme une illumination :

– Et si nous allions rendre visite à votre guérisseuse par prières, madame Angeloso ? Si elle a continué à *voir*, depuis samedi, elle pourrait encore nous surprendre... Du nouveau, de l'inconnu... Je serais curieux de connaître son jugement sur cet accident.

– Et vous êtes vérificateur de la sécurité sur les navires, à ce qu'il paraît, monsieur ? a dit le libre-penseur. Toutes les catastrophes s'expliquent facilement, quand on apprend des choses pareilles, Tchernobyl compris. Ces hommes qui devraient être le plus épris d'exactitude cèdent le plus facilement à l'irrationnel. Docteur Mabuse ! Docteur Folamour ! Vous devriez avoir honte de vous !

Ce client récent prenait un peu trop ses aises au milieu de nous et m'irritait depuis le début. Je l'ai pris de haut et j'ai répété ma proposition, en ajoutant :

– Il ne s'agit pas de céder à l'irrationnel, mais d'explorer une piste inattendue.

Madame Angeloso était descendue de son tabouret :

– Aller la voir maintenant ? Vous perdez la tête ? Ma pauvre petite mère Woyzek, à une heure pareille, à son âge, elle dort. Elle rêve peut-être. Pas de rendez-vous avant samedi, pas question de changer et pas question de lui amener du monde. Je la consulte de manière strictement privée.

Toute la salle était avec moi, sauf le libre-penseur, chacun voulait participer à la rencontre. Qu'on la fasse venir sur-le-champ ! Qu'on envoie un taxi ! À nos frais ! On imagine les vieux au lit à neuf heures, grossière erreur, des couche-tard, des insomniaques !

– Mais quatre-vingt-six ans, vous n'y pensez pas...

Elle a résisté longtemps, elle devait vouloir garder pour elle sa guérisseuse, mais nous ne l'avons pas lâchée, elle a fini par céder, un peu plus tard dans la nuit, tout en posant ses conditions, pour ne pas avoir l'air de capituler :

– Quand je voudrai et pas tous ensemble.

Elle m'a proposé, à moi seul, honneur émouvant, si j'y pense à présent, de l'accompagner le mercredi après-midi, si je pouvais obtenir une demi-journée de congé. Il ne fallait pas être plus nombreux, pour ne pas bousculer madame Woyzek, une vieille dame bien fatiguée, ne pas la surprendre, ne pas la tuer, surtout.

– Si elle a les dons que vous dites, a ironisé le libre-penseur, elle ne risque pas d'être surprise, elle vous attend.

De nouvelles images arrivent, madame Angeloso, dans le coin habituel, se présente et prend toute sa place : nous marchons, nous courons presque, vers Saint-Pol-sur-Mer, banlieue toute proche de Dunkerque ; première surprise, je ne tombe pas sur l'ancre de la sibylle, mais sur des tours HLM. Ensuite, un moment étouffant : nous attendons, dans un ascenseur tout rouge, dont la glace est tombée ; nous montons dans un bruit de grelot, le grésillement

douteux des roulements à billes, le frottement des courroies ; des pauses intempestives, des redémarrages poussifs inquiètent le vérificateur de la sécurité. Voilà : je suis en compagnie de madame Angeloso, tous les deux coincés dans ce cagibi volant, suspendus entre ciel et terre, espérant atteindre le dernier étage de la tour.

– Ne vous offusquez pas, m’a dit madame Angeloso, c’est l’appartement d’une veuve modeste, une pauvre Polonaise au minimum vieillisse. Pas de magie, pas de pittoresque, pas de grandiose.

Elle avait peur que je me fasse des idées. Elle avait tort, je n’aurais jamais imaginé madame Woyzek comme elle était.

Notre entrée, dans mon souvenir, a l’allure lente d’une cérémonie rituelle. La porte entrebâillée laisse voir un coléoptère cavernicole noir. Madame Woyzek, toute menue devant l’imposante madame Angeloso, met du temps à comprendre le sens de notre visite impromptue (elle n’avait même pas le téléphone, nous n’avions pas pu la prévenir). Elle finit par hocher la tête et nous entraîne à sa suite, dans un mouvement tournant et laborieux de scarabée dans son couloir. Elle nous impose, par sympathie, la même démarche invertébrée, jusqu’à la petite pièce du fond, sombre, volets fermés.

– Les yeux fragiles, dit madame Angeloso, elle craint la lumière depuis toujours.

Mon amie se montrait filiale avec elle, prévenante, une véritable entomologiste devant un spécimen rare, à protéger : surtout ne pas lui casser une patte, lui froisser un élytre ; elle l’a aidée à s’asseoir en bout de table, l’a câlinée longuement ; elles ont échangé des murmures affectueux, des mots doux français dans le vrombissement polonais. La vieille dame a accepté de me parler, rassurée sur mon compte. Sa voix détonnait dans son corps, une voix partie de rien, un grésillement dans son corps amenuisé, et qui prenait de l’ampleur.

Elle a consenti à allumer une loupiote sur la table, en même temps qu’elle prenait dans la main droite une petite bible de cuir, ravagée, pelée par des décennies de manipulation, son instrument de travail, ai-je pensé, son outil de guérisseuse par prières.

Elle a feuilleté le livre avec la dextérité surprenante d'un tricheur au poker, pendant que madame Angeloso m'expliquait la méthode : le doigt, dirigé, devait s'arrêter à une page et la prière commençait. J'ai commis une maladresse :

– Vos visions, ai-je dit, m'intéressent au plus haut point. Vos prières aussi, bien entendu.

Elle a remué un moment ses mandibules avant de me répondre :

– Je comprends que mes prières comptent moins pour toi, mon garçon, que mes *visions*, ce que tu appelles mes *visions*. Alors je vais sûrement te décevoir. Konstancja, tu aurais dû lui expliquer que tout ce que je *vois* est dans les prières, pas ailleurs, pas dans les cartes, pas dans le cristal. Tout est écrit dans le Livre. Je ne peux rien faire de plus pour toi, mon garçon.

Je me suis vu, un instant, chassé. Madame Angeloso devinait ma déception. Elle a enlacé madame Woyzek, câline, protectrice. C'est encore une image au fond de moi : une petite robe noire, chiffonnée, disparaît dans la masse claire de madame Angeloso, comme avalée par une langue de caméléon. Elles se sont parlé à voix basse :

– Je comprends, a repris madame Woyzek, libérée de son étreinte, je comprends que Konstancja a aimé t'aider dans le passé. Je te vois et je vois que le temps est venu pour toi d'aimer aider Konstancja.

Elle a répété plusieurs fois cette expression curieuse : aimer aider. Un polonisme, ai-je pensé. Elle parlait un français hésitant, marqué par un accent étranger. Aimer aider, ce devait être une petite maladresse, mais une maladresse juste, me suis-je dit dès ce moment-là. J'avais bien envie, et depuis longtemps, d'aider madame Angeloso comme elle m'avait aidé cinq ans plus tôt. Aimer l'aider, je ne m'attendais pas à cette proposition, en m'imposant chez la guérisseuse de mon amie. Elle-même m'a considéré avec un autre regard, après les propos de madame Woyzek, une des plus belles images qui me restent d'elle : au premier plan, le regard plein de tendresse de madame Angeloso ; à l'arrière-plan, la petite guérisseuse compulse sa bible et s'arrête.

Le livre s'est ouvert et la voix s'est élevée, presque puissante, alors qu'elle sortait d'un corps diminué, une voix roulante et sûre, polonaise, doublée bientôt par la voix de madame Angeloso qui, pour moi, traduisait en français :

– « Il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme les figues vertes d'un figuier secoué par un vent violent. »

Madame Woyzek a relevé la tête :

– Tu sens ce vent violent sur nous, comme je le sens ?

Elle a replongé :

– « Je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre. La clé du puits de l'abîme lui fut donnée et elle ouvrit le puits de l'abîme. Et il monta du puits une fumée comme la fumée d'une grande fournaise... Alors le tiers des hommes fut exterminé par ces trois fléaux : le feu, la fumée et le soufre, vomis de la bouche des chevaux. Le tiers des eaux fut changé en absinthe et beaucoup d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles étaient devenues amères... »

Je me souviens d'avoir pris le bras de madame Angeloso :

– Qu'est-ce qu'elle lit ? L'Apocalypse ? Mais vous vous rendez compte qu'elle nous décrit la situation actuelle ? C'est dans les journaux de ce matin, l'explosion, la fumée, le réacteur 4 de la centrale, les eaux irradiées, les hommes tués, elle le fait exprès, votre madame Woyzek ?

– Qu'est-ce qu'il dit, Konstancja ?

– Ne vous inquiétez pas, petite mère, ils sont tous comme ça, en ce moment, à l'hôtel. Ils sont persuadés, depuis que je leur ai parlé de vous, que vous nous avez annoncé la catastrophe nucléaire d'Ukraine.

L'air sincèrement étonné de la vieille dame m'a estomaqué :

– Vraiment ? Comment dis-tu ? En Ukraine ? Tchernobyl ? Je ne sais pas. Je ne sais rien. Je *vois*.

Elle a repris avec un léger sourire :

– Moi, je *vois*, après, c'est toi qui vois.

Son doigt a fait glisser de nouvelles pages :

– C'est la Vierge noire qui me guide, rien d'autre.

Elle a enfoui encore une fois son visage dans sa Bible, comme une myope goulue.

– « Il était, Il est et Il vient. »

– Qu'est-ce que ça veut dire ? ai-je demandé.

– Rien d'autre que : Il était, Il est et Il vient. Cherche, tu trouveras. « Voici, le diable jettera quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés et vous aurez une tribulation de dix jours. »

– Au début, je vous suivais. À présent, je m'y perds.

Elle a conclu :

– « Ce que j'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour. » Est-ce que tu as abandonné, oui ou non, ton premier amour ? Est-ce que tu éprouves, oui ou non, ces tremblements de terre sous tes pieds ?

À qui s'adressait-elle ? J'espérais une réponse de madame Angeloso ; elle connaissait bien sa guérisseuse, elle l'écoutait toutes les semaines, elle serait en mesure de décrypter les phrases sorties du livre ? En attendant, je les écoutais, je me creusais la tête. Mon premier amour, oui, j'avais bien été obligé de l'abandonner, par la force des choses, même. Dire que tous ces mots se trouvaient dans l'Apocalypse de saint Jean et qu'un vérificateur sérieux, comme moi, pas bien frotté, contrairement à mon amie, aux affaires mystiques, était prêt à y succomber devant une petite bonne femme toute noire. J'ai vu que madame Angeloso était tout aussi secouée que moi, aussi agitée :

– Il faudra m'aider, m'a-t-elle dit.

Moi qui espérais son aide, qui l'avais obtenue au moment où j'en avais le plus besoin... Tout, entre nous, d'un seul coup, était retourné et je n'étais pas préparé à ce renversement, pas encore habitué à entendre madame Angeloso m'appeler à son secours.

Je ne sais pas, aujourd'hui, si cette séance – comment l'appeler ? une lecture ? une cérémonie ? – avait une quelconque signification, si je dois lui accorder le moindre sérieux. J'ai été emporté, à l'époque, par le mouvement, l'atmosphère créée par l'affolement de madame Angeloso. À distance, je lui reste reconnaissant d'avoir partagé avec moi, et moi seul, ces quelques minutes

de son existence, ce qu'elle n'a fait, à ma connaissance, avec personne d'autre. Je n'en suis pas complètement revenu, pas plus que de la dernière phrase de madame Woyzek, à la porte de son petit appartement, où elle nous avait accompagnés de son pas de coléoptère emprunté :

– Crois ce que tu crois, mais aide Konstancja, comme elle a aimé t'aider.

C'était comme si elle m'unissait à madame Angeloso, comme si elle me l'offrait ; comme si j'étais tenu, soudain, à l'obligation de la soulager. Mon amie l'a bien compris comme moi. Nous avons regagné l'hôtel, presque tranquilles, nous avons notre provision de prophéties incertaines et nous les partageons, nous pouvions être presque heureux, comme deux oiseaux de malheur.

C'était la première fois, ce jour-là, avais-je remarqué, que nous marchions ensemble dans des rues. En cinq ans, je ne l'avais vue que dans son hôtel.

– C'est drôle, m'a-t-elle dit, elle me fait du bien, à présent, votre histoire de Tchernobyl. J'ai envie d'y croire, d'un seul coup, envie de croire que vous avez raison.

– Madame Woyzek n'a pas l'air bien convaincue...

– Elle vous l'a dit, elle se contente de voir, à nous de croire.

– Vous paraissiez plus catégorique, ces jours derniers. Je vous trouve plus floue, brutalement, et, depuis que nous sommes sortis, plus calme.

– C'est un peu grâce à vous. Vous avez déjà commencé à m'aider, avec votre histoire d'accident nucléaire. Les catastrophes mondiales, finalement, c'est reposant. Ça repose de soi. J'ai bien besoin, en ce moment, d'être distraite de moi et de ma vie. Alors une explosion, des nuages radioactifs qui envahissent l'atmosphère, comme le racontent vos journaux, ça efface les petits soucis.

– Mes journaux, comme vous dites, affirment que le nuage n'arrivera pas jusqu'à nous.

– Ce serait dommage. Si madame Woyzek voit juste, comme vous le pensiez tout à l'heure et avec plus d'enthousiasme, ce nuage nous est promis.

– J'ai du mal à comprendre que vous souhaitiez une chose pareille.

– Si vous saviez, Coquemar, comme j'ai envie qu'il nous tombe dessus, qu'il nous étouffe tous, nous irradie jusqu'à la moelle, et qu'aucun d'entre nous n'en réchappe. Ce serait beau, après son passage, plus rien de mal, rien de pire, ne pourrait nous arriver, vous vous rendez compte ?

– Vous allez bien, madame Angeloso ?

– Vous verrez que, si la situation s'aggrave, je vais aller de mieux en mieux. Nous en avons souvent parlé, je crois, ce qui soulage, c'est de participer à quelque chose de plus grand que soi. C'est ça, la dimension historique, non ? Qu'est-ce qui serait plus grand qu'une catastrophe mondiale ? Disparaître dans une catastrophe mondiale ?

– Ce qui m'inquiète, d'un seul coup, ce n'est pas la catastrophe mondiale, c'est vous.

– Pourquoi vous inquiéter, quand je vous parle de soulagement ? La gare est là, achetons les journaux du soir, faites-moi la lecture, comme madame Woyzek ; les pires nouvelles, s'il vous plaît, ne perdons pas de temps. Qu'est-ce qu'on dit ?

– Attendez : « Des sources font état de centaines de morts et de blessés »... « Évacuation autour du réacteur n° 4 »... « Un radio amateur soviétique signale que des milliers de gens s'en vont et emmènent enfants et bétail vers le sud. »

– J'espère qu'ils ont raison.

– Vous exagérez.

– Non, ce dont j'ai le plus besoin, à cet instant précis, c'est d'une fin du monde, pour me sentir mieux.

– Ce n'est pas encore sûr : « La France n'a aucun risque d'être contaminée par des matières radioactives. »

– Cette fois, j'espère qu'ils ont tort.

J'ai commencé à ne plus bien comprendre les réactions de madame Angeloso ; cette délectation dans la destruction surprenait le vérificateur de la sécurité que j'étais encore. La seule question qui comptait dans mon métier, c'était : comment éviter une catastrophe ? Une autre question m'occupait l'esprit, ce jour-là, tout aussi inquiétante et sans solution connue : comment aider madame Angeloso ?

OceanofPDF.com

Non mais, elle va m'empêcher de dormir, maintenant, s'est dit Angelino, en se demandant combien d'heures il avait somnolé sur son canapé vert. Si elle vient faire chier jusque dans les rêves... Elle n'était plus là, plus aucun signe de vie, depuis des années, elle trouve le moyen de se faire avaler par un express et la voilà qui débarque au terminus. Elle s'invite chez toi, tu ne peux même plus roupiller tranquille.

Elle m'aboyait dessus, dans mon rêve, comme un molosse, au milieu d'un chemin de ferme, elle me barrait le passage. Moi, j'étais tout penaud, tout petit, obligé de reculer.

J'ai bien cru qu'elle allait me faire reculer définitivement en 86. J'avais eu ma bonne idée, lui annoncer la libération du pater, pour la fin de la semaine, et je ne savais plus comment avancer. Il fallait qu'elle s'écrase, sinon j'étais cuit, merdaillon qui raconte du pipeau à sa maman pour lui piquer trois pièces jaunes dans son sac à main.

Elle ne s'est pas écrasée du tout, une teigneuse, ma mère. Tu croyais la manœuvrer à l'aise, par les nerfs, elle se rebiffait facile, aussi vite remontée qu'elle était descendue. Et les idées lui venaient toutes seules, à elle, deux ou trois par heure, pas comme moi.

Elle m'a fichu un coup, quand elle s'est pointée, un soir, à la fin du dîner, dans la salle de restaurant. Ils en étaient tous à écluser leur crème anglaise, troisième jour de crème anglaise, il y avait du relâchement. Ma mère s'était planquée dans sa chambre, depuis sa sortie chez la Woyzek. C'est tout bon, je me suis dit, elle rumine, la vieille a encore vu des incendies d'hôtel. Les clients la plaignaient, crise nerveuse, dépression profonde, ils discutaillaient à l'infini, rien d'autre à faire, des feignants dans un hôtel. Coquemar prenait des mines de je sais tout mais je ne dirai presque rien, parce qu'il avait accompagné ma mère chez la vieille. Il leur parlait tout bas, du goutte à goutte, pour les faire baver, ça marchait.

Et la voilà qui se lance dans le colimaçon, ma mère, on l'entend de loin, facile à reconnaître, ses cent kilos dans un minus colimaçon, elle poussait les murs, une marche après l'autre. Ils la guettaient, en bas, ils n'attendaient qu'elle depuis deux heures, des vrais mômes.

Elle les a soufflés. Moi aussi, elle m'a soufflé. Elle ouvre la porte, elle a mis une grande robe jaune, voyante, elle cherche mes yeux, d'abord mes yeux, elle ne me dit rien, mais ses yeux me disent merde, bien franchement. Après, elle s'adresse aux autres, sans arrêter de me regarder. Un truc bien à elle : elle ne regardait jamais celui à qui elle parlait, elle ne parlait jamais à celui qu'elle regardait. Enfin, elle disait toujours deux trucs à la fois, à celui qu'elle regardait, à celui à qui elle parlait. Ça fout mal à l'aise, tu ne sais jamais ce qu'il faut croire.

Alors voilà, elle ne me lâche pas d'un œil et elle leur balance à tous :

– C'est demain le Premier Mai. Avec ce qu'on nous raconte sur les nuages radioactifs, je ne suis pas sûre qu'il y ait un autre Premier mai. Autrefois, la maison organisait un banquet pour ses amis, un banquet pour la fête du Travail, une tradition perdue, une tradition heureuse. Je remets ça, mes amis. Je veux m'amuser encore une fois. Et bien. Je lance les invitations. Inscrivez-vous ! Qu'il y ait du monde ! Que l'hôtel explose ! Pour un prix raisonnable, je peux vous préparer un festin dont vous vous souviendrez.

Ils n'en revenaient pas, les types, moi non plus, qu'elle soit remontée comme ça. Cinq minutes avant, ils étaient prêts à appeler le SAMU pour elle, ils pleurnichaient sur la pauvre madame Angeloso. D'un seul coup, ils lui faisaient un triomphe. Splendide, la mère Angeloso, elle était contente de son affaire, je l'ai bien vu dans ses yeux : cause toujours, mon petit Angelino, tu croyais me faire peur, va te rhabiller, invente autre chose.

J'étais à sec. Je la voyais bien organiser sa fête, saouler tous ces abrutis et les lancer contre moi, à l'heure du digestif, pour me lyncher tout cru. Ils n'attendaient que ça, les plus vieux habitués surtout, ceux qui m'avaient entendu brailler derrière la porte de leur chambre. Je savais que certains avaient fait remarquer à ma mère que j'étais majeur, qu'elle n'était pas obligée de me garder à l'hôtel, si je lui faisais du tort, si je nuisais au commerce.

Tout ça avait dû la travailler, elle était sortie de sa chambre, en robe jaune, pour me foutre dehors, le Premier Mai, sans un rond. Je voyais tout ça dans ses yeux, pendant qu'elle baratait les autres. Je ne l'avais jamais sentie aussi déterminée contre moi. Toutes mes bonnes idées avaient tourné à la flotte, pauvre mec.

Elle ne s'est pas gênée pour m'enfoncer, le matin du Premier Mai :

– Tu ne vas pas en Belgique aujourd'hui ? La veille d'une libération, ce serait beau. Mais tu as raison, rien de mieux qu'un bon repas chez sa mère. Profites-en, ça ne durera pas.

Je ne savais plus où me fourrer, je lui ai même obéi, comme un petit crétin, comme je ne le faisais plus depuis des mois, la tête vide, vraiment, mon pauvre petit ciboulot lessivé par ma mère.

Elle s'est mise aux fourneaux, au début de l'après-midi, après avoir secoué tous les livreurs du quartier, depuis le matin. J'ai vu défiler toutes les volailles possibles, les pièces de viande, tout pour sa tambouille.

– Aide-moi à mettre de l'ordre, Angelino !

Et je mettais de l'ordre, moi ! Pauvre mec, je ne comprends pas comment j'ai pu accepter ça. Elle devait être un peu fortiche, ma mère, quand même. En cuisine, c'est sûr, c'était un phénomène, grande allure ! Puissance d'action ! Elle empoignait les canetons, les pintadeaux, les pigeonceaux, regarde bien, Angelino, le couteau à désosser dans la main droite, ta mère n'est pas une femme à se laisser faire, vise un peu ces incisions légères, autour des articulations, bien placées. Un coup sec, l'os craquait à peine, c'était fait, pas besoin d'y revenir.

– J'ai toujours été une bonne désosseuse, elle a dit. Démonter une carcasse, rien de plus facile.

Et elle me regardait encore, sans rien ajouter, mais dans son œil je faisais la lecture, c'est le seul endroit où j'y arrivais d'ailleurs : reste là, Angelino, regarde ta mère travailler, regarde ce qu'elle sait faire. Elle n'a plus peur de toi. La volaille, l'hommaille, c'est du pareil au même, du pauvre mec plumé.

– Allez, aide-moi à jeter tout ça dans les gamelles.

Je l'ai fait, moi, obéissant, comme de la volaille. Les cuisses plongeaient dans l'huile d'olive chaude, crépitaient, en soulevant des jets de gouttelettes vert-jaune.

– Il faut que ce soit bien saisi, pour mieux dorer, tu comprends, Angelino ?

Et elle attrapait les oreilles des gamelles, elle les secouait brutalement, en les faisant tourner.

– Il ne faut pas que ça attache.

Et elle brassait les morceaux gras et roussis, avec une grande cuiller en bois. L'odeur de la volaille qui rend sa graisse, en plein après-midi, quand on n'a pas faim, c'est dégueulasse, c'est écœurant.

– Ne pars pas tout de suite, Angelino, jette plutôt le fond de veau dans le faitout rouge.

Ça a fait un gros nuage de vapeur avec un sifflement qui la mettait en joie. En joie, vraiment ?

– Cette fois, j'ai dit, je fous le camp.

Pas si vite : elle m'a encore fait chercher des tréteaux, des planches, pour installer une grande table de banquet, en U, déplier des nappes blanches, bien épaisses, amidonnées, du vieux. Je ne savais même pas qu'elle avait des nappes pareilles, à l'hôtel.

– Tu vois, elle m'a dit, je ne les ai jamais mises ici, des nappes d'Ostende, de ce temps-là, du temps où on savait vivre.

Elle m'a demandé de les étendre, avec l'aide de Danuta. Le tissu claquait comme un coup de fusil, quand on l'ouvrait. Après, elle m'a fait voir le reste de ses trésors d'Ostende. Je n'en revenais pas, un grand placard, au fond de la cuisine, avec des coulures de crasse, de graisse, le long des portes. Je croyais qu'elle entassait des vieilles galetouses, là-dedans. Et puis, merde, les portes ouvertes, autre chose, quelque chose. Que du doré, de l'argent, de la porcelaine, comme aux enchères, du jamais vu.

Et ça venait d'Ostende, ils avaient ça, à Ostende, avec mon père, et elle tenait à ce que je fourre mon nez dedans, ce jour-là, dans cette vaisselle, ces nappes pour rupins. Va savoir pourquoi.

– C’est tout ce que j’ai pu sauver de là-bas, avant d’abandonner le reste, pour cause d’hypothèque, tu vois, Angelino ? Il faudra peut-être que tu comprennes certaines choses, un jour.

Comprendre... Je comprenais surtout que j’aurais pu fourguer toute cette bimbeloterie au commissaire-priseur, il en aurait tiré une petite somme pour moi. Quand je pensais que les saletés de clients allaient en profiter, avant de me lyncher, démolir les serviettes damassées pliées en pyramides, une bande de mal élevés, démonter les tables, ébrécher les verres à pied, fendre les assiettes à coups de couteau maladroits, faire des taches de sauce, de vin, sur les belles nappes blanches, foutues, les nappes, couru d’avance, à cause de leurs sales pattes.

J’étais mal, j’ai réussi à foutre le camp pour de bon. Il fallait que j’aille me laver la tête de toutes ces saletés, place du Minck, le seul endroit où j’étais bien. Je me disais : elle a gagné, je n’y retournerai plus, qu’est-ce que je peux faire d’autre ? Le Minck manquait d’animation, un Premier Mai, les filles ne travaillaient presque pas, mauvaise journée, la fête du Travail, les gens allaient faire le pont, sûrement, zéro pour le petit commerce. Personne pour te remonter le moral.

Si : ils sont arrivés, tous les deux, mes copains de la Police des Frontières. Ils n’avaient pas de famille, eux non plus, des inséparables, même un Premier Mai, ils traînaient dans les bons coins. Je leur ai raconté mes foirades.

– Ne t’inquiète pas, Angelino, ils m’ont dit, vas-y, à ta noce. Nous aussi, on passera y faire un tour, en fin de soirée, compte sur nous, on se marrera bien, si tu nous laisses faire.

Je suis rentré à l’hôtel pour huit heures. Des clients commençaient à débarquer. Ma mère les avait consignés dans leur chambre ou dehors tout l’après-midi, pour préparer sa fête sans avoir personne dans les pattes, mais ils en avaient marre d’être enfermés, et encore plus marre de se promener dans Dunkerque, un Premier Mai. Le bord de mer, jusqu’au soir, personne ne tient.

Des inconnus rappliquaient aussi : un café-restaurant ouvert un jour pareil, les nappes blanches au fond, la belle vaisselle, ça attirait l’œil des curieux, ils auraient bien aimé en profiter. Ils faisaient déjà un beau chambard, tous, ma mère rigolait avec tout le monde, vraiment à l’aise.

Je ne comprenais pas qu'elle soit si sûre d'elle, après ce que je lui avais promis, comme si, en réalité, je ne lui avais rien dit, exactement comme si je n'existais pas. Je sais bien que c'était son rêve le plus ancien, que je n'existe pas. Un rêve presque réalisé : elle ne s'est même pas aperçue que j'étais revenu.

J'ai eu du mal à passer au milieu de tous ces braillards, les amis des amis, toute une bande de profiteurs qui se faisaient servir, en se donnant des coups de coude, certains de ne jamais payer la moindre consommation. J'ai commencé à foutre ma merde moi aussi. Dès que je voyais une nouvelle tête, j'y allais franco :

– Vous êtes de passage ? Alors, on paye d'abord !

Ça a fait le vide, les pilleurs ont décampé, ma mère a pigé que j'étais de retour. Les habitués étaient contents de se retrouver entre eux, contents de moi, pour une fois, une vingtaine, des types surtout, comme toujours. Les vieux Polacks étaient là, la vieille garde, en mémoire des Krawczymek. Ma mère appelait ça la fidélité. Elle avait bonne mine, la fidélité, avec elle.

À côté d'eux, Zira, autre Polack, la seule femme chez les Polacks, fausse Polack, mais vraie cinglée, en perpétuel souci, trois malheurs par jour. Je me méfiais d'elle depuis toujours. Si tu avais l'air de la regarder, si elle t'alpaguait, tu étais cuit, la nasse. J'avais demandé à ma mère de la virer une bonne fois, mais elle ne m'avait pas écouté. Elle ne m'écoutait jamais, ma mère, même pour des trucs simples, virer une cliente qui ne payait pas toujours. Mais c'était comme ça, elle avait des privilèges chez nous, Zira, ma mère l'aurait défendue contre le reste du monde. Les dernières raclures du tiroir avaient plus de privilèges chez moi que moi, pas compliqué.

Les autres, j'ai oublié, sauf les plus casse-pieds : Monette, elle voulait toujours chanter, écouter des chansons du juke-box ; les rampants : les Thomassin, les Coquemar, toujours après ma mère. Ils venaient à l'hôtel pour ma mère, pas besoin autrement. Ils se sentaient bien là, imagine, des malades, se sentir bien auprès de ma mère !

Heureusement, le type aux lunettes branlantes s'était installé avec sa petite bonne femme, pas prévus dans le plan de table. Ma mère avait voulu les décourager.

– Ils ont payé d’avance, j’avais dit.

Elle avait accepté, un miracle. Le type s’est même retrouvé à sa gauche, grâce à moi. Je n’avais pas pu empêcher Coquemar de s’installer à sa droite, la place d’honneur, il en était tout fier. Des bonheurs comme ça, que tu n’arrives pas à empêcher.

J’avais obtenu le droit d’être à table, moi aussi. C’était rare, manger à la même table que ma mère. Imagine, dix ans dans un hôtel, on te fait bouffer tout seul sur un coin de fourneau, parce que ta mère assure la cuisine et mange à onze heures ou à six heures du soir ou à minuit. Même à table, ma mère ne supportait pas le face-à-face avec moi. Sauf ce Premier Mai, et encore : face-à-face avec vingt becs enfarinés tout autour.

J’avais été admis, à condition d’aider Danuta au service, de bien tenir ma place d’extra, le seul rôle digne de moi, d’après ma mère. Elle m’a toujours vu, même dans sa vie, comme un extra. J’ai rempli les premières assiettes à ma manière : des parts inégales, selon que la tête du convive me revenait ou pas. Et je goûtais avec les doigts. Le chien de garde m’a renvoyé à ma place. Elle avait de la conscience professionnelle, Danuta :

– Laisse-moi faire toute seule, tu te conduis comme un enfant, elle a dit, avec un ton qui ne m’a pas plu.

Je lui ai serré le kiki, trois secondes, pour rire, pour lui dire que je pouvais me conduire autrement que comme un mioche. Elle s’est débrouillée toute seule, ça m’arrangeait, ça me plaisait de la voir débordée. Elle avait peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas plaire à sa Madame, roquet paniquard, jouissif.

Qu’est-ce qui trempait dans leurs assiettes d’empiffreurs, déjà ? Du bon, je crois bien, elle ne s’était pas foutue de leur gueule, ma mère, elle ne se foutait pas du monde, question bouffe. Il va me revenir, le menu, si je cherche un peu. Marrant, j’étais sûr de ne plus me souvenir de rien, vraiment que dalle avec ma mère, et puis voilà un menu qui remonte. On s’en fout des menus ? Je m’en fous, mais il remonte : c’est moi, au début, qui avais versé la crème de brocolis dans les cassolettes, avec les croûtons grillés, même que j’en avais piqué des dizaines. Et la terrine de sole en salade, avant ou après les écrevisses à la nage ?

C'était le début, arrosé de muscadet-sur-lie, jusqu'à épuisement. Après ? C'est moins clair, les volailles bien sûr, mais pas tout de suite. Le vin commençait à me taper sur la tête, le vin ne m'a jamais réussi.

On se regardait bouffer. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien se dire, tous ces gens qui n'avaient rien à faire ensemble, chez nous ? Ils se regardaient bouffer. Ma mère me regardait et parlait aux autres. Moi, je regardais ma mère bouffer. Un gouffre, ma mère, toute la soirée, la nuit entière, ou presque, ma nuit en face du gouffre de ma mère.

Je me disais que je n'avais jamais vu en face ma mère bouffer... Tout ce qu'elle pouvait avaler... Les escargots, les langoustines, les petits poissons, les cuisses de canard, la chair de pintadeau, la fricassée de pigeonneaux, sauce à l'irancy, pardon, de l'onctueux, du parfumé, qui lui coulait dans la bedaine. J'en oubliais de bouffer, mais elle... un coffre... capable d'en ingurgiter...

Elle parlait de plus en plus fort, aussi, elle me regardait de moins en moins. De temps en temps, son œil revenait sur moi. Elle m'aurait croqué tout cru, si elle avait voulu. Je n'avais jamais vu dévorer comme ça. La bande d'empiffreurs voulait rivaliser, à celui qui aurait le plus bel estomac, pour faire honneur à la patronne. Les mômes, c'était eux.

Au bout d'un moment, ils n'en pouvaient plus d'empiler les viandes sur les poissons. Sur le coup de dix heures, un sorbet arrosé au genièvre les a bien requinqués, un peu de fraîcheur dans la grande indigestion. Les plus vieux Polacks ont commencé à dégager, appétit de misère, ils avaient du mal à en avaler plus.

Monette, à côté de moi, commençait à s'impatienter : quand est-ce qu'on allait chanter ? Elle se levait sans arrêt pour remettre en marche le juke-box, elle quêtait des piécettes pour ne pas se ruiner.

La merde a commencé sérieusement après onze heures. Tout le menu me revient et je me souviens que la merde a commencé au plateau de fromages. Il était temps. Ça ne m'allait pas, tous ces gens qui respiraient la bonne entente entre les peuples, qui faisaient le beau, les uns après les autres, même le type à gauche de ma mère, méconnaissable, contrôlé par sa petite femme. Zira aussi s'était bien tenue. Elle était au vermouth, toujours, quel que soit le plat :

– Surtout pas de mélanges, elle disait.

C'est quand même grâce à elle que le bordel s'est installé. En plein festin, une bonne coulée gluante de misères, une histoire sans fin, le vol de tous ses papiers, en Belgique, et, depuis, impossible de prouver qu'elle était française, naturalisée. Une femme avait pris sa place en Belgique, son identité, Zira n'est plus Zira, elle criait. Et comme tout le monde s'en foutait, comme d'habitude, elle le répétait, elle attirait l'attention, ça fatiguait. Ma mère l'a secouée un bon coup :

– Arrête tes bobards, Zira, tu racontes les mêmes histoires depuis des années, tu les as, tes papiers, tu n'as même jamais mis les pieds en Belgique. Je te laisse dire les autres jours, je sais que ça te fait du bien de te plaindre, mais, aujourd'hui, je n'ai plus envie de t'entendre, je ne sais pas pourquoi, mais je n'en ai plus envie.

Zira s'est effondrée, pleines larmes, devant tout le monde, ça gâtait les réjouissances, le début du bordel. Juste après, le type aux lunettes branlantes et Coquemar ont commencé à se bouffer le nez, des trucs à la con, poivrots, le genre :

– Monsieur est vérificateur ! Vérificateur de la sécurité ! Monsieur fouine donc dans tous les coins ! On ne vous échappe pas, vous êtes le représentant parmi nous de Big Brother.

L'autre :

– Ce sont des gens comme moi, monsieur, qui assurent votre tranquillité et votre sécurité.

– Moi, monsieur, je n'ai pas besoin de votre tranquillité ni de votre sécurité. Je suis un libertaire. Les gens comme vous ne comprennent rien à la liberté.

– La liberté, selon vous, c'est de n'avoir qu'une branche à ses lunettes ? Vous vivez dangereusement, monsieur.

– Cela va sans dire, mais je constate une fois de plus que cela ne va pas mieux en le disant.

Ils ont continué comme ça, par-dessus la tête de ma mère. Je me marrais de plus en plus. Elle, elle voulait la tranquillité, pour sa grande fête de Premier Mai, la bonne entente, la sécurité. Elle essayait de les calmer, au moment où Danuta a apporté l'omelette norvégienne que je devais flamber. Le libertaire refusait de s'écraser comme ça :

– Et vous, on vous appelle « madame » Angeloso, mais vous ne m’avez pas présenté de « monsieur » Angeloso ou je me trompe ?

Ça a fait comme un trou dans la fête. Ma mère m’a regardé bien en face, l’air de dire : tu le payes pour me provoquer, celui-là ? Il va tout balancer sur la table ? Tu n’as pas le courage de le faire toi-même ? Non, le plus marrant, c’est que je ne le payais pas, c’était un malin, c’est tout, je le laissais faire. Il s’est enfoncé un peu plus dans le trou :

– Et ce beau gaillard qui sert si bien à table, vous n’allez pas me faire croire qu’il a été conçu par l’opération du Saint-Esprit ?

Ma mère était séchée, elle m’a encore regardé un grand coup, ça disait : c’est le père lui-même qui l’a envoyé chez nous ? Il est venu repérer l’endroit, il prépare le terrain ? Tu ne me racontais pas des blagues ? J’ai pris l’air dégagé de l’organisateur sûr de lui. Le type continuait, il s’adressait aux autres, maintenant :

– Et vous, vous le connaissez, le mari de la patronne ? Non ? C’est curieux. Je suis persuadé que personne n’a jamais eu l’idée amicale de lui demander où elle l’avait fourré, ce mari. Vous êtes des discrets, des polis. La politesse, c’est l’art de se foutre discrètement de son prochain. Moi, je suis pour l’impolitesse amicale. L’impolitesse est révolutionnaire.

Il était à son aise, tous les autres poussaient de ces yeux, ma mère se creusait : comment s’en sortir ? Ce n’était que le début :

– Alors, il est mort, votre mari ? Est-ce impoli de dire qu’il est mort ? Faut-il se boucher le nez au passage des convois mortuaires ? Ou bien, il a changé de femme ? Ce n’est pas délicat de dire qu’il s’est remis avec une gamine de quarante-cinq kilos en socquettes ? Ah non ! pas délicat ! Mais si c’est vrai ? Comme toujours, cela devrait aller sans dire...

Sa femme tirait sur le pan de sa veste :

– Arrête, ça va mal finir...

– Si ça doit mal finir, commençons bien, a dit le type.

Je me suis dit que c’était mon tour :

– Je peux vous expliquer, si vous y tenez...

C'était trop pour ma mère. Elle s'est levée, une vraie masse mécanique, toute convulsée. Elle dominait toute la tablée. À côté d'elle, ils faisaient tout petits, les autres, d'un seul coup. C'est quelqu'un, quand elle veut, ma mère, je me suis dit, une salle entière ne lui faisait pas peur. Elle était prête à démolir sa fête pour que je ne crache pas le morceau.

Sauver la face, comme toujours, c'était sa seule idée. Ça s'est terminé comme dans un vrai dîner de famille. Le type aux lunettes branlantes et sa petite femme n'ont pas eu le temps de déguster le dessert : foutus dehors, comme à la manœuvre, du travail propre. Le type gueulait sur le trottoir qu'elle n'avait pas le droit, qu'il avait payé, qu'elle séquestrait ses affaires, qu'il était un libertaire, qu'il porterait plainte, qu'il reviendrait. Il s'est bien gardé de revenir tout de suite. Elle était capable de foutre la trouille à un type, chapeau.

Monette a remis un disque, Tom Waits, je crois bien, un chanteur de ce temps-là, mou, pour calmer tout le monde. Ma mère a dit :

– On ne parle plus. Éteins la lumière, Angelino. C'est ma fête, flambe l'omelette dans les règles. Oublions tout, nous sommes là pour nous amuser, mes amis. C'est bien ce que nous voulions tous ? C'est bien ce que tu voulais, Angelino ? Allez, flambe, c'est pour rire.

J'étais bien coincé, alors j'ai fait la nuit, je suis revenu à tâtons vers la table, j'ai arrosé la glace de Grand-Marnier, de long en large, l'odeur me soulevait le cœur, j'ai craqué l'allumette.

Les flammes roulaient sur l'omelette norvégienne, bleues, mauves, jaunes, elles n'en finissaient pas de tourner, de reprendre, j'avais mis le paquet d'alcool, jaunes, mauves, bleues. Ça aurait dû être un moment de joie, mais personne ne criait, ne sifflait, comme c'est l'habitude. Tous séchés, drôle de gaieté. On n'a pas applaudi, quand j'ai rallumé.

L'omelette a eu du mal à passer, ils en avaient marre de bâfrer, de la glace flottait dans les assiettes, de la marchandise gâchée, la fête gâchée, je me marrais un peu.

Monette a voulu sauver la soirée, elle n'attendait que ça, depuis le début, l'heure de son récital. Elle se prenait à la fois pour Edith Piaf et Ella Fitzgerald. Elle a gueulé :

– *Always get that mood indigo/Since my baby said goodbye...*

Elle a enchaîné deux trois chansons. Danuta servait les digestifs. C'était reparti, la bonne entente entre les peuples, la détente. Certains ont voulu danser, pas facile de faire des couples. Les couples, ça ne marchait pas fort, dans les hôtels de ma mère. Elle venait de virer le seul couple constitué.

Les femmes manquaient, surtout que ma mère, elle, ne voulait pas danser. Zira, après ce qu'elle avait pris, tout le vermouth dans le sang, n'était pas en état de faire le moindre pas de danse. Monette voulait bien de tous les hommes, sans distinction, mais sa bonne volonté ne suffisait pas. Alors, on a engagé Danuta, chair fraîche, mais elle n'avait jamais dansé de sa vie, des danses folkloriques polacks, peut-être, va savoir ? Elle se faisait prier, elle a bien voulu du prof d'anglais, le plus jeune, à part moi.

Je m'étais affalé sur une des banquettes rouges crevées, qui avaient l'air encore plus crevées depuis qu'on avait retiré les tables pour faire de la place aux danseurs. Que du cache-misère, chez nous. Qu'est-ce que je fous dans cette baraque, je me demandais, avec ces trois couples maigrelets qui s'agitent sur des chansons de juke-box ? Ils avaient bonne mine, ma mère avait bonne mine, en face de moi, j'avais bonne mine sur ma banquette, sale vie.

Ça aurait pu durer des heures, mais ils sont arrivés. Mes deux potes, je ne comptais plus sur eux, leurs fausses promesses. Mais si, ils secouaient la porte, verrouillée depuis que ma mère avait viré le seul couple officiel de l'hôtel.

– Police ! Police ! ils gueulaient en se marrant.

– N'ouvre pas, a dit ma mère.

J'ai ouvert.

– Encore la nouba chez vous ? Aux heures de fermeture ? Vous nous remettez, madame Angeloso ?

Ils ont réclamé les restes de vin, les restes de punch, les restes de whisky, du champagne. Ils avaient déjà ingurgité pas mal d'alcool, depuis le début de la soirée, ça se voyait bien, de vrais flics véreux.

– On venait aux nouvelles, madame Angeloso, voilà si longtemps que vous n'en donnez plus. Pourtant vous n'étiez pas la dernière, autrefois... Et puis, il y a tellement de changements en ce moment. C'est intéressant, les changements, vous ne trouvez pas, madame Angeloso ?

Elle était bleue, ma mère, aussi bleue que si je lui avais raconté mes salades, paniquarde.

– Tiens, écoute ça, a dit le grand, c'est la chanson des Suédois, dansant, pas vrai ? Madame Angeloso veut-elle nous accorder cette danse ?

Elle a commencé par refuser, un peu brusque.

– Vous n'êtes plus si accommodante qu'autrefois, on dirait, ça fait vraiment du changement. Ça doit donc être vrai, ce qui se dit de vous ? Il paraîtrait que vous êtes maquée avec un Arabe ? Il est où, l'Arabe ? C'est lui ? Alors, vous dansez ? Pas encore ? Dommage, on avait des choses sérieuses à vous dire... Mais si vous ne dansez pas...

– Remarque, a dit l'autre, c'est normal qu'elle ne danse pas. À une heure pareille, l'établissement devrait être fermé, à moins d'une autorisation spéciale...

– Mais il est ouvert. Je me demande si cet établissement ne devrait pas être sifflé... un bon coup de sifflet à la préfecture, tu ne crois pas ? On en a fait fermer d'autres, et des moins récalcitrants.

– Bon, a dit ma mère, vos Suédois auront bientôt terminé leur rengaine, auquel de ces messieurs ?

Ils ont dégagé la piste vite fait, tous les petits danseurs, soufflés, sur les banquettes rouges, eux aussi. Ma mère, elle avait trouvé tous les prétextes pour refuser de danser et, au premier coup de pistolet de service, elle se lançait avec un grand type au teint jaune, et elle s'offrait en spectacle : la grosse en première ligne sur la piste.

Je me marrais, enfin, je ne sais plus si je me marrais. Il y allait fort, le flic, je n'en demandais pas tant. Il avait mis la main à la taille de ma mère, il tirait, il accélérail le mouvement comme pour lui faire tourner la tête... qu'elle s'empêtre dans sa danse forcée, danse de commissariat, danse musclée, des sacrés, mes deux flics.

Elle n'est pas tombée, ma mère, elle a tenu bon, tourné, glissé, jusqu'à la fin de la chanson.

– Je vous passe à mon collègue, madame Angeloso, a dit le grand, il a bien mérité une petite danse, lui aussi.

Elle en a profité pour se reprendre, pour essayer de se débarrasser d'eux, pas dégonflée. Dans la même phrase, elle les a accusés de vouloir nuire à une femme droite et pure et leur a offert boisson à volonté, gratis, cadeau de la maison. Plus tard, un geste amical, au passage, mine de rien, une caresse sur le bras, et une poignée d'insultes. Elle cognait de plus en plus fort. Plus elle les malmenait, plus elle augmentait les rations de whisky. Une vacherie ? Un glaçon ! Et elle s'échappait derrière le comptoir. Ils s'impatienzaient, les deux autres :

– Laissez faire la bonne, madame Angeloso, restez avec nous... Notre deuxième danse, à la fin...

Elle s'obstinait, multipliait les prétextes ?

– Sifflé l'établissement. Dès demain matin, au plus tard la semaine prochaine... Si vous n'avez pas d'autorisation spéciale pour cette nuit... À moins que vous ne dansiez...

Et ils me balançaient de gros clins d'œil : ça te plaît, Angelino ? Ça me plaisait, oui, à peu près.

Un peu plus tard, ils ont réussi à la faire chanter. Ils aimaient danser, chanter aussi... Maîtres chanteurs de commissariat... Ils ne la lâchaient plus, ils voulaient des airs connus : *Padam padam padam*. Monette s'est aussitôt proposée pour secourir ma mère, prête à gueuler : *Padam padam padam*. Pas question, ils ont dit, renvoyée à sa banquette. Ils ne connaissaient qu'une seule voix digne de les accompagner, la voix de ma mère. *Padam padam padam*, ils ont mis une nouvelle pièce dans le juke-box, elle a hurlé *padam padam padam* avec eux jusqu'au bout. Ça faisait un barouf du tonnerre, dans tout l'hôtel.

Ils étaient contents, mais ils ont encore réclamé une danse. Il leur manquait toujours leur deuxième danse. Ma mère gagnait du temps, une nouvelle bouteille, champagne gratis, un petit effet de voix, *padam padam padam*. Et puis, d'un seul coup :

– Cette fois, je vais fermer pour de bon, elle a dit, il est temps de partir, messieurs.

– C’est ça, fermez bien, nous on reste, on veille. Vous allez bien nous accorder encore un petit quelque chose, madame Angeloso ? Avec tout ce qu’on a à vous dire... ça se paye... payer pour voir, vous connaissez la règle ? Ça vous rappelle des souvenirs, non ?

– Bon, alors, a dit le moustachu, si vous n’avez pas de nouvelles pour nous, nous on en a pour vous, des fraîches, des raides, des bien mûres, ça vous dit ?

Le grand a attrapé ma mère par le cou, pour l’embrasser. Les clients commençaient à avoir les jetons, ils se tournaient vers moi, ils me faisaient des signes, ils me parlaient bas :

– Angelino, tu ne vas pas laisser faire des trucs pareils... ta mère... chez toi, dans ton hôtel...

– Ne vous en faites pas, j’ai dit, je les connais, ils ne sont pas méchants, ils s’amusent.

Ma mère avait esquivé une première fois le baiser.

– Laissez-vous faire, a dit le grand, vous ne le regretterez pas. On mérite bien ça, une femme comme vous, c’est pas tous les jours.

Il a voulu poser une nouvelle fois sa patte sur ma mère. Il était bien imbibé, il avait du mal à garder son équilibre. Elle en a profité pour s’écarter, d’un coup, légère, toute légère, avec une tête bien sale. Ils ne peuvent pas aller plus loin, j’ai pensé, elle a une tête à plus rigoler maintenant. Elle va leur sauter dessus, les griffer, les mordre, les réduire en ragoût. Désosseuse de volaille, je l’avais vue au boulot, elle était prête à faire un ragoût d’hommaille, elle avait l’estomac pour en bouffer une pleine assiette.

Coquemar s’était levé depuis deux minutes, il se tâtait, deux flics brindezingues, ça refroidit les hommes. Ma mère m’a encore soufflé : droit sur Coquemar, elle l’a pris par le cou, franco, puis sous le bras, affectueuse et tout, elle l’a embarqué vers la porte, l’escalier, la bouche dans l’oreille, comme si elle lui parlait ou l’embrassait. De loin, on ne savait pas. Pas gênée, ma mère.

Et elle s’est retournée, demi-tour à droite, la voix bien claire, coupante, prête pour le ragoût :

– Vous vous demandiez si j’étais maquée avec un Arabe, messieurs. Vous vous trompiez, police de l’erreur. Je ne vous ai pas présenté mon amant actuel ? Un homme très protecteur. Versez-vous un dernier verre, c’est offert, je reviens tout de suite pour la fermeture, mais, vous comprenez, un amant qui va monter se coucher...

Mes deux flics ont fait la grimace, le doute, ils m’ont regardé en coin : elle galèje, ta mère, ou c’est du solide ? Le moustachu en avait marre de la blague, il a tiré son collègue dehors :

– C’est dommage, a dit le grand, on avait quelque chose d’important à vous dire.

– Tout ce que vous pourriez me dire, je le sais déjà.

Elle a fermé le verrou derrière eux, les derniers clients en ont profité pour monter se coucher.

– On laisse tout, mes enfants, on rangera demain. Oui, on laisse tout.

Elle a répété sa phrase plusieurs fois, mais il n’y avait plus personne dans le restaurant, plus personne pour l’entendre, tous envolés, même Danuta, sauf moi : mon cagibi était en bas. Elle m’a encore regardé un dernier coup, sale œil. Va te coucher Angelino.

Les trains ont bien changé, en quinze ans, a pensé Coquemar, dans le Paris-Dunkerque de 7 h 28. Un TGV, une heure et demie : quand je partais en mission, je me traînais des heures, parfois il fallait attendre des correspondances.

Les trains changent, mais je ne suis pas convaincu que le temps passe aussi vite que les trains changent : je vais retrouver madame Angeloso, tout à l'heure, et les quinze dernières années seront abolies. Bien sûr, elle est morte, ça fait une grosse différence en quinze ans. Ou peut-être pas une si grosse différence : il m'arrive de me demander si elle n'était pas déjà morte, voilà quinze ans ; ou si elle n'est pas encore vivante, à présent.

Elle sera couchée devant nous, dans quelques heures ; la dernière fois que je l'ai vue, elle était allongée aussi. C'est bien ce que je disais : les trains changent beaucoup, le monde change un peu, madame Angeloso change à peine.

Ce sont des moments de ma vie que j'ai gardés intacts. Mon amie peut bien avoir été fracassée, défigurée, éparpillée, je suis là pour rassembler les morceaux, conserver son image complète : une femme de haute taille, épaisse sans doute, mais lisse de peau ; son visage se tenait, pas de bajoues flasques, non, une gorge pigeonnante, et une pâleur le plus souvent, des rougeurs, quelquefois, mais pas une face rubiconde, non, non, une rondeur de petite fille, des pommettes hautes, des cheveux de petite fille aussi, très fins, pas tout à fait blonds, mais pâles, longs sûrement, mais remontés en une spirale assez lâche sur l'arrière du crâne, une sorte de chignon abandonné. Je dois ajouter les yeux encore, gris, vrillants, des yeux radiographiques, lui avais-je dit une fois, en compliment :

– Vous nous regardez, nous avons l'impression d'être traversés.

Ne pas oublier le nez, non plus, un peu busqué et plutôt étroit, pour une femme de son ampleur. Son visage avait de la tenue. Elle se plaignait que son corps en manque, mais j'ai aimé ce visage, je le garde en moi, posé sur un oreiller, la dernière fois, la nuit du 1^{er} au 2 mai 1986.

De la manière la plus inattendue, elle nous avait proposé une sorte de banquet de mariage, sans mariage, un repas plutôt gai, me semble-t-il, un peu houleux sur la fin, les esprits s'échauffaient à trop boire. Madame Angeloso, selon son habitude, avait tenu son restaurant à bout de bras.

Je m'apprêtais à me coucher, vers deux heures du matin, chambre 11. La chambre 11 m'était réservée depuis 1981. La voix de madame Angeloso a flotté un moment sur le palier, sa voix étouffée, ses cris étouffés plutôt. Elle appelait Danuta, pas trop fort, pour ne pas incommoder la clientèle. Danuta occupait une pièce annexe, deux portes à côté de la mienne, en face de la chambre de sa patronne.

Madame Angeloso pouvait bien appeler, Danuta ne lui répondrait pas, et pour cause : je l'avais vue filer au deuxième avec Thomassin, le jeune professeur d'anglais. Je ne sais pas s'ils avaient l'habitude de se retrouver là-haut ou si c'était la première fois : la première fois, sûrement, vu son entrain.

Les appels de madame Angeloso n'en finissaient pas, je me suis montré à ma porte :

– Pas la peine de vous égosiller, il vaut mieux ne pas compter sur votre employée, à une heure pareille.

J'ai vu son œil gris radiographique me transpercer :

– Elle est avec vous ? Vous me feriez ça ? La virginité d'une jeune Polonaise tout juste majeure ?

J'imagine que la cousine de Gdansk avait confié sa nièce à madame Angeloso avec l'assurance qu'elle veillerait sur sa virginité. La perte en Occident déchristianisé est une affaire entendue.

Pas de jeune Polonaise, dans mon lit, non, et je commençais à le regretter, puisqu'un autre se le permettait. Madame Angeloso doutait de ma sincérité, elle insistait, j'ai ouvert grand ma porte, évoqué un néon grillé à remplacer au plus tôt, ce n'était pas le moment, naturellement, le néon pouvait attendre. Une esquivance de ma part, avait l'air de penser madame Angeloso, persuadée que j'avais escamoté sa protégée. Je ne savais plus comment lever ses doutes : dénoncer Thomassin et Danuta ? Interrompre un accouplement en cours ? Les forcer à se rhabiller en public ? C'était tentant, évidemment, peu élégant, toutefois.

Je jugeais que nous pouvions en rester là, j'avais suffisamment prouvé mon innocence, me semblait-il :

– Ne pourriez-vous pas vous passer d'elle, pour un soir ?

– Il faudra bien que quelqu'un m'aide.

L'aider, je ne demandais rien d'autre, mais en quoi ?

– Vous feriez ça pour moi ?

Elle pensait me tenir, je suppose, elle imaginait que, contraint par les circonstances, j'allais immédiatement faire réapparaître Danuta dans mon cabinet de toilette, la ramener à sa maîtresse.

– De quoi s'agit-il ? ai-je demandé en ouvrant grand la porte du fond pour la convaincre que je ne cachais rien ni personne.

– Tout ceci est bien gênant à dire. Vous savez, je porte une sorte de corset assez rigide, pour ma colonne vertébrale... C'est bien gênant... Je ne peux pas vous demander une chose pareille. C'est Danuta qui me délace, le soir. Il faut à tout prix que je la trouve.

J'ai pensé à Danuta, là-haut, elle faisait peut-être l'amour pour la première fois de sa vie, je ne pouvais pas gâcher son plaisir.

– J'arrive, madame Angeloso.

Elle a reculé, elle ne m'aurait pas cru capable d'entrer dans sa chambre pour la déshabiller comme une dame de compagnie.

– Tout ceci est bien gênant, a-t-elle répété. D'ordinaire, Danuta me délace à la lumière. Vous comprenez bien que je ne peux pas vous imposer cela.

Elle a éteint, marché vers moi dans le noir, une masse brumeuse, bleutée, un souffle d'air chaud, quand elle a fait son demi-tour pour me présenter le dos. Mes tempes, mon poulx ont battu plus fort : elle ôtait une chaussure à talon, la masse ombreuse s'abaissait devant moi, un bruit mat, le second escarpin basculait sur le plancher. Mon poulx, mes tempes, quand elle a fait glisser sa robe, avec un long froissement, quand la boucle de la ceinture a fait tinter le corset. Ce n'était pas un corset de bourgeoise du XIX^e siècle : elle était enveloppée d'acier. Je ne savais plus si j'avais une femme à portée de main, ou une armure.

J'allais déshabiller cette femme ? Danuta, à l'étage au-dessus, il était encore temps, peut-être, sa virginité sauve, un mot de moi ?

– À vous, a dit madame Angeloso.

J'ai avancé les mains en aveugle : j'avais du mal à évaluer les distances entre nos deux corps. Plus près que je ne le croyais. J'ai heurté le froid, sensation à laquelle je n'étais pas bien préparé. J'aurais dû toucher un corps de femme, la chaleur de n'importe quel corps de femme, je rencontrais une plaque dure et fraîche, lisse sur les côtés, polie, rigide.

Au milieu, une rigole étroite sous mes doigts, serrée par un cordon rugueux, une colonne vertébrale en grosse ficelle. Par où commencer l'opération ? Par en haut, par en bas ?

– Par en bas, voyons.

Mon poulx, mes tempes, ma main suivait la piste du cordon, avec une hantise grotesque, une hantise qui me fait honte, à cet instant encore, dans ce train, la hantise de rencontrer les fesses de madame Angeloso, surtout la hantise de manquer de délicatesse : comment éviter tout geste malhabile ?

Comment Danuta procédait-elle, soir après soir ? Elle, aux prises, au même moment, à l'étage au-dessus, avec un homme jeune ; moi, à près de cinquante ans, empêtré dans les lacets de madame Angeloso, comme un gamin avec sa première paire de chaussures, les doigts exaspérés, les tempes, le poulx battant.

J'ai imploré un filet de lumière, pour démêler ce bricolage moyenâgeux, un véritable attirail de tortionnaire, ai-je dit, ces cordons tendus à outrance, ces doubles nœuds.

– Une lampe de chevet, la loupiote du palier, ai-je réclamé une nouvelle fois, si vous voulez que je vous libère.

– Vous n'y pensez pas.

Alors j'ai tiré, comme un enragé, mon poulx, mes tempes, une pulsion venue de loin, honteuse, quelque chose comme une frénésie de violeur, oui, sûrement, un emportement de brutal que je ne me connaissais pas. Madame Angeloso ne se plaignait même pas, tranquille sous mes mains crispées.

La tension s'est relâchée, la carapace a cédé, les plaques allaient s'écarter doucement sous mes doigts, il suffisait de détendre le cordon, orifice par orifice, jusqu'à ce que le métal se décolle de la peau, s'allège du corps de madame Angeloso et pèse sur mes bras.

– Attendez un peu.

La masse bleutée s'est éloignée de moi, fondue dans le noir, bruits de tissus palpés, elle fourrageait sous un traversin ou un oreiller, froissait une chemise de nuit, l'enfilait, avant de bousculer son lit, de s'y étendre, de ramener, depuis les pieds jusqu'au menton, le drap et la couverture.

– Maintenant, a-t-elle dit, en allumant une lampe de chevet, à sa droite, me découvrant son visage, débarrassez-vous, allez déposer ça sur le grand fauteuil mauve, à côté de mon lit.

Je devais avoir une curieuse allure, la démarche d'un valet d'armes précautionneux, avec l'armure de son seigneur. J'ai fait le tour du lit d'un pas lent et rigide, les bras tendus. Comment madame Angeloso pouvait-elle supporter, des journées entières, un tel poids de fer sur les côtes, les flancs ? J'imaginai la base des seins sciée, la circulation du sang entravée tout autour du ventre, une souffrance permanente, que je partageais, à cet instant, chargé de l'instrument, comme un bourreau de l'Inquisition, un bourreau compatissant.

Plus que deux enjambées. C'était comme porter madame Angeloso en personne, la tenir dans mes bras, tenir dans mes bras son corps excessif, enfermé dans une gangue, un corps froid d'un côté, mais, au moment de déposer son enveloppe sur les bras du fauteuil mauve, j'en ai effleuré l'intérieur, l'intérieur encore chaud, tout chaud du contact de la chair humaine, avant de revenir à la vraie madame Angeloso, couchée sur le dos, devant moi, pour lui souhaiter une bonne nuit.

– Une bonne nuit, vous savez, a-t-elle dit, je ne sais plus ce que c'est depuis longtemps. Au mieux je soulage le dos, je laisse le ventre reposer, et encore. Dormir, c'est autre chose. Ma seule consolation, le seul soulagement à la solitude, c'est que Danuta passe quelques minutes auprès de moi, chaque soir, après m'avoir aidée à me coucher. Je lui apprends le français, c'est le seul

moment de la journée que je peux lui consacrer. C'est bien peu, mais elle a bien avancé, en trois ans, vous avez remarqué ? Vous êtes sûr de ne pas savoir où elle est passée, cette nuit ? Restez encore un peu, vous aussi. Bien entendu, je n'ai rien à vous apprendre, comme à Danuta, mais restez, un tout petit peu. S'il vous plaît.

En réalité, je n'ai pas passé quelques minutes, auprès d'elle, mais trois heures, qui forment un sommet singulier dans nos rapports et dans mon existence tout entière. Il m'arrive d'avoir du mal à croire que cela s'est passé ainsi entre nous et, pourtant, je n'invente rien.

Il me semble que nos comportements aberrants, nos débordements, aux uns et aux autres, à cette date précise, ne doivent rien au hasard. J'ai été vérificateur de la sécurité des navires, j'ai étudié de près, avec un œil professionnel, les rapports sur la catastrophe de Tchernobyl. Il a été établi, depuis des années, que le nuage radioactif, poussé par des vents d'est, a survolé l'Europe occidentale, y compris une large partie de la France, malgré les mensonges historiques de l'époque, que des retombées de césium 137 ont été constatées, mesurées, dans les premiers jours de mai 1986.

Je suis très sérieux : je devrais interroger tous les passagers de cette voiture : que faisiez-vous les 1^{er} et 2 mai 1986, les jours du nuage ? N'avez-vous pas commis, ces jours-là, des excentricités, des gestes inhabituels, pris des décisions contraires au bon sens ? Personne ne pourrait me démentir. Ils ont tout oublié, tout occulté. Je maintiens qu'il nous manque une étude sur les effets psychologiques, pas seulement physiques, du nuage de Tchernobyl, alors que des particules contaminées se déposaient silencieusement en nous.

Si j'exposais mes hypothèses à tous ces voyageurs engourdis, ils me prendraient pour un malade, vieux fou, mis en retraite anticipée, pour raisons de santé. C'est juste, mais pas suffisant. Madame Angeloso m'aurait écouté, elle. C'est même la seule personne dont l'avis m'importerait. Si je leur racontais, à tous ces dormeurs, comment une guérisseuse par prières nous

avait annoncé ce que le gouvernement nous cachait, ils feraient arrêter le train pour me faire enfermer, alors que les journaux de l'époque eux-mêmes, un peu plus tard, ont souligné que Tchernobyl signifiait « plante noire », « herbe amère », « absinthe ». Et que disait madame Woyzek ?

– « Il tomba du ciel une grande étoile ardente comme un flambeau... Le nom de cette étoile est Absinthe. »

Nous en avons reparlé tous les deux, madame Angeloso et moi, la nuit du 2 mai.

– Parlez-moi encore de votre explosion de réacteur. Vous avez toujours une idée fixe à défendre, Coquemar. J'aime les gens qui suivent une idée sans la lâcher, qui en changent de temps en temps, comme par hygiène de vie, et qui recommencent avec leur nouvelle obsession. Vous, c'étaient les naufrages et, aujourd'hui, c'est Tchernobyl.

Elle m'avait fait asseoir sur son lit, elle voulait parler, disait-elle, parler pour parler, de Tchernobyl ou d'autre chose. Je sais bien qu'elle n'accordait pas tout le sérieux voulu à mes hypothèses, du moins elle voulait me faire plaisir, ce n'était pas rien.

Je m'étais mis à parler un peu plus fort, parce que, au-dessus de nos têtes, j'avais perçu des chuintements, des gloussements étouffés, encore un effet du nuage de Tchernobyl, selon moi, cette soudaine frénésie dans les chambres. Je ne suis pas sérieux ? Je suis on ne peut plus sérieux, je me rends à une cérémonie funèbre.

Madame Angeloso elle-même s'est lancée dans des propos décousus, comme si, le corset de fer délacé, une boîte s'ouvrait, une boîte trop pleine. Elle déplorait la dégradation de son hôtel, puis, bifurcation inattendue, elle se plaignait de la dureté de son fils, du mal inutile qu'elle s'était donné pour son éducation et, dans la même phrase :

– Je ne vous ai jamais montré mes poèmes ? Depuis toute petite, j'écris des poèmes.

Elle oubliait ses poèmes pour revenir aux prières de madame Woyzek. Notre conversation était aussi erratique que la course du panache de Tchernobyl au-dessus de nos têtes. Je proposais mes propres bifurcations, poussé par un certain relâchement, la fatigue, le mélange des vins et des alcools. Au bout de tous nos virages, j'ai osé, pour la première fois en cinq ans, la questionner sur son mari. J'avais bien fait deux ou trois tentatives, dans les premiers temps de mon arrivée. Je m'arrêtais aussitôt : son visage se rétractait ; je voyais un poing tendu, serré, à la place de la tête, un air buté soudain.

Dans l'atmosphère de cette nuit, sous l'influence de Tchernobyl, peut-être, j'ai abordé le sujet, de manière oblique, tout d'abord : je me rappelais que la même question, quelques heures plus tôt, avait provoqué l'expulsion d'un convive, à la fin de notre repas. Qu'est-ce que je risquais ? L'expulsion de sa chambre ? Je me contenterais d'aller dormir.

Elle s'était tue un moment, nous nous étions arrêtés sans savoir où, plus de virage dans notre conversation, juste un beau précipice devant nous, et je n'avais pas peur.

– Vous avez chassé ce monsieur, tout à l'heure, avec sa femme. Je sais bien que c'était un homme irritant et qu'il m'a irrité moi-même à plusieurs reprises, mais il n'avait pas tort : nous sommes discrets avec vous par politesse et parfois par indifférence. Et pourtant je ne suis pas indifférent. Vous m'avez promis une fois, dans l'enthousiasme d'une journée historique, de réfléchir à une nouvelle vie avec moi, et puis vous avez oublié. Ou j'ai fait comme si vous aviez oublié, alors que vous aviez sûrement de bonnes raisons de ne pas vouloir de moi, des obligations familiales. Je ne vous ai jamais demandé vos raisons exactes, par discrétion, politesse, faiblesse aussi, mais pas par indifférence. Je ne vous demande rien de plus aujourd'hui, ou plutôt si, parce que ce n'est plus pareil : nous sommes là, à quatre heures du matin, comme cela ne nous est jamais arrivé, nous ne sommes plus tout à fait directrice

d'hôtel et client ordinaire. Et puis, vous avez dit à ces messieurs de la police que j'étais votre amant, votre protecteur. Je sais bien que vous vous serviez de moi pour les décourager, que vous ne disiez rien de vrai, mais ça m'a fait plaisir tout de même. Quelque chose a changé entre nous, même si vous n'avez jamais eu l'intention de...

– Vous vous trompez, j'ai sincèrement pensé, quelquefois, vous associer à ma vie.

M'associer à sa vie, c'était une drôle d'expression, caractéristique de madame Angeloso, un peu décevante tout de même. Elle l'a bien compris :

– Vous associer à ma vie, ce devait être trop peu pour vous, et puis ma vie, c'est une vie que je ne sais pas vivre. Aujourd'hui, j'aurais plaisir à mourir, c'est tout, vous voyez, il ne faudra pas avoir trop de regrets. J'en ai amassé suffisamment, des regrets, ça n'aide pas à vivre. Vous n'imaginez pas ce que j'ai à regretter. Vous n'imaginez pas les sommes d'argent dont j'aurais pu disposer, à certaines époques de ma vie. Et je les ai refusées, parce qu'elles étaient sales. Il y a beaucoup trop de saletés dans ma vie, Coquemar. Vous, vous êtes un pur, un innocent, qui aurait besoin d'être consolé. Moi c'est autre chose.

Elle commençait à se laisser aller, le mari n'était pas loin, je l'encourageais, assis sur son lit, fatigué, accoudé en travers.

– Ça me ramène toujours à mon hôtel d'Ostende. Je vous en ai un peu parlé, de mon hôtel d'Ostende. Je vous ai même sûrement un peu barbé, plus d'une fois, avec mon hôtel d'Ostende. Vous ne pouvez pas savoir, les plus belles années de mon existence. Imaginez-moi avec vingt ou vingt-cinq kilos de moins, déjà bien en chair, mais vingt-cinq kilos de moins qu'aujourd'hui, ce n'est pas rien. Vous m'auriez vue dans mon établissement d'Ostende ! La vie que j'ai menée ! La clientèle que j'avais ! Je ne dis pas ça pour vous, Coquemar. Enfin, c'est un endroit que je n'aurais jamais dû quitter.

– Il existe toujours, cet hôtel d'Ostende ? Si vous en avez une telle nostalgie...

– Ne m'en parlez pas : il m'est arrivé de partir pour Ostende, je n'ai jamais pu aller jusqu'au bout, jusqu'à l'hôtel. C'est curieux, cette envie de le revoir, et puis, non, au dernier moment, à l'entrée de la ville, je quitte ma voiture, je monte dans un tram, le tram qui suit la côte belge, vous le connaissez, ce tram ? Ce tram qui passe dans les dunes, parfois, c'est tout ce que j'aime à Ostende, tout ce que j'accepte de voir sans souffrir : le sable clair sur les voies, le sable amassé par le vent, le long des voies, à certains endroits, et le tram qui glisse, en soulevant de petits nuages sur son passage. Au bout de la ligne, demi-tour, et je reprends la route, sans avoir revu l'hôtel d'Ostende.

J'ai encore demandé :

– Mais comment est-il possible de perdre un hôtel ?

– Comment vous dire ?

Et puis plus rien, un soupir, un silence, j'ai cru qu'elle s'était endormie. Au-dessus de nos têtes, la voix de gorge avait repris ses modulations chuintantes. Pour ne pas entendre, j'ai reposé ma question, avec une indélicatesse amicale, alors que je voyais bien qu'elle se refermait. Elle se refermait, mais, ai-je pensé, elle aimerait peut-être aussi se faire bousculer.

– J'aimerais vous expliquer, a-t-elle repris, mais je ne suis pas sûre que vous me compreniez... Je ne dis pas ça pour vous, Coquemar. Je ne suis pas sûre que quelqu'un comprenne.

– Essayez.

– Trop tard pour essayer. Vous devriez aller dormir, je vous embête depuis trop longtemps. Non, restez encore un peu.

Elle s'est tournée dans son lit, un côté, puis l'autre, retour sur le dos, les secousses se propageaient jusqu'à moi. Elle cherchait une bifurcation pour échapper à ma question :

– Impossible d'être bien nulle part. Si vous voulez savoir comment je vis, regardez-moi : je me tourne à gauche, j'ai mal, je me tourne à droite, je suis mal, sur le dos, je me sens mal. Comme si j'allais accoucher tous les jours de ma vie, les douleurs du travail, jour après jour, des années durant. Et pour accoucher de quoi ? D'une sale bête.

Sans le faire exprès, elle revenait vers moi, c'était le moment ou jamais, je ne l'ai pas manquée :

– « Sale bête », vous voulez parler d'Angelino ou du « monsieur » Angeloso dont il était question hier soir ? J'ai vu que ça vous fâchait drôlement.

C'est maintenant qu'elle me jette dehors, ai-je pensé, ou jamais. Elle m'a estomaqué par son calme :

– Vous voulez dire Tommaso ? L'hôtel d'Ostende et Tommaso, c'est la même chose, la même ruine.

J'étais presque couché, à ce moment-là, en travers du lit de madame Angeloso ; elle sur le dos, les yeux au plafond : une image d'elle, de nous surtout, étonnante, si j'y songe. Je devrais raconter ça à mes voisins, ils continuent leur nuit si tranquillement dans ce train du matin. Ils me prendraient encore pour un fou, pour peu que je leur répète les histoires de madame Angeloso : comment elle avait rencontré Tommaso, quand elle dirigeait le service au café Del Rio, à La Panne ; comment il avait pris la direction de l'hôtel d'Ostende, puis comment il s'était reposé sur elle, petit à petit, l'orgueil de madame Angeloso, plus énergique, plus travailleuse, sachant déjà attirer et retenir le client par son abattage, comme elle le disait elle-même, par sa sympathie naturelle. Elle a ri un peu :

– Je devais être une grosse attirante, en ce temps-là.

Elle avait constitué une clientèle dont elle semblait fière, des hommes politiques belges et néerlandais connus (l'histoire, toujours l'histoire), des peintres aussi, des acteurs, un petit monde bien à elle, m'a-t-elle dit, son domaine réservé, parce que son mari ne s'occupait pas de la clientèle, ni du reste, sauf des comptes.

– C'était lui le patron de l'hôtel, moi, j'en étais l'âme, a-t-elle répété, à sa manière parfois grandiloquente.

Cette distinction ne l'a pas gênée, les premières années, elle l'a flattée, plutôt. La réputation de l'hôtel grandissait surtout grâce à elle.

Angelino était né entre-temps : c'est tout juste si elle s'était fait remplacer pour accoucher. Elle n'avait pas accordé beaucoup de temps à l'enfant, elle le reconnaissait. Elle travaillait trop. La preuve : elle avait accouché moins de deux ans plus tard d'une fille mort-née, mettant un terme à tout désir de maternité. Plutôt développer l'hôtel, son vrai bonheur, des années entières.

Et c'est tombé par terre en un seul jour. En vérité, pas en un seul jour. Elle a compris en un seul jour que Tommaso la grugeait depuis deux ou trois ans, depuis le début, peut-être :

– On ne voit jamais ce qu'on voit, m'a dit une nouvelle fois madame Angeloso.

J'ai saisi, pour la première fois depuis notre rencontre, en 1981, le sens de sa formule favorite.

– On ne voit jamais ce qu'on voit. C'est comme votre nuage de Tchernobyl. Si ce nuage passe au-dessus de nos têtes, nous sommes incapables de le distinguer des autres et d'affirmer avec certitude : celui-là est toxique. Et pourtant, il l'est. Tommaso était à côté de moi, il était toxique, je ne m'en apercevais pas. Quand je dis qu'il était à côté de moi, j'exagère un tout petit peu. Il me laissait le plus souvent seule à l'hôtel. J'y trouvais mon compte, remarquez, je régnais, je plaisais, j'incarnais l'esprit de l'hôtel à moi toute seule. J'avais besoin de cette indépendance.

C'est un gaffeur, ami ou connaissance de Tommaso, qui a déclenché la réaction nucléaire :

– Il est dans la déveine, en ce moment, Tommaso. Quelques bâtons, hier après-midi. Il s'en est remis ? Il n'est pas là ?

Madame Angeloso a, pour reprendre sa curieuse expression, senti son ventre se refermer sur lui-même, comme s'il était comprimé par une charge trop puissante, et exploser. Elle a ri encore une fois, ricané plutôt :

– Un vrai big bang.

La connaissance de Tommaso a compris sa gaffe et n'a pas cherché à la rattraper : l'homme a préféré ne pas laisser madame Angeloso dans le doute. Elle a appris en quelques instants comment son mari, qu'elle croyait occupé à des rendez-vous, histoires de placements, d'investissements, passait ses après-midi dans les casinos de la côte, pas seulement ceux de la côte belge, ceux de la côte française aussi, et rentrait bien sagement le soir. Ses après-midi d'affaires étaient des après-midi de jeu. Madame Angeloso n'avait jamais eu aucun soupçon sur ses activités. Tommaso n'était pas un bavard, elle parlait pour lui, c'était l'ordre de leur vie.

Était-il possible de mener un hôtel et de ne pas s'apercevoir que le produit de son travail finissait en grande partie sur des tapis de jeu ? Oui, c'était possible. Tommaso montrait brièvement à sa femme, quand ils avaient un moment de libre, presque jamais, ses montages financiers, investissements fictifs, qu'il faisait fructifier les meilleurs jours, qu'il dilapidait le reste du temps.

– Et je n'ai rien vu, rien vu, on ne voit pas ce qu'on voit.

Elle a accueilli Tommaso, le soir même, avec une grande brutalité ; il a rampé devant elle, demandé pardon, fait des promesses solennelles ; il a recommencé le lendemain après-midi.

Madame Angeloso a voulu prendre en main la comptabilité, s'y est perdue : trous, transferts, lignes fictives, blessures, amertume. C'est la période la plus brutale de leur existence commune. Encore plus brutale quand madame Angeloso a découvert que son mari avait contracté plusieurs emprunts pour épouser ses pertes, que l'hôtel lui-même était hypothéqué.

Toutes ses tentatives pour empêcher Tommaso de jouer ont échoué : contrôler son argent, le retenir par la force, l'enfermer l'après-midi dans une chambre de l'hôtel. Il hurlait comme un aliéné, elle était obligée de le relâcher pour ne pas inquiéter la clientèle. Madame Angeloso m'a dit avoir eu honte de participer à de pareilles scènes, dans son bel hôtel d'Ostende :

– Vous voyez, tout ça m'est resté sur le ventre, j'en ai mal, rien que d'y repenser.

Tommaso a tout mangé, en moins d'un an de cette vie. Madame Angeloso accumulait des colères et de la haine :

– Je grossissais, voyez-vous, c'en était affreux, plus de vingt kilos en quelques mois, une vie de misère, une vie que je ne savais pas vivre, parce que je n'avais pas su voir à temps. On ne voit jamais ce qu'on voit, Coquemar, c'est tout, et on en crève.

Ça ne pouvait pas durer, elle ne voyait pas comment s'en sortir autrement que par le dépôt de bilan. Mais Tommaso a trouvé une fin. Madame Angeloso s'est retenue de parler un moment :

– Après, ça ne vous intéressera plus... Enfin, moi, ça ne m'intéresse plus. Un prêteur malhonnête, du genre à avancer des sommes, contre un intérêt astronomique, à des joueurs en déveine, a été retrouvé calciné. Tommaso lui devait beaucoup. Douze ans de prison. Et la faillite définitive de notre hôtel d'Ostende. Et ce poids à porter depuis plus de dix ans. Des fois c'est trop, vous savez, Coquemar. Depuis, mon mari a refusé... ou plutôt j'ai refusé de lui rendre visite. Je ne sais pas ce qui se passera dans deux ans, quand il sera libéré, en tout cas je refuserai de le recevoir, sûrement. Alors, vous voyez, Coquemar, j'aurais pu vous associer à ma vie, guère plus, et encore, vous n'y auriez pas trouvé votre bonheur. Il faut que ce soit un jour exceptionnel, pour que je vous parle de cette manière, comme à personne jusqu'ici.

Un jour exceptionnel, c'est vrai, mon leitmotiv : le jour du nuage de Tchernobyl, nous ne nous sommes pas comportés comme à l'ordinaire.

Je lui ai encore demandé pourquoi elle n'avait pas demandé le divorce.

– Le divorce, dans une vieille famille de Polonais, vous n'y pensez pas...

– Pourtant...

– Oui, c'est stupide, rétrograde au possible, mais aujourd'hui même, je ne m'y résoudrais pas. Même pour vous, Coquemar. C'est un principe ancré en moi depuis mon enfance. Et si Tommaso le réclamait lui-même, il sait à quoi s'en tenir. Dans sa position, il n'a rien à réclamer, il me semble. Tout ce qui pourrait me libérer, c'est sa mort. Ce jour-là, comptez sur moi. Naturellement, l'inverse est vrai, ce qui pourrait le libérer, c'est ma mort, et, ce jour-là, ne comptez plus sur moi.

Elle a eu un dernier petit rire, puis nous avons passé de longues minutes sans rien dire. Ses confidences m'embarrassaient ; me flattaient sans doute : comme un signe de confiance et d'affection ; m'irritaient aussi : le passé des autres, c'est ce qui vous exclut de leur vie. Je sortais de sa vie, je m'en rendais bien compte, à mesure qu'elle m'y faisait entrer. J'aurais préféré ne rien apprendre, il me semble, vivre au présent, en sa compagnie, sur son lit.

Nous nous sommes regardés bien en face, à un moment, alors que ses yeux n'avaient plus quitté le plafond depuis des quarts d'heure. Je serais incapable de dire ce qui passait dans nos regards : de la gêne, du bien-être ou du désir. Elle a dit :

– J’ai trop chaud.

Elle a repoussé sa couverture, dégagée jusqu’à mi-cuisses ; la chemise de nuit mauve se tendait sur le ventre proéminent. Elle y a porté ses mains.

– Partez, maintenant, laissez-moi, je ne veux pas être vue dans cet état. J’ai honte de vous avoir dit tout ce que je viens de dire. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

Qu’est-ce qui m’est passé par la tête ? Un coup de folie, moi aussi : j’ai pris sa main droite, je l’ai serrée un moment, puis j’ai porté mes propres mains sur son ventre. Elle a tenté de me repousser, nos quatre mains se croisaient, s’évitaient, se rejoignaient.

Elle s’est débattue encore un instant, je m’efforçais, sans y parvenir vraiment, d’écarter ses mains ; les miennes se sont promenées tout autour de son ventre, souples, des doigts de magnétiseur : allège-toi, pauvre ventre, tranquille, madame Angeloso, enfin tranquille sous mes doigts.

La tension de ses bras s’est relâchée ; ses mains étaient encore posées sur les miennes, mais les accompagnaient, puis elles sont retombées de chaque côté de son corps. Je n’ai plus qu’un souvenir vague de mon état, à ce moment précis : est-ce que je jouais le rebouteux sans arrière-pensée, seulement soucieux de soulager une patiente ? Ou bien avais-je conscience de transformer mes gestes salutaires en caresses ? J’ai gagné le bas du ventre, fait un nouveau tour de cette sphère tendue de mauve, et encore le bas, j’y revenais, j’en repartais, j’y restais de plus en plus, comme porté par l’excitation de l’action, ou l’excitation tout court, sans pouvoir dire à quel degré, inquiet aussi. J’ai effleuré, en remontant, la masse des seins, encore plus volumineux que je ne l’avais imaginé jusqu’ici, des seins étalés et animés par mes mouvements circulaires, comme portés, soulevés par un ressac. Au-dessus, le souffle de madame Angeloso enflait tout doucement, avec des hauteurs irrégulières. J’ai senti le nombril sous le tissu, un moment singulier, pour moi, comme si je ne m’attendais pas à ce qu’un corps pareil possède un nombril, en creux et soudain bien visible. Je me suis redressé, rapproché, pour mieux envelopper ce ventre tout entier. Et j’ai repris le bas du ventre, à pleine paume, l’étoffe plaquée par mes doigts le moulait plus nettement. Allège-toi, flotte, pauvre ventre.

Je jure ne pas savoir quelles étaient mes intentions, ni même si j'avais des intentions. Je prolongeais mes gestes, je les laissais se développer tout seuls. Comme je me tenais presque au-dessus d'elle, je me suis vu dans le corset de fer, pas tout à fait comme dans un miroir, non, l'acier n'était pas assez astiqué, pourtant il renvoyait les ombres et les lumières, mon reflet flou, mais éclatant, au-dessus du ventre bombé de mon amie.

C'est venu, un picotement électrique au bout des dernières phalanges, un ondolement sous-marin : d'un seul coup, la masse du ventre s'est contractée, creusée, puis regonflée, un spasme, un spasme unique, mais prolongé, silencieux. Je crois qu'elle a aperçu, alors, comme moi, notre reflet, je devrais dire notre écho lumineux, qui attirait l'œil, sur la surface polie de son corset.

J'avais suspendu mon mouvement, effet de la surprise, j'allais le reprendre : les mains de madame Angeloso sont remontées comme deux brutes sur son ventre, ont chassé les miennes, remonté la couverture. Juste le temps d'apercevoir des rougeurs sur le visage, une suffocation de noyée. De femme en colère, plutôt, comme si elle revenait à elle, comme si j'abusais d'elle :

– Vous exagérez, personne ne s'est jamais permis... Je n'ai pas besoin de vos bons soins.

Je voulais me justifier. Me justifier de quoi ? Je ne sais toujours pas. Ai-je le droit d'affirmer que, en lissant un peu longuement ce ventre, j'ai fait jouir cette femme ? Ou bien, m'a-t-elle éloigné parce qu'elle sentait venir sa jouissance ? Une jouissance écœurante pour elle ?

C'est le doute toujours, ma condamnation, après tant d'années. Pourquoi est-il si important pour moi, maintenant qu'elle est morte, de savoir si, à un moment de sa vie, et de la mienne, à ce moment précis, j'ai donné du plaisir à cette femme ? Du plaisir ou rien ? Elle aurait simplement pris conscience, après quelques instants d'oubli, de l'incongruité de notre situation ? Ou les deux ? Le plaisir est forcément incongru. Avais-je véritablement envie, moi-même, de trouver avec elle, ou en elle, mon propre plaisir ? Y étais-je prêt ? Ce souvenir trop vague, aussi flou que notre image dans le corset, m'irrite. Ma mémoire, d'ordinaire, est irréprochable. Là, je suis obligé d'admettre une incertitude.

Trop tard pour savoir. Le train est en phase d'approche de la gare. Dans quelques minutes, je reverrai mon amie couchée, comme le 2 mai 1986. D'ailleurs, je ne la reverrai pas vraiment. Il me restera sur les paumes le souvenir d'un galbe pas tout à fait ordinaire, la sensation veloutée d'une chemise de nuit mauve, une saveur saline, un picotement magnétique, rien d'autre, il ne me restera rien d'autre de madame Angeloso.

Dans ma chambre, il faisait jour, un jour voilé, j'ai ouvert la fenêtre, je me suis penché. Rien à voir de chez moi, un mur de brique aveugle de chaque côté ; la cour de l'hôtel, en bas. Au-dessus, le jour, le jour voilé, des nuages abondants et ronds, peut-être pas méchants. Attention : on ne voit jamais ce qu'on voit. Je ne me rappelle pas y avoir songé précisément à cet instant, mais il se déployait sûrement au-dessus de ma tête, rondelet, tranquille, sous vent d'est faiblissant, bientôt orienté à l'ouest, le nuage de Tchernobyl.

On ne voit jamais ce qu'on voit : j'ai fait jouir cette femme, ou non ? J'ai aspiré l'air frais du matin, ou non ? J'assistais au passage d'un nuage chargé de particules invisibles et radioactives, au ravage discret et délicat d'un continent tout entier, ou non ? Au ravage complet de la vie de madame Angeloso ? Au ravage de notre vie dans son hôtel ? Oui, sûrement.

Tout le monde descend.

Je n'aurais pas dû accepter de revenir travailler, s'était dit Danuta, toute la journée du mardi. Leurs négociations étaient au point mort, qu'elles y restent. Mais non, il faut relancer le processus, Danuta, malade ou pas, endeuillée ou pas, traduis, traduis, nous t'avons confié une responsabilité, nous comptons sur toi.

La responsabilité, c'est le pire mot, dans toutes les langues, un mot qui fait le plus grand mal, qui m'a fait le plus grand mal, qui a fait le plus grand mal à Madame. De tout ce qui s'est passé avec elle, je me suis sentie responsable. Je n'ai rien vu venir, rien empêché, alors que tout était prévisible. Je m'en veux surtout de l'avoir lâchée au moment où elle devait avoir le plus besoin de moi et pour une histoire sans lendemain.

Je manquais d'expérience, seize ans en Pologne, trois ans au service exclusif de Madame. Je ne connaissais rien en dehors de l'hôtel. Même mon jour de congé hebdomadaire, je le passais dans ma chambre. J'allais voir les vitrines des magasins, de temps en temps. Madame m'achetait des vêtements neufs, une ou deux fois par an.

Alors, quand je me suis retrouvée à danser avec cet homme, Thomassin, le professeur d'anglais, j'étais intimidée. Pourtant, c'était le moins intimidant de tous, il avait vingt-trois ou vingt-quatre ans, pas beaucoup plus que moi. Il aimait bien me parler, depuis presque un an qu'il était là. Et puis, il m'a fait boire, après la danse. Boire, je n'avais pas l'habitude non plus. C'est moi qui avais la responsabilité de la fête de Madame, tant que je n'avais pas bu, pas dansé. Après, c'était l'anarchie, plus de service, plus rien. Les clients se disputaient, Madame devait être malheureuse, je ne m'en souciais pas beaucoup.

Et quand Thomassin m'a poussée dans l'escalier, j'ai pris peur, mais j'étais excitée aussi, la tête bien embrumée, dans une situation nouvelle et troublante. J'ai accepté, sans me forcer, de monter au deuxième étage, chambre 22, juste au-dessus de celle de Madame. Je connaissais bien la chambre de Thomassin, je la faisais tous les jours, je tirais ses draps, je tapais son oreiller, je

connaissais ses affaires, ses chemises pas très bien repassées, pas plus que celles de n'importe quel client régulier, mais aussi bien. Dans toutes les chambres, j'étais en pays connu, j'avais accès à un bout d'intimité de chaque client. En entrant chez Thomassin, je me retrouvais comme chez moi, un pincement en plus.

Il m'a embrassée vite, il trouvait que je ne répondais pas beaucoup. J'étais un peu paralysée de me sentir pétrie par un garçon. Je n'avais jamais été pétrie par un garçon, ni en Pologne, ni chez Madame. Thomassin ne lâchait pas ma bouche ni mon cou. Ses deux mains serraient mon cou pour me tenir plus près.

Je me souviens d'avoir pensé : qu'est-ce qu'ils lui trouvent, tous, à mon cou, les garçons ? Angelino ne m'aime pas, il le serre. Celui-là prétend m'aimer, il le serre aussi. J'aurais dû m'arrêter là, parce que Madame appelait. Elle avait besoin de moi, comme tous les soirs, pour sa toilette, pour son corset.

Je me suis dégagée des mains de Thomassin :

– Madame me cherche.

Il a tourné la clé :

– Elle ne viendra pas te chercher ici. Est-ce que tu crois que ta patronne ne peut vraiment pas se passer de toi ? À une heure pareille ? Ce n'est quand même pas la reine d'Angleterre en personne, elle peut se coucher sans être entourée de son personnel.

J'ai insisté, mais je ne pouvais pas donner ma vraie raison, le corset de fer, Thomassin m'aurait prise pour une menteuse qui invente n'importe quoi pour se sauver.

– Tu verras qu'elle se débrouillera très bien toute seule, au moins pour une fois.

Je savais que non, je me sentais responsable de Madame, je l'imaginais assise, bien droite, toute la nuit, dans son fauteuil, parce que son attirail l'empêcherait de s'allonger. Elle m'en voudrait, ce serait la première fois que je lui faisais défaut.

– Tu vois, a dit Thomassin, elle n'appelle plus, on n'entend plus rien. Reste avec moi. Ce serait encore pire si tu t'en allais maintenant.

J'avais dix-neuf ans, je n'avais pas appris grand-chose sur les hommes en Pologne. Tout ce que j'avais appris sur eux, à l'hôtel, je le devais à leurs blagues salaces, dans la salle du café. Madame n'abordait pas ce sujet, dans nos conversations du soir, toujours pudique, autant que moi, plus que moi. J'ai dit :

– Je veux bien passer la nuit ici, mais on reste côte à côte sur le lit. C'est tout.

J'avais du mal à trouver mes mots français, ils ne venaient pas naturellement, dans des circonstances si inhabituelles. Je crois qu'il m'a prise pour une idiote. Il ne devait jamais avoir connu de fille de dix-neuf ans aussi peu dégourdie.

– Rester allongés et tout habillés toute la nuit ?

Il a ri :

– Fais un petit effort. Restons côte à côte, mais tout nus.

Je participais déjà à des négociations, comme dans les institutions européennes. J'ai proposé :

– Tout nus, mais en éteignant la lumière.

J'ai encore pensé à Madame dans son fauteuil, en colère contre moi. Thomassin passait ses mains sur moi, dans tous les sens, j'étais nouée et ses mains ne me faisaient rien. Il a rallumé, j'ai crié, il a posé une main sur ma bouche, promené l'autre de haut en bas. J'ai pensé : il a de belles mains. Celle de droite faisait le tour de mes cuisses. Sa brusquerie m'a surprise :

– Fais quelque chose de tes dix doigts, Danuta !

J'ai fait ce qu'il m'a dit, j'ai bien vu qu'il perdait de plus en plus patience devant ma passivité. Il est monté sur moi :

– On avait dit côte à côte.

– En français, côte à côte signifie l'un près de l'autre, dans tous les sens.

– Ce n'est pas ce que m'a dit Madame.

– Laisse madame Angeloso tranquille pour l'instant.

Il commençait à peser sur moi, à se pousser en moi. Il a eu une dernière hésitation :

– Quand est-ce que tu as eu tes règles ?

Quelles règles ? Moi, future interprète dans les instances européennes, j'ignorais cette occurrence du mot règles. Le professeur d'anglais n'a pas pris le temps de me faire un cours, il était pressé d'en finir. J'ai senti comme une torsion en moi, comme s'il me tordait le bras à le faire craquer, comme s'il me serrait le cou plus fort, comme Angelino. J'ai pensé encore une fois : il a de belles mains, et je n'ai plus rien pensé.

J'étouffais de chaleur, je devais être rouge comme jamais, moi qui rougissais si facilement, et je me suis sentie devenir liquide. Je ne percevais plus rien de solide en moi, juste un écoulement chaud, l'oubli de tout. J'avais réussi à effacer Madame de moi.

C'est bien mon regret : j'ai abandonné Madame au moment où elle avait le plus besoin de moi, pas pour se faire frotter les omoplates ou retirer son corset, non, ce n'était pas le plus important, Thomassin avait raison, mais elle aurait eu besoin de mon affection, de mon aide. J'aurais pu la retenir, si j'étais restée auprès d'elle. Nous aurions eu notre conversation habituelle, apaisante pour elle ; j'aurais recueilli ses dernières plaintes, je les aurais adoucies, en lui frottant le dos, comme tous les soirs. Notre vie aurait continué, semblable à elle-même.

Tout ce qui a suivi, j'en suis responsable, je m'en suis sentie responsable. Je n'ai rien vu de l'état réel de Madame, à ce moment particulier, rien vu de sa souffrance, de sa solitude. Je m'étais dit : elle a organisé une fête dans son hôtel, c'est un sursaut, elle fait face aux tortures d'Angelino, elle lui montre que rien ne l'entame. Je m'étais rassurée moi-même. J'avais préféré, pendant un morceau de nuit, l'effacer tranquillement de moi et y trouver du plaisir.

Je n'ai jamais bien fait l'amour depuis. Les hommes, je les rencontre facilement ici, à Bruxelles, une interprète dans les instances européennes, libre, ils ne demandent rien de mieux. Mais trouver du plaisir avec eux, c'est toujours lâcher Madame au mauvais moment, c'est toujours lui manquer. J'ai manqué à Madame le jour où elle a pris sa décision insensée.

Mon service, le matin du vendredi, je l'ai pris avec un peu de retard, avec un peu d'inquiétude aussi. Je connaissais l'exigence de Madame. Elle est déjà levée, ai-je pensé, elle a fait l'ouverture du café sans moi, elle sera furieuse, j'aurai honte de m'expliquer.

Le café était ouvert, en effet, un client s'impatiait, au milieu du désordre des salles. Le boulanger avait livré les croissants et les baguettes. J'ai mis en route la machine à café. Le client a marmonné deux ou trois phrases incompréhensibles. Les leçons de Madame n'avaient pas encore fait de moi une interprète irréprochable. Je n'ai pas trouvé Madame en cuisine, où elle aimait boire, au calme, un thé clair.

J'ai pensé : je suis en retard, elle est déjà remontée dans sa chambre, elle m'attend pour sa toilette, les omoplates, le corset. Le corset, non, pas le corset, tout m'est revenu, ma légèreté de la nuit, l'oubli de Madame. Elle allait bien me recevoir, je l'entendais déjà.

De nouveaux clients entraient ou descendaient des étages, réclamaient des médicaments pour les brûlures d'estomac. Leurs souffrances m'ont fait du bien : m'occuper d'eux, c'était repousser l'heure des reproches. J'ai dégoté des pastilles, des poudres, en bonne petite infirmière polonaise. Tous ces messieurs étaient contents de moi :

– C'est un hôtel où on se sent bien.

J'ai commencé à m'inquiéter, peu après dix heures. Monsieur Coquemar me demandait sans cesse des nouvelles de Madame :

– Vous êtes sûre qu'elle va bien ?

J'ai continué à mettre de l'ordre dans la salle de restaurant, avant de frapper à la porte 12. Monsieur Coquemar m'a bien surprise. Il s'est glissé à côté de moi, sans que je comprenne d'où il sortait.

– J'ai déjà frappé, a-t-il dit, inutile de perdre votre temps : la porte est fermée à clé.

Nous sommes allés réveiller Angelino dans son recoin, désagréable, comme chaque matin. Il avait besoin de beaucoup dormir, le pauvre petit Angelino. Il a pourtant fini par rire, par ricaner surtout, dès qu'il a compris ce que nous lui voulions.

– On est vendredi, aujourd’hui ? Fin de semaine, c’est ça ? Elle a pigé que mes petites prédictions à moi allaient se réaliser... Elle a les jetons, elle s’est barricadée dans sa chambre pour attendre les événements. Ce serait trop beau, laissez-la moisir là-dedans, ça ne fera de mal à personne.

– Mais enfin, a dit monsieur Coquemar, elle s’est peut-être trouvée mal, il faut ouvrir, vous avez un passe, forcément.

Je suis allée chercher le mien. Je n’avais jamais imaginé m’en servir pour la chambre de Madame, je n’aurais pas même osé.

– Faites gaffe, a dit Angelino, vous risquez de recevoir une décharge. On voit ça, des fois, à la télé, des forcenés, des gens qui s’enferment chez eux et qui tirent à vue. Ce serait bien le genre de ma mère, ça, se carrer dans son lit et tirer sur tout ce qui bouge, après tout ce que je lui ai mis dans la tête...

– Mais enfin, a demandé monsieur Coquemar, qu’est-ce que vous lui avez mis dans la tête ?

– Rien, des blagues.

On ne pouvait pas compter sur Angelino, toujours aussi mal boutonné. Il avait dû dormir tout habillé, lui aussi, trop paresseux pour ôter son jacquard. Monsieur Coquemar a fait le courageux :

– Donnez-moi votre passe, je vais entrer, moi. Je n’imagine vraiment pas madame Angeloso armée derrière sa porte.

Les rideaux étaient ouverts, le lit fait, les placards fermés, le linge de toilette plié. J’ai crié, parce que j’ai aperçu le corset de fer sur le fauteuil violet râpé. Angelino a encore ricané :

– Elle ne doit pas être loin, elle a laissé sa carrosserie.

J’ai été étonnée de constater que chacun connaissait l’existence de ce corset de fer, un secret entre Madame et moi, avais-je toujours pensé. Angelino pouvait bien le savoir, c’était sa mère, après tout, mais monsieur Coquemar... Il a fait le tour du lit, il a pris l’armature entre ses bras (j’ai remarqué que les cordons pendaient, ce n’est pas moi qui les aurais laissés dans cet état), il l’a examinée avec beaucoup de précautions, de respect, de gêne aussi. Il a hésité un moment :

– Oui, c’est moi, je l’ai posé là, cette nuit, exactement là, il n’avait pas bougé.

– Vous faites des trucs pareils ? a dit Angelino. C’est encore pire que ce que je croyais.

– Non, vous vous trompez, j’ai juste aidé votre mère, elle en avait bien besoin, et je suis parti tout de suite après.

Nous sommes restés un long moment devant la carapace vide de Madame, posée sur son lit, à présent. Je ne l’imaginais pas privée de son corset. Cette présence aurait dû me rassurer : Madame était forcément dans l’hôtel, faisait sa tournée d’inspection des chambres, m’attendait au deuxième étage pour me disputer, parce que le service avait du retard. Je recevrais avec bonheur la plus belle engueulade de ma carrière. Je n’ai pas réussi à me convaincre moi-même. L’évidence s’imposait : Madame avait laissé derrière elle sa peau de secours, dans la précipitation d’un départ, forcé ou non.

De nouveaux clients entraient dans la chambre, attirés par notre présence et curieux de visiter une pièce interdite au public. Thomassin venait de se réveiller, ma voix l’attirait, il était content de me revoir. Il tombait mal. La même question revenait :

– C’est quoi, ce machin, sur le lit ?

J’ai voulu le faire disparaître pour ne pas avoir à dévoiler plus longtemps l’intimité de Madame : impossible. Je ne m’explique pas mon propre comportement, cet empêchement où je me suis trouvée de toucher le corset de fer, alors que j’étais celle qui l’avait manipulé le plus souvent. Le voir exhibé devant tout l’hôtel réuni me révoltait, le soulever me semblait au-dessus de mes forces, indécent, oui, c’est le bon mot, indécent.

En même temps, c’était stupide ; il ne s’agissait que d’un morceau de fer assez mince, assoupli par l’usage, fait au corps de Madame. Précisément, ce devait être le plus gênant, qu’il soit ajusté au corps de Madame et que le corps de Madame ne soit plus là pour le remplir.

Si je n’avais pas retrouvé la force de faire reculer les arrivants, l’hôtel entier aurait défilé dans la chambre de Madame, devant sa coque vide. J’ai posé sa robe de chambre dessus et je me suis sentie mieux, j’ignore pourquoi.

Nous nous sommes retrouvés en bas. Les clients ne m'avaient jamais montré autant de sollicitude. Ils voulaient tous m'aider, formuler l'hypothèse la plus convaincante : elle est partie en ville ; elle avait besoin de médicaments pour l'estomac, comme nous tous, après nos excès ; elle avait des soucis, une question à poser à sa guérisseuse par prières. C'est l'hypothèse qui l'a emporté en fin de matinée.

Monsieur Coquemar avait rencontré madame Woyzek, deux jours plus tôt, il était tout désigné pour courir à Saint-Pol-sur-Mer. Il est revenu furieux : la guérisseuse l'avait à peine reçu, accrochée à sa porte, il n'avait vu que ses petits yeux, à hauteur de l'entrebâilleur, a-t-il dit, qui le fixaient, le traversaient. Il n'avait pas voulu la brusquer, seulement savoir si Madame lui avait fait une visite matinale. Il n'avait rien tiré d'elle, sauf sa fichue Bible, répétait-il, ses morceaux d'Évangile ou d'Apocalypse :

« Comme il est écrit : “Celui que vous cherchez n'est pas ici.” Celle que vous cherchez n'est pas ici. »

– Surtout, s'indignait monsieur Coquemar, elle m'a flanqué la porte au nez et elle l'a rouverte pour me dire une phrase idiote : « Il est aussi écrit : “La femme s'enfuit dans le désert afin d'y être nourrie pendant mille deux cent soixante jours.” » Et c'est tout, nous sommes bien avancés.

Thomassin a lancé une nouvelle idée :

– Les policiers d'hier soir menaçaient de faire fermer son établissement par la préfecture. Ils lui ont créé des ennuis de ce genre, elle a été convoquée. Téléphonons aux services compétents.

Les services compétents faisaient le pont, comme tout le monde. D'échec en échec, et après avoir constaté la disparition de la voiture de Madame, nous avons forcé Angelino, comme seul membre de la famille, à appeler la police.

Devant les policiers, il s'est acharné à minimiser la situation :

– Elle reviendra plus vite que vous ne croyez. Ce n'est pas la première fois qu'elle fait une fugue, ma mère, c'est une femme de passage, ma mère. Elle a toujours été de passage, comme tout le monde. Après la guerre, à dix, douze ans, elle disparaissait deux jours par-ci, par-là. Mon grand-père courait derrière elle. Après, il attendait qu'elle revienne tranquillement. Elle revenait

toujours. À Ostende, elle a foutu le camp deux ou trois fois, avant de déménager pour de bon.

J'ai pensé : il lui a fait du mal. Mais je n'ai rien osé dire. Quand un policier a demandé qui l'avait vue pour la dernière fois, monsieur Coquemar a pris la parole :

– Nous l'avons vue collectivement pour la dernière fois cette nuit, vers deux heures du matin, puis je l'ai aidée, personnellement, et pendant quelques instants, à se rendre dans sa chambre, c'est tout.

– C'est donc vous le dernier ?

– Peut-être pas. Elle a eu le temps de rencontrer du monde ce matin.

Je me suis dit : alors, ce n'est pas seulement Angelino, monsieur Coquemar aussi lui a fait du mal, il l'a délacée, comme il nous l'a avoué, elle s'est sentie humiliée, elle a eu honte, elle n'ose plus revenir. Monsieur Coquemar m'a regardée bien en face et j'ai préféré continuer à me taire. Je n'étais qu'une petite Polonaise, la situation me dépassait, personne ne m'écouterait. Je n'allais pas mettre en cause un client, encore moins le fils de la maison, révéler ses tortures quotidiennes les plus récentes, ses menaces, dont m'avait parlé Madame. Je me suis contentée de m'en prendre à moi-même : tout vient de moi. Ils l'ont fait souffrir, et depuis longtemps, mais, si je ne l'avais pas lâchée au mauvais moment, rien de mal ne serait arrivé.

– Elle s'est peut-être suicidée, a dit Thomassin.

Je crois bien qu'il avait raison, la preuve aujourd'hui : il me semble qu'elle a organisé un suicide de quinze ans. C'est stupide à dire, mais cette voiture en travers d'un passage à niveau ne peut pas être l'effet du hasard. Les journaux ont conclu à une panne sur la voie ferrée : vieille voiture, mal entretenue. Ils ne connaissaient pas Madame. Elle a forcément entretenu sa voiture jusqu'au bout et elle a choisi de la mettre en travers des rails. Je ne vois pas d'autre explication : un suicide de quinze ans.

La confusion a été renforcée par le retour de l'homme aux lunettes cassées et de sa petite femme. Ils venaient réclamer leurs bagages et le remboursement des nuits payées d'avance. Ils menaçaient de porter plainte pour séquestration de biens. La police tombait bien, ont-ils dit.

L'incident a achevé de rendre Madame suspecte aux yeux des enquêteurs : une femme qui chasse abusivement ses clients, les escroque, comme le répétait l'homme.

Angelino lui a proposé de passer à l'hôtel les nuits déjà réglées, plus une gratuite, en compensation. Cette générosité m'a surprise, un geste commercial et amical très inhabituel chez le fils de Madame. J'ai pensé aux soupçons de sa mère, que j'avais jugés abusifs, quelques jours plus tôt. Elle avait vu juste, peut-être : ces perturbateurs étaient soudoyés par Angelino lui-même, des déclassés dans son genre, capables de s'associer à ses plaisirs, à ses tortures.

Les tortures d'Angelino, elles ont fait fuir Madame, j'en suis convaincue, à présent, elles ne m'ont pas épargnée, à cette époque-là, y compris après la disparition de Madame. Je le sens prêt à les reprendre avec moi au téléphone. Le revoir demain, ce sera la première torture, je dois m'y préparer.

Au deuxième jour de l'absence de Madame, nous avons tous douté de son retour. Nous guettions encore, au dehors, les silhouettes, un imbécile a même crié :

– C'est elle, là-bas.

Angelino a commencé à se conduire en patron d'hôtel tyrannique, il a exigé le paiement des consommations avant de les servir, de même que le règlement des chambres. Il a utilisé avec moi des méthodes plus que douteuses :

– Est-ce que tu as rendu visite à tes parents depuis trois ans ? Tu ne crois pas qu'il est temps de leur montrer que tu n'es pas une méchante fille ? Combien te donnait ma mère ? J'espère pour toi que tu as mis assez de côté pour te payer le retour, parce que tu n'auras plus rien. En attendant, tu es priée de payer tes repas. Et ne te sers pas dans la casserole. Je t'ai déjà vue voler dans les gamelles. Ma mère avait trop confiance en toi. Tu es une voleuse, comme tous les autres, tu t'engraisses ici depuis trois ans.

J'ai passé mon temps à l'éviter dans l'hôtel, à me cacher, si je l'entendais, vainement, bien entendu, il finissait par mettre la main sur moi, comme il disait, et il criait sur moi, avec une joie visible. Il s'écoutait hurler. J'ai vraiment compris Madame, à ce moment-là, et j'ai eu envie de partir à mon tour, de monter dans un train, de ne plus voir personne, de rouler sans but,

vers la Belgique, vers Ostende : Madame était peut-être partie pour Ostende, la ville dont elle avait la nostalgie, elle avait fait un pèlerinage à son ancien hôtel, hypothèse stupide, naturellement, personne ne disparaît jamais pour faire un pèlerinage.

Puis, j'ai pensé : il faut rester pour elle. Elle va revenir, plus tard, elle retrouvera son hôtel en état, les chambres faites, la cuisine astiquée. Je ne peux pas non plus offrir à Angelino le plaisir de me mettre dehors.

Les clients portaient, une déroute rapide, organisée par Angelino lui-même : il refusait de payer les fournisseurs, sous prétexte qu'il n'était que le fils de la patronne. Il déchirait les factures, les réclamations ; il augmentait les tarifs au gré de ses humeurs. Il s'est montré plus odieux que jamais avec les clients comme avec moi.

Le seul qui trouvait grâce à ses yeux, avec qui il plaisantait le soir, c'était l'homme aux lunettes sans branche, que j'ai méjugé sur le moment, alors qu'il allait, contre toute attente, m'être du plus grand secours, les jours suivants.

Le quatrième jour, alors qu'un inspecteur venait de nous avouer l'impuissance des forces de police à retrouver Madame, malgré son signalement et l'immatriculation de sa voiture, transmis dans toute la région, ce qui laissait présager le pire, a-t-il dit, nous en arriverons peut-être à fouiller les cours d'eau, un client, ignorant de sa disparition, nous a demandé si elle avait eu le temps de rentrer avant lui. Comme nous ne comprenions pas le sens de sa question, il nous a sidérés :

– Je l'ai aperçue deux fois, ce matin, à Arras et, comme je devais passer par Dunkerque cet après-midi, je me suis dit : c'est une coïncidence, je rencontre à Arras la dame chez qui je vais coucher ce soir à Dunkerque. Elle passait en voiture, à chaque fois, elle ne m'a pas vu. Et, depuis, je me suis demandé si elle arriverait chez elle avant moi.

Ce client était un représentant en encyclopédies, il démarchait à domicile, dans les régions Nord et Nord-Est et jusqu'en Belgique francophone. Il descendait chez nous une ou deux fois par an, quand sa tournée de colporteur, comme il se désignait lui-même avec fierté, le conduisait au bout du monde, selon une autre de ses expressions. Il essayait, à chaque fois, de vendre une

encyclopédie à Madame, avec son bagout rempli d'humour.

Que faisait Madame à Arras ? Comment la rejoindre ? Thomassin venait de rentrer de sa journée de cours et s'apprêtait à corriger ses copies dans la salle de café. Je lui ai demandé :

– Avez-vous une voiture ?

Mon vouvoiement l'agaçait, encore plus mon refus de le rejoindre dans sa chambre, depuis trois jours, mais je n'avais aucune envie de faire l'amour avec lui, une erreur de ma part, pensais-je, qui m'avait fait perdre Madame.

– Si vous n'avez pas de voiture, vous avez un permis de conduire ?

Je l'ai entraîné à la gare, pour louer une 205 rouge, sans lui donner mes raisons. Nous sommes partis pour Arras. Il se voyait déjà en virée amoureuse avec moi, tout excité de me voir revenir à lui. Sans y penser, et pour le détromper, je lui ai dit une des phrases préférées de Madame :

– On ne voit jamais ce qu'on voit.

Il s'est consolé comme il a pu :

– Tu ne veux plus de moi, mais c'est moi que tu as choisi pour t'accompagner à Arras. Si nous retrouvons madame Angeloso, promets-moi de passer une nouvelle nuit avec moi, une seule.

Je n'ai rien promis. Mon entreprise, de toute manière, avait peu de chance d'aboutir : remonter et descendre, l'une après l'autre, et au ralenti, les rues d'Arras, nous a pris une partie de la soirée. Nous avons mangé au buffet de la gare en surveillant les allées et venues. Après quelques heures vides, Thomassin m'a obligée à quitter la ville, alors que j'étais prête à rouler de nouveau dans tous les quartiers, à examiner les voitures les unes après les autres, un projet absurde, je le reconnais. À notre retour à l'hôtel, Angelino m'a montré sa déception : il me croyait définitivement partie à mon tour.

– Je vois que tu lèves les clients, j'espère que tu te fais payer assez cher. Ce sera utile pour ton billet de retour. D'ailleurs, la prochaine fois, ne reviens pas.

Le représentant en encyclopédies nous a quittés le mardi matin, pour continuer sa tournée, en promettant de nous appeler si, avec sa chance habituelle, il tombait, une nouvelle fois, sur madame Angeloso.

– Sans regrets ? a-t-il demandé une dernière fois à l’homme aux lunettes sans branche, à qui il avait cru pouvoir vendre une collection complète.

– Ne comptez pas sur cet abruti pour retrouver votre patronne, a dit l’homme, tout de suite après le départ du colporteur. Si j’étais vous, je ferais un petit sacrifice financier et j’appellerais tous les pompistes et garagistes de la région, je leur décrirais votre Madame et sa petite auto, et j’expliquerais qu’il s’agit d’une malade mentale de ma famille et j’attendrais. Tout le monde croit vivre aujourd’hui dans un monde d’excellence technique. Or, que signifient les progrès de la technique ? Cela devrait aller sans dire, mais personne n’écoute et cela ne va pas mieux en le disant... Plus la technique progresse, plus les défaillances techniques augmentent. Le monde d’aujourd’hui repose sur la technique, donc sur la panne technique. Vous me suivez, petite fille ? Votre dame Angeloso roule manifestement en voiture et pas loin d’ici, d’après votre colporteur de bruits. Il lui faudra bien faire un plein de temps en temps, une vidange, une réparation. Mettez-vous au travail.

Je n’en revenais pas, cet allié au moins objectif d’Angelino, qui s’était opposé à Madame, moqué d’elle, comme il se moquait de tout le monde, s’opposait à tout le monde, me faisait une suggestion séduisante, même si elle demandait un travail et une patience presque impossibles pour une seule personne.

Monsieur Coquemar, jamais réconcilié avec l’homme aux lunettes, un intrus exaspérant, comme il l’a nommé devant moi, à plusieurs reprises, s’apprêtait à partir pour le port, il a haussé les épaules :

– N’écoutez pas ce monsieur, c’est un profiteur et un agent provocateur, il vous fera perdre votre temps et s’en amusera. Même si un pompiste la voit passer, il se moquera bien de vos histoires, il aura autre chose à faire que de vous téléphoner.

L’intrus exaspérant ne voulait pas laisser le dernier mot à monsieur Coquemar :

– Détrompez-vous : derrière le mal technique moderne, subsiste forcément le mal humain ancestral : la délation. Il se trouvera toujours un pompiste heureux de dénoncer son prochain. Ce n’est pas être un agent provocateur que d’énoncer des vérités. Vous me suivez toujours, petite fille ?

J'ai passé ma journée à téléphoner dans toute la région, un ressassement désespérant, des voix sceptiques, amusées ou désagréables. Monsieur Coquemar a raison, ai-je pensé, l'homme aux lunettes cassées se paye ma tête comme celle de tous les autres, depuis son installation à l'hôtel. Je perds vraiment mon temps.

Mais non, il ne s'était pas trompé, c'est une crevaison qui m'a ramené Madame, le samedi suivant. Les êtres les plus proches, quand ils sont loin de nous, nous reviennent grâce à leur crevaison, une dernière preuve aujourd'hui. Je suis bien forcée de donner encore une fois raison à cet homme irritant : c'est une panne mécanique, volontaire ou involontaire, mais une panne mécanique, qui a provoqué la mort de Madame, dimanche. Le 10 mai 1986, une crevaison me l'a ramenée vivante.

Ce samedi matin, un garagiste de Cassel a téléphoné à l'hôtel :

– C'est bien vous qui cherchez votre mère folle ? Je lui refais une roue de secours et un rééquilibrage, est-ce que vous voulez que je la retienne ?

Thomassin n'était pas encore levé : me voir dans sa chambre, il a cru que j'avais changé d'avis, que je venais pour lui. Je ne l'ai pas laissé se montrer longtemps tout nu :

– Vos vêtements, votre permis de conduire, à la gare, une voiture de location.

De Dunkerque au mont Cassel, il devait y avoir une quarantaine de kilomètres, par Bergues et Wormhout. En trois quarts d'heure, nous étions au garage, devant la R5 jaune moutarde, privée d'une roue :

– J'ai envoyé votre mère visiter le moulin à vent, là-haut, en lui disant de prendre son temps. Vous pouvez l'attendre ici, si vous voulez.

Je ne pouvais pas attendre. Nous avons fait la montée, à toute allure, nous avons aperçu Madame au pied d'un moulin à vent imposant, tout en haut de Cassel. Les ailes tournaient fort, avec des sifflements de lame dans l'air. Dans la plaine des Flandres, nous étions sur un sommet, une centaine de mètres d'altitude, et poussés par le vent jusqu'à Madame, de dos, en contemplation

devant le moulin, au plus près, comme attendant d'être décapitée, suicidaire, ai-je pensé. Et puis, non, c'était une illusion d'optique, à distance. J'ai constaté, en me rapprochant, qu'elle était à l'abri de tout accident. On ne voit pas ce qu'on voit.

J'ai demandé à Thomassin de rester en retrait pour ne pas effrayer Madame. Je me suis avancée toute seule : à cinq mètres, elle a senti une présence, j'ai vu sa peur, une peur stupéfiante de la part d'une femme qui n'avait peur de rien, comme je l'avais toujours cru. Au-dessus de nos têtes, le moulin découpait l'air en morceaux, il fallait parler fort pour s'entendre. Enfin, nous n'avons rien dit pour commencer. Madame n'en revenait pas de me voir à côté d'elle et elle a reculé pour mieux voir derrière moi.

– Tu n'es pas seule ?

– Ce n'est rien... Thomassin...

Derrière Thomassin, elle devait imaginer tous les autres, l'hôtel, tous à ses trousses. J'ai eu le plus grand mal à la rassurer, à la convaincre que je venais de moi-même, ne représentant personne, n'agissant au nom de personne, ne cachant personne, n'abusant pas de sa confiance :

– Tu es avec eux maintenant ? Tu es avec lui ? Tu es de son côté ? Tu es de leur côté ?

Les pronoms personnels et les possessifs français n'étaient pas encore nettement différenciés dans mon esprit, à cette époque-là, je m'y perdais. De qui parlait Madame ?

– Tu fais semblant de ne pas comprendre, Danuta. Ils t'ont eue, ils te tiennent.

J'ai pensé une nouvelle fois : ça y est, elle a basculé complètement dans la folie, la persécution, elle a besoin de soins. Comment une petite fille de dix-neuf ans peut-elle obliger une femme de cinquante à se soigner ? J'ai cru qu'elle allait se calmer, après quelques paroles douces, de curieuses paroles douces : je hurlais des paroles douces pour couvrir le souffle des ailes du moulin, quatre temps à chaque fois, et sans fin.

– Tout le monde vous attend à l'hôtel. Sans vous, rien ne va plus.

– L’hôtel n’existe plus ! Il a brûlé samedi ! Je sais tout. Il est revenu, c’est fait, il a mis le feu, comme il l’avait toujours dit. Tout le monde m’attend ! Tu me racontes des histoires, Danuta, tu es avec eux, toi aussi.

Je me suis tournée vers Thomassin : à deux, nous pouvions la forcer à monter dans notre 205 rouge, la conduire aux urgences. Thomassin était trop loin, l’appeler, sous ce vent, ce serait faire peur à Madame. Il faut continuer à parler, ai-je pensé, et en polonais, ce petit point commun incontestable entre nous, qui nous mettait à l’abri des autres, à l’hôtel. Quelques échanges en polonais et nous étions toutes les deux, rien que nous, au milieu des autres.

– Madame, qu’est-ce que je vais devenir sans vous ? Qui va m’apprendre le français ?

Madame, je l’ai eue comme ça, elle a vu que j’étais sincère, envoyée par personne, surtout pas par Angelino. Elle m’a paru moins folle, tout à coup, pas encore raisonnable, pas décidée à me suivre, encore moins à se faire hospitaliser, seulement plus calme, capable de m’entendre, si les ailes au-dessus de nos têtes, avec les sautes de vent, voulaient bien, de temps en temps, ralentir leurs moulinets. J’ai continué en polonais :

– J’ai apporté votre corset, il est dans la voiture, avec d’autres vêtements.

– Jette-le.

– Mais vous ne pouviez pas vous en passer...

– Avant, mais maintenant, si je pense à moi, je pense à une femme mince. Tu comprends ça, Danuta ? Une femme mince, débarrassée de tous les poids possibles, sur la terre comme au ciel.

– Vous n’avez plus mal au dos, au ventre ?

– Je me moque du mal à présent. Tu me promets que tu le jetteras, ce bout de ferraille ?

J’ai promis, mais je l’ai toujours gardé, il est dans ma première valise, ma valise de Pologne, avec des sangles. J’aurais honte de voyager avec une valise pareille, aujourd’hui, mais j’y tiens, elle a des carreaux verts et elle contient le corset de Madame. Il faudra que j’aie le courage de la rouvrir. Je n’ai plus jamais regardé ni touché cette pièce d’acier trempé, depuis que j’ai serré les sangles, au plus près, comme de juste, l’habitude.

Le moulin avait repris son élan, avec de grands hurlements de vent qui m'obligeaient à élever la voix :

– Où dormez-vous depuis huit jours ?

– Partout, sauf dans les hôtels. D'ailleurs je ne dors pas.

– Et pour vous laver ? Manger ?

– Je suis propre et je n'ai pas faim.

– Et où allez-vous ?

– Je circule. C'est agréable de circuler, sans but. Aujourd'hui à Cassel, demain à Calais ou Boulogne ou en Angleterre... Je suis enfin libre, Danuta.

– Et l'argent ? Il faut de l'argent pour circuler, pour réparer une roue. La police surveille vos comptes, rien n'a bougé depuis huit jours.

– L'argent, j'en ai plus qu'il n'en faut. J'en ai mis le moins possible sur des comptes. Comme mon père, comme un vieux Polonais pauvre. Tout a été mis de côté. Ne t'inquiète pas pour moi. Mais comment sais-tu pour la roue ?

– J'ai demandé à tous les garagistes de la région de me prévenir, s'ils vous apercevaient.

– C'est ma petite Danuta qui a eu des idées pareilles ?

J'ai eu l'impression que je la tenais, qu'elle était émue :

– Alors, vous revenez avec moi ?

– Jamais.

– Mais l'hôtel ? Angelino chasse les clients les uns après les autres. Dans quinze jours, c'est la faillite.

– C'est de famille. C'était inévitable. J'ai empêché ça dix ans, je ne pouvais pas plus.

J'ai vu qu'elle se fermait de nouveau à moi, elle avait repris le français, le moulin s'affolait, un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre. J'ai pris le bras de Madame, pour l'entraîner vers Thomassin, l'éloigner de ces claquements de guillotine à répétition. J'ai tenté une dernière fois de l'émouvoir avec mon sort :

– Et moi, Madame, vous avez pensé à moi ? Angelino veut liquider l'hôtel, il veut me liquider aussi, me renvoyer à Gdansk. Je ne pourrais plus vivre à Gdansk, en Pologne, avec le dictateur Jaruzelski...

– Je ne t’oublie pas, Danuta, je pense à toi, tu es même la seule personne à qui j’ai envie de penser, quand j’ai envie de penser.

– Et vous avez souvent envie ?

– Presque jamais. Je ne veux plus penser à rien, c’est difficile, mais tu dois me comprendre, Danuta. Considère que je suis en vacances. Mais en vacances de tout.

Elle avait repris son ascendant habituel sur moi, petite fille devant elle. J’acceptais tout ce qu’elle me disait, comme s’il était naturel, pour une femme comme elle, telle que je l’avais connue, de vivre dehors, de dormir sur les routes, de ne penser à rien.

Nous avons marché un moment, amorcé la descente vers la partie basse de la ville. Le moulin faisait une rumeur derrière nous, les quatre temps se fondaient en un seul, indistinct ; en bas, l’air était immobile. Thomassin nous suivait à distance, un peu gêné.

– Le garagiste a besoin de temps pour réparer votre voiture, ai-je dit. Nous sommes samedi. Il va fermer à midi. Rentrez avec nous. Je vous jure que l’hôtel est intact et je vous promets de vous ramener lundi matin. Vous repartirez, si vous voulez.

– Non, Danuta, je ne veux pas mourir dimanche, dans mon lit.

C’était reparti, le délire, la persécution. Madame a flotté, à partir de ce moment-là, entre son monde et le nôtre, apte à compter sa monnaie pour régler le montant de la réparation, et engloutie dans ses obsessions, ses peurs irraisonnées.

J’ai accepté de la laisser à Cassel. Le garagiste ne comprenait pas pourquoi je laissais une mère folle sur place, après avoir pleurniché au téléphone pour la récupérer. Il avait raison, mais je ne trouvais pas d’autre issue. Je ne me voyais pas la livrer à des ambulanciers ou aux forces de l’ordre. Nous avons démarré et j’ai regardé la masse de Madame fondre derrière nous, devant le garage de Cassel. J’ai ennuyé Thomassin, tout au long de la route jusqu’à Dunkerque, avec mes remords, mes nouveaux remords, mélangés aux anciens, dont je lui faisais porter la responsabilité.

– Laisse ta patronne vivre comme elle l’a décidé. Si tu as peur pour toi, viens avec moi, c’est tout simple.

C'est toujours simple pour les hommes. Ils torturent leur famille, comme Angelino, ou ils embarquent la première fille qui se présente, comme Thomassin, et ils disent : c'est tout simple. Pour moi, c'était plus compliqué : j'avais échoué à ramener Madame, même si je l'avais retrouvée. J'avais tout de même obtenu d'elle une promesse : qu'elle m'appelle, quand elle le voudrait, pour me dire comment elle allait, rien de plus.

Bien entendu, ce pouvait être une promesse pour se débarrasser de moi, mais le plus étonnant c'est qu'elle m'a vraiment appelée, quinze jours plus tard, et pour me faire une proposition dont je ne suis toujours pas revenue.

Auparavant, j'étais allée trouver l'inspecteur chargé de la disparition de Madame pour lui dire qu'elle souhaitait être laissée tranquille ; il a douté de moi, au début, puis, après toutes mes explications, la déposition de Thomassin, il s'est montré bien déçu que je l'aie retrouvée moi-même. J'avais emmené Angelino avec moi, pour qu'il dise que nous abandonnions toute recherche « dans l'intérêt des familles ». Il faut reconnaître que « l'intérêt des familles », dans le cas d'Angelino, n'était pas bien consistant et que les recherches policières ne l'étaient guère plus, comme je l'ai fait remarquer.

– Vous savez, m'a dit l'inspecteur, c'est une vieille tradition chez nous : nous sommes très forts pour retrouver ceux qui se cachent, mais ceux qui ne se cachent pas...

Durant ces quinze jours où j'espérais un appel de Madame, j'ai subi, avec une patience toute neuve, les excès d'Angelino, ses provocations pour me faire partir. Il invitait, chaque soir, des filles du Minck, il les alcoolisait, bouteille après bouteille. Il avait décidé de vider les stocks. Son comportement faisait fuir les derniers clients. L'homme aux lunettes cassées avait repris ses bagages depuis longtemps, sans que j'aie eu le temps de le remercier. Deux habitués résistaient encore : monsieur Coquemar, qui avait prolongé sa mission d'une semaine, en trompant ses supérieurs, avec l'espoir de voir revenir Madame. Il s'était enthousiasmé, à mon retour de Cassel, pour deux raisons : Madame était en vie et les journaux annonçaient que le nuage de Tchernobyl était passé sur la France :

– J’espère que madame Angeloso aura eu la nouvelle, elle qui nous l’a donnée quinze jours avant le gouvernement. C’est une confirmation éclatante.

J’aimais bien monsieur Coquemar, il faisait rire tout le monde avec ses drôles d’idées. Madame aurait vraiment dû s’accorder avec lui, elle serait peut-être restée avec moi.

Le deuxième et dernier à s’accrocher à l’hôtel, c’était Thomassin. Il restait surtout pour moi, il n’avait pas renoncé à m’emmener avec lui. Il voyait bien l’attitude d’Angelino avec moi, il se proposait chaque jour pour me protéger, tout en se gardant bien de prendre le fils de Madame de front. Surtout, il traînait tout nu, ses matinées de congé, à l’heure où je devais faire sa chambre, il s’exhibait, tout excité, pour me tenter, disait-il. Entre Angelino et lui, je ne me sentais pas vraiment en sécurité. Je m’attendais chaque jour à être ou bien étranglée par l’un, ou bien violée par l’autre. Mais Thomassin n’était pas aussi inquiétant qu’Angelino.

Je me suis demandé parfois si je n’aurais pas dû céder un peu, au lieu de jouer mon rôle d’employée modèle, comme si Madame me donnait encore ses ordres. J’entretenais l’hôtel comme si j’avais eu des comptes à rendre, je réparais les dégâts d’Angelino, je faisais un semblant de cuisine, pour les survivants, auxquels s’ajoutaient parfois deux ou trois inconnus de passage, à condition qu’ils n’aient pas été découragés par les menaces ou les exigences d’Angelino. Je servais quelques verres dans la salle de café, quelques tasses, à midi, quand Angelino s’absentait pour gaspiller le peu d’argent qui nous restait.

J’ai tenu bon devant lui, serré les dents, quand il me prenait le cou, pour m’intimider une nouvelle fois. Je n’avais plus peur de lui. Plus il serrait fort, plus je trouvais du courage ; d’une manière parfaitement irrationnelle, j’avais confiance en Madame : elle allait m’appeler. Quand le téléphone sonnait, c’était la course entre Angelino et moi.

– Laisse-moi répondre, disait-il, c’est moi le patron.

– C’est à moi de répondre, c’est moi l’employée.

Le plus souvent, c'était un inconnu qui réservait une table ou une chambre, parfois une fille, pour Angelino. Chaque fois qu'Angelino décrochait avant moi, je perdais le souffle, davantage que lorsqu'il faisait semblant de m'étrangler. J'étais persuadée que Madame était au bout du fil et que je l'avais manquée, encore une fois.

Elle m'a appelée un dimanche de bonne heure. Elle connaissait son Angelino, ses grasses matinées de fainéant, elle ne voulait surtout pas lui parler. Il a été vexé, Angelino, quand il l'a su. J'aurais pu me taire, mais je n'ai pas pu m'empêcher de me vanter de notre conversation : moi aussi, je commençais à trouver du plaisir à lui faire mal. D'ailleurs, j'ai été la première surprise qu'il prenne mal ce coup de téléphone, lui qui répétait qu'elle pouvait crever sur les routes autant de fois qu'elle en avait envie, qu'il ne bougerait pas pour elle, que j'étais ridicule de courir à tout prix derrière elle :

– Tu aurais dû me la passer, c'est à moi de lui parler. Qu'est-ce que vous vous racontez ? Quels sales trucs elle te propose, contre moi ? Qu'est-ce qu'elle va encore inventer ? Je suis sûr que tu ne me dis pas tout, qu'est-ce qu'elle fabrique dans mon dos ?

J'ai senti sa poigne sur mes vertèbres cervicales, moins convaincue, pourtant, plus molle, comme si la routine de ses menaces leur ôtait toute force. Je ne lui avais encore rien caché, Madame m'avait seulement demandé de la rejoindre le dimanche après-midi à Lille :

– Et tu viendras seule, cette fois-ci. Je ne veux voir personne d'autre. Prends le train.

Elle m'attendait devant la gare, dans sa voiture trop petite pour elle, prête à démarrer, au cas où Angelino aurait surgi derrière moi. C'était sa seule peur, ce jour-là : qu'Angelino s'impose auprès d'elle ; son seul souci aussi, a-t-elle prétendu : que je sois moi-même, à présent, à la merci de son fils. J'en profitais :

– Si vous revenez, il ne pourra plus me faire de mal. Je ne vous l'avais jamais dit, mais il me serre le cou depuis des mois.

J'espérais l'apitoyer, je ne désespérais pas, cette fois encore, de la ramener.

– Je ne reviendrai pas, Danuta, mais je vais t'éloigner de lui. Tu vas fermer l'hôtel, Danuta, dans quelques jours, le temps de prévenir les derniers clients, de montrer les murs au notaire. Il va s'occuper de la vente. Toi, tu vas te trouver une chambre, ici, à Lille, dans une résidence universitaire. Ou plutôt je te la trouverai moi-même. Tu ne feras plus le ménage, tu ne serviras plus personne, tu dois étudier. J'ai de l'argent, plus que tu ne crois, économies de pauvre Polonais ; l'hôtel vendu, j'en aurai encore plus. Et je n'en ai plus besoin. Je ne veux plus en avoir besoin. Tu vas rattraper tes années perdues, tu as le don des langues, Danuta, comme moi, je le sais.

C'était sa proposition, inattendue, mais pas si simple à mes yeux :

– Et Angelino ?

– Je lui garderai une petite part, chez le notaire, qu'il en fasse ce qu'il veut, de cet argent, qu'il le joue, comme son père, qu'il le gaspille aux enchères. Il est majeur.

– Moi aussi, et je ne suis pas votre fille.

– Tu es une petite fille et nous sommes un peu de la même famille, ne l'oublie pas. Surtout : tu as le don. Tu me regardes comme si j'étais folle, mais j'agis librement, Danuta, comme toujours, librement, personne ne peut trouver à y redire.

Voilà le coup de marteau de Madame sur ma pauvre tête, un dimanche. Sa générosité pour moi, je ne me l'explique pas, pas plus que son départ, pas plus que son obstination à rester seule sur les routes. L'image de Madame s'est brouillée dans mon esprit, à cette époque-là : je ne comprenais pas ces comportements nouveaux, cette sauvagerie nouvelle en particulier. Comment une femme qui n'aimait vivre que dans la collectivité, dans la petite foule de son hôtel, qui parlait beaucoup, fort, à tout le monde, qui égayait volontiers ses hôtes, provoquait leurs discussions faussement sérieuses, que j'avais entendue déclarer un jour : « Ce que j'aime, c'est que nous soyons des inconnus les uns pour les autres et que nous soyons ensemble pour quelques heures... », comment une femme pareille pouvait-elle nous fuir tous, refuser tout frôlement humain, même le mien ? Alors que je lui avais frotté les omoplates jusqu'au sang, j'étais assise à côté d'elle, j'osais à peine la regarder de profil. Alors qu'elle m'avait dirigée souvent avec rudesse, comme son

employée, elle m'offrait presque tout son argent, comme si j'avais été sa fille. Je m'embrouillais. Nous regardions défiler les voyageurs de la gare, c'était triste et je me sentais malheureuse, malheureuse après avoir reçu un cadeau pareil. Pourtant Madame rêvait à côté de moi, me promettait le succès, une carrière, grâce à mes dons.

Elle m'a encore demandé de retrouver ses papiers dans son bureau, acte de propriété pour le notaire, feuilles d'impôt diverses, et elle m'a chassée :

– Prochain train dans dix minutes, je connais les horaires.

Je ne voulais pas partir comme ça. Madame a été rude avec moi. Je n'ai rapporté à Angelino que ce qui le concernait : la fermeture prochaine de l'hôtel, sa vente, la somme d'argent chez le notaire. Il a été expéditif : il est allé trouver monsieur Coquemar et Thomassin :

– L'hôtel ferme demain matin, huit heures, dernier carat. Ça a trop duré. Dix ans à faire des grimaces devant des types comme vous, j'en ai pire que marre. Vous êtes une bande de suceurs de sang. Maintenant, rideau ! définitif ! N'oubliez rien dans vos chambres, l'établissement ne rendra aucun objet trouvé.

Ils étaient tout pâles, monsieur Coquemar et Thomassin, ils se tournaient vers moi, comme si j'avais pu empêcher Angelino de les jeter dehors.

Je suis restée des semaines enfermée à l'hôtel, après le départ des derniers clients. J'attendais un nouvel appel, avec la même peur qu'Angelino ne réponde à ma place. Des jours et des jours dans l'hôtel vide, près d'Angelino, avec ses grosses mains. J'avais tort d'avoir des craintes : il ne m'étranglait même plus, il ne m'adressait presque pas la parole.

D'ailleurs, il n'était plus tout à fait à l'hôtel, absent des journées entières, il se contentait de passer la fin de ses nuits dans une des chambres, n'importe laquelle. Il en changeait à volonté, du moment qu'il trouvait un lit fait. Il exigeait que tous les lits soient faits, comme si nous allions accueillir de nouveaux clients, alors que le seul occupant, c'était lui, tyran jusqu'au bout. Il disait que toutes les chambres étaient à lui. Sauf celle de sa mère, celle-là, j'en suis sûre, il n'a pas osé l'occuper. Il m'avait obligée à prendre son cagibi.

Thomassin passait tous les jours. Il avait changé d'hôtel, il se rendait au lycée ou il en revenait, il s'arrêtait devant la vitrine et le panneau « à vendre », il scrutait le noir. Il m'arrivait d'être au fond, je me cachais derrière les chaises posées sur les tables. Je ne lui ai jamais ouvert la porte. J'avais envie quelquefois, mais je repensais à la première nuit, à l'oubli de Madame, à tout ce qui avait suivi. La fin de l'année scolaire est arrivée, je ne l'ai plus revu.

Une nuit, Angelino n'est même pas rentré. Il est passé, le lendemain, chercher deux valises. Il s'installait, m'a-t-il dit, heureux d'être débarrassé de sa mère. Il a vidé le tiroir de la caisse, il ne me restait vraiment plus rien. Si j'avais voulu retourner en Pologne, à ce moment-là, je n'en aurais pas eu les moyens.

Et puis, un premier mandat est arrivé, j'ai eu honte de le toucher. J'ai fait visiter l'hôtel à des acheteurs méprisants et qui n'achetaient jamais. Je me faisais l'effet d'un guide de château en ruine : ici, la chambre de Madame, là, le cagibi du fils, derrière, les cuisines où avaient doré les viandes, grillé les poissons, rougi les crustacés, monté les sauces ; les salles, les chambres, les couloirs astiqués par mes soins, où j'avais été heureuse, trois années de ma vie englouties.

En septembre, Madame m'a fixé un nouveau rendez-vous, à Lille, pour me montrer ma nouvelle chambre, me faire commencer mes études, mes grandes études, comme elle disait, avant de disparaître de nouveau, pour une longue période où son souvenir ne me revenait que sous forme de mandats expédiés de tout le nord de la France, de Picardie, des Ardennes, rarement au-delà, comme si elle ne voulait pas trop s'éloigner de moi. J'avais fini par considérer ses mandats comme un signe d'amitié.

Elle avait tout organisé pour moi, je lui faisais confiance, comme toujours : elle m'a permis de suivre des cours par correspondance, d'abord, accélérés, pour que je rattrape les années, que j'obtienne un bac, que je m'inscrive à l'université.

Tout ce que j'ai fait, je le dois à Madame, et je ne comprends toujours pas pourquoi. Je le dois à l'argent de son hôtel, quand il a été vendu, presque deux ans plus tard, de l'argent dont elle ne voulait pas pour vivre, m'a-t-elle dit, une autre fois :

– Je hais l’argent, Danuta. Tu me fais plus de bien en prenant cet argent qu’en me le laissant. Chaque somme que je te donne me soulage, si tu veux le savoir, c’est un allègement, comme tu ne peux pas l’imaginer.

Ma consolation, c’est que je lui ai donné quelques bonheurs, mes réussites aux examens, mes diplômes en langues, anglais, français, polonais. Ce sont les seules fois où je l’ai vue pleurer. Alors qu’elle avait tant de raisons de pleurer sur elle, elle pleurait sur moi, sur mon don des langues, comme elle disait.

Nous nous sommes vues trois ou quatre fois par an ; j’avais peur, à chaque fois, de la trouver changée. Ses dents se sont déchaussées, certaines sont tombées. Je n’ai pas réussi à l’entraîner chez un dentiste, je l’aurais perdue. Certaines fois, je lui trouvais un regard agité, une pâleur d’affamée, elle me faisait peur. J’aurais voulu l’aider, mais elle se braquait vite :

– Si tu cherches à faire autre chose pour moi que ce que je te demande, ce ne sera pas la peine de revenir.

J’étais prête à prendre ce risque, quelquefois, l’hiver surtout, quand je sentais une grande fatigue en elle, quand je l’entendais divaguer :

– Tu les entends défiler ? me disait-elle. Ils jouent la *Brabançonne* tout de travers, ce n’est pas possible de jouer la *Brabançonne* comme ça.

Je regardais autour de nous, nous étions garées dans une rue déserte, je prenais peur, je testais sa résistance :

– Sortons, marchons, venez avec moi.

– Où ?

Elle a toujours tenu bon, je ne faisais pas le poids, à côté d’elle. Elle avait bien maigri un peu, mais elle restait une femme d’un volume imposant.

La troisième année, sans devenir une clocharde, elle en a pris quelques attitudes. Si nous voulions nous dégourdir un peu les jambes dans une rue, elle sortait des sacs de son coffre :

– Laissez tout ça dans votre voiture, Madame, nous revenons dans une demi-heure.

– Pour qu’on me vole !

C'était le reste de ses biens, dix petits sacs en plastique, gonflés à bloc. J'ai toujours eu le plus grand mal à me dire que cette femme qui glissait à côté de moi, comme tenue en équilibre, par deux masses égales, cinq sacs dans la main droite, cinq dans la gauche, c'était Madame. Je n'ai jamais fait l'inventaire de ses sacs de supermarché, son dernier territoire inviolable. Je me suis demandé, à certains moments, si elle ne faisait pas les poubelles. Je ne pouvais pas l'interroger, l'humilier, d'autant plus qu'elle ne se sentait pas misérable. Je l'ai toujours vue propre, coiffée, elle gardait de la tenue. S'il n'y avait pas eu ces sacs...

Quand ils sont apparus, j'ai eu honte de penser qu'elle commençait à s'enfoncer dans la plus grande pauvreté, tout en me faisant vivre de ses mandats. Je me sentais incapable de renverser cette situation. À défaut d'empêcher sa déchéance, j'ai eu envie de la photographier, de fixer une image d'elle, avant.

Je savais qu'elle refuserait de poser pour moi. Je suis arrivée, un matin d'avril, à un de nos rendez-vous, à Ypres, en Belgique, un appareil jetable en poche. Elle venait de me prévenir que mes mandats allaient diminuer, ses fonds s'épuisaient, elle le regrettait, mais j'étais bientôt au bout de mes études, elle ne s'inquiétait pas. J'avais même obtenu une bourse. Sans le lui dire, je faisais des extras comme serveuse, dans des cafés de Lille. Je ne refusais pas ses mandats, pour ne pas la blesser.

Je l'ai laissée marcher devant, à la fin de notre promenade. Le déclic de l'appareil s'est perdu dans le bruit de la circulation. C'est ma première et dernière photo de Madame, je l'ai gardée avec moi, elle est là. C'est Madame, elle s'apprête à charger ses sacs dans son coffre, le cliché a été pris face au soleil, malheureusement, je n'avais pas le choix, un soleil d'avril, à Ypres, ce n'est pas trop méchant. En tout cas, c'est bien Madame, de dos, toujours puissante, comme s'il ne lui était rien arrivé de mal. Derrière, c'est la R5 moutarde défraîchie. Elle a réussi à la conserver jusqu'au bout, la même voiture sous le Paris-Varsovie.

Tout ce qui restait sur cette photo a disparu le même jour. Madame avait entretenu le moteur, soigné l'intérieur aussi, son honneur, comme elle le disait, pour dire qu'elle n'était pas une pauvre. Elle faisait la poussière, comme à l'hôtel, c'était même devenu une obsession, les dernières fois où je l'ai rencontrée. Si je montais à bord, elle traquait le moindre corps étranger, avec son chiffon, de manière compulsive, me semblait-il, inquiétante : une clocharde bonne ménagère.

Elle a vécu, ai-je pensé quelquefois, dans sa petite maison roulante, exactement comme dans son hôtel, un hôtel modèle réduit, mais un hôtel tout de même, avec hôtelière généreuse. Pas tout de suite, mais, au bout de quatre ou cinq ans, elle n'a pas pu s'empêcher de recueillir dans son abri d'autres errants dans son genre : chambre avec vue, vue circulaire, confort inattendu pour des gens à la rue, chauffage possible, la maison faisait crédit, à l'infini.

À partir d'un certain moment, j'ai eu ma propre voiture, une occasion aussi rouillée que celle de Madame, achetée au prix des pièces, nous pouvions nous donner rendez-vous loin des gares, j'étais plus libre de mes mouvements. Nous nous retrouvions parfois sur des routes de campagne, dans des villages ; elle promenait ses amis ; je voyais sa voiture de loin, je me garais derrière ; j'apercevais les hôtes du moment, enfoncés dans les sièges, comme des clients dans les banquettes rouges de l'hôtel, autrefois, je les sentais mal à l'aise, quelquefois. L'apparition d'une étrangère, la trace d'un passé vivant, les dérangeait. Ils ne cherchaient pas à lier conversation, comme si je risquais de me mêler de leurs affaires ou d'appartenir à un organisme social. Ils étaient soulagés de me voir repartir, après nos entretiens. Je ne les revoyais jamais, sauf une fois, un couple.

Elle s'était attachée à lui, ou lui à elle, je ne sais pas. Elle l'hébergeait à l'arrière de sa voiture. Je n'aimais pas le garçon, au début, il traitait Madame comme son chauffeur. Il me semblait qu'elle aurait dû le remettre à sa place, mais non, elle laissait faire, n'importe quelle compagnie lui plaisait, à cette période. J'ai aperçu ce couple au moins trois fois, tout un hiver et un début de printemps. La dernière fois, nous avons même ri ensemble. Elle a soutenu ses

bons amis jusqu'à ce qu'ils lui attirent des ennuis : le garçon a fait un malaise, une nuit, après une injection d'héroïne. La police, les services sociaux se sont intéressés à eux, puis à elle. Elle en a été vexée, il ne lui venait pas à l'idée qu'on puisse la traiter comme un cas social. Elle a pris tous ces services de haut, avec son aisance habituelle de comédienne du bonheur.

– Avec de la tenue, de la bonne tenue, je les ai estomaqués, a-t-elle prétendu.

Du moins, on l'a laissée tranquille. Je crois qu'elle était déjà bien connue dans plusieurs départements, jusqu'en Belgique, la grosse dame dans la petite voiture, une femme de passage, pas gênante, sauf si elle traînait derrière elle des malheureux suspects.

Elle ne se plaignait jamais de son sort, beaucoup moins qu'à l'époque où je laçais et défaisais son corset. Je lui demandais parfois si elle ne me cachait pas ses douleurs, pour ne pas m'inquiéter. Son mal de dos ? Son mal de ventre ? Elle niait.

Une année, il lui a été impossible de nier. Elle était restée six mois sans m'appeler, je faisais un stage à Paris. Nous nous sommes rencontrées à la gare du Nord et je lui ai vu une grosseur au cou. Elle refusait de voir un médecin, comme toujours.

– C'est la thyroïde, m'a-t-elle dit, pas besoin de consulter pour le savoir.

– Et si c'était un cancer de la thyroïde ?

– Ce ne serait pas si dramatique.

Elle n'avait peur de rien, nous avons marché, un long moment, autour de la gare.

– Tu te souviens de Coquemar ?

C'était la première fois, depuis son départ, qu'elle évoquait un client de l'hôtel.

– Sais-tu ce qu'il est devenu ? Tu te souviens ? Ce monsieur qui avait pris les prières de madame Woyzek pour l'annonce d'une catastrophe à Tchernobyl ? Il voyait un nuage toxique partout qui nous contaminerait, provoquerait des cancers. Tu vois, je me dis aujourd'hui qu'il avait peut-être raison. Ça fait quatre ou cinq ans, non ? Les particules invisibles ont eu le

temps de faire leur travail souterrain. C'est drôle de repenser à lui, à ses idées fixes.

– Vous pensez quelquefois à l'hôtel ?

– Presque jamais. Je veux dire : un petit peu tous les jours.

– Et pour votre thyroïde ?

– Si je te rappelle, c'est que je serai guérie. Sinon, je serai morte.

Et elle m'a embrassée, alors que nous ne le faisons jamais. Elle ne voulait pas trop d'émotion, à chaque rencontre, rien qui ressemble à des adieux. Cette fois, un peu.

J'ai attendu quatre mois l'appel suivant, une rencontre au bord de la route, près d'Armentières. Elle portait un foulard, elle l'a légèrement écarté, quand elle a vu que je guettais sa grosseur. Plus rien. J'ai pensé : elle m'a écoutée, pour la première fois de sa vie, elle a vu des médecins, elle s'est fait opérer. J'ai cherché la cicatrice, elle a remonté le foulard, l'a serré fort, comme le corset autrefois.

– Tu vois, je me suis fait soigner, mais par la seule personne en qui j'ai confiance, celle qui a guéri ma mère et moi aussi : madame Woyzek. Je sais que tu ne crois pas à ce genre de miracle, mais c'est une vraie guérisseuse par prières, elle a dépassé les quatre-vingt-dix ans à présent, elle n'est plus très valide. Je la vois de temps en temps, je ne l'ai jamais quittée complètement, elle non plus. Elle a prié pour moi, avec saint Matthieu : « Je le veux, sois purifiée. » Et j'ai été purifiée, tu vois.

J'ai douté de Madame et de ses miracles, je le reconnais, je m'en veux, j'ai insisté pour qu'elle me montre son cou.

– Tu ne me crois pas, Danuta ? Tu ne crois pas ? Tu as besoin de voir ? On ne voit pas ce qu'on voit. Tu n'es pas encore assez grande pour comprendre ça.

J'ai été malheureuse, non de sa guérison, mais de son jugement sur moi. J'avais travaillé dur pour lui faire honneur, je m'apprêtais à devenir traductrice-interprète, je savais que je n'accomplissais pas exactement ma vie, mais qu'elle accomplissait la sienne à travers moi, je n'avais jamais été dupe. J'aurais dû être une toute petite ouvrière de Gdansk et, par le miracle de

Madame, j'allais travailler dans les instances internationales. Et pourtant, elle ne me jugeait pas encore assez grande, pas encore assez digne.

Elle est restée une nouvelle fois un long moment sans m'appeler, puis les mandats ne sont plus arrivés. J'ai pensé : elle est morte ; elle a inventé le miracle de sa guérison pour me rassurer. Elle m'avait monté un numéro, comme elle le faisait pour ses clients, à l'hôtel. De la même manière, elle avait organisé sa grande fête pour masquer son départ. J'avais l'impression de commencer seulement à comprendre ses manœuvres, à présent que je ne la voyais plus, la traduction littérale s'élaborait en moi.

J'ai fait un tour à Saint-Pol-sur-Mer, où habitait madame Woyzek. Je ne connaissais pas son adresse exacte, juste les grandes tours. J'ai questionné : Woyzek ? Inconnue. Une guérisseuse ? Vous voulez dire un marabout ? Ils avaient des noms à me donner, pas celui de madame Woyzek. J'ai fini par trouver une grand-mère qui se souvenait d'elle :

– Elle est à l'hospice, depuis plusieurs années.

À l'hospice, une dame de l'accueil m'a dit :

– Vous voulez parler de cette femme qui avait un drôle de regard ? Je crois qu'elle est morte.

Je me suis dit : Madame m'a menti, elle n'a pas pu rencontrer madame Woyzek. Mais les secrétaires et les aides-soignantes attroupées n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur la date exacte de sa mort. Elles ont même commencé à se disputer. Il aurait fallu retrouver son dossier, de toute façon confidentiel. J'ai préféré les laisser à leur discussion sans issue. Je suis restée dans le doute : avait-elle vraiment pu être soignée par une presque mourante ? Il restait l'essentiel : Madame, elle, était bien vivante ; j'ai entendu sa voix enjouée, alors que je préparais mon déménagement, certaine que Madame ne m'appellerait plus et que je pouvais disparaître à mon tour, sans laisser d'adresse et sans gêner personne, pour m'installer à Bruxelles, où je venais de me faire engager.

Non mais, tu parles d'une vacherie, a gueulé Angelino, au moment de partir pour la cérémonie, tu crois que tout est réglé, que tu vas en voir le bout, et le facteur te sonne, un recommandé. Un facteur un peu nabot entre parenthèses, un nouveau, pas aussi minus que le gendarme, mais pas loin, le complot continue. Et qu'est-ce qu'on m'envoie comme ça ? Les papiers de ma mère, toute une liasse de paperasses, retrouvée dans sa voiture, des trucs périmés. Mais pourquoi elle a gardé tout ça ? Des factures de l'hôtel, de l'hôtel d'Ostende même. Elle s'est trimballée vingt-cinq ans avec des factures ! Et le livret de famille, tiens, je ne me souvenais pas qu'on avait un livret de famille, même que mon nom est inscrit dedans ! Tu parles d'une rigolade !

Et ça ? Carte grise. Carte grise de la R5 : je m'en souviens mieux de cette carte grise. C'est moi, je suis allé la chercher à la sous-préfecture, tout seul, ma mère n'avait pas le temps, elle n'avait jamais le temps. J'avais douze ou treize ans. Normalement, je n'aurais pas dû retirer moi-même un document officiel, mais ma mère connaissait un guichetier, elle connaissait tout le monde, ma mère, réputation universelle, même les guichetiers, alors elle avait arrangé le coup. Voilà, j'avais douze, treize ans, je faisais un truc pas autorisé, j'étais fier d'aller chercher moi-même la carte grise à la sous-préfecture. C'est con, c'est le premier vrai bon souvenir qui me tombe dessus, cette carte grise.

Non mais, tu parles d'une vacherie, tu touches une carte grise et tu vas te mettre à chialer ? De quoi j'ai l'air ? Je n'ai vraiment pas eu envie de pleurer, depuis dimanche. Que des ennuis. Non mais, arrête, Ducon, tu ne vas quand même pas tout lâcher pour un truc pareil, une carte grise de bagnole ? Si Caro me voit, elle va me dire : « Évidemment, c'est émouvant de se rendre à une cérémonie pareille. »

Tu parles. Elle m'attend, elle s'impatiente, j'arrive. Non, je n'arrive pas. Je ne vais pas y aller comme ça. Tout ça pour un facteur nabot en avance. J'ai bonne mine, à pleurnicharder sur un carton à moitié illisible, nom de ma mère, prénom, marque, numéro de série, numéro d'immatriculation, tu t'en fous. Je m'en fous, mais c'est moi, je l'ai rapportée de la sous-préfecture, je

l'ai regardée le long du chemin, tout fiérot.

Arrête, Angelino. Tu es un moins que zéro, tu n'as jamais chialé de ta vie, tu es une vraie pisseuse, la honte. Je l'avais tendue à ma mère, sa carte grise :

– C'est pour la voiture toute neuve.

Douze, treize ans, une voiture toute neuve, j'étais fier comme un gamin de douze, treize ans. Elle aussi, elle était contente, elle m'a embrassé, merde, elle m'a embrassé, dis. Tu pleurnichardes, Angelino, retiens-toi, à la fin. Elle m'a embrassé, ma mère, et elle a fermé l'hôtel une heure, pour m'emmener faire un tour en voiture, jusqu'à Bray-Dunes. Même qu'on a bu un verre sur la plage. J'avais complètement oublié qu'on avait bu un verre ensemble, une fois, sur la plage de Bray-Dunes.

Saleté de carte grise, elle va être encore plus illisible, si je continue à la mouiller comme ça. J'arrive, Caro, tant pis si on est en retard. De toute façon, c'est la messe. Je m'en fous de la messe, je n'en voulais pas de cette messe, c'est cette saleté de Danuta qui a insisté. Sans moi, la messe. Pour m'offrir en spectacle à tous ces bouffeurs de laine sur le dos... Parce qu'ils seront tous là, bien sûr. Les journaux, les radios, les télés ont parlé de ma mère et de son grand lama accidenté. Ils seront flattés de venir se montrer, pas un pli, comme s'ils avaient été invités aux funérailles du saint homme en personne. Il va falloir se contenter de ma mère, bande de faux amis, ce n'est pas le même gabarit.

On ne part plus, Caro, ou on partira tout à l'heure, je finis d'éplucher le colis, affaire urgente. Si je pouvais éviter de les revoir, tous, de revoir Danuta. Elle sait faire la grande dame, à présent, Bruxelles, le beau monde, je l'ai vue briquer des lavabos, la petite Polack. Ils seront tous pareils, ils vont la ramener, prendre des poses, de quoi se marrer encore. Oui, mais je n'ai plus envie de me marrer.

Ça va mieux, repenser à cette racaille d'hôtel, ça enlève toute envie de chialer. J'y suis, Caro, il sera toujours temps d'assister à la bénédiction du corps.

– C’est drôle, nous avons eu la même idée.

– Oui, en sortant de la gare, je me suis dit : c’était un peu à gauche, en suivant l’axe principal, je vais forcément passer devant l’hôtel. Et il était ouvert. La dernière fois que je suis venu à Dunkerque, c’était en 1989, ma dernière mission. La vitrine était murée.

– C’est l’hôtel et on ne s’y retrouve pas vraiment : les salles du bas ont été restructurées. Je serais curieuse de revoir les chambres.

– Nous pourrions demander à jeter un coup d’œil, nous avons quelques minutes avant la messe.

– Nous risquons d’être mal vus, un monsieur de votre âge, une fille du mien, on va nous dire que nous nous trompons sur le style de l’établissement.

– C’est dommage, j’aurais bien aimé revoir la chambre de madame Angeloso. C’est le dernier endroit où je l’ai vue vivante. Et vous ?

– Moi ? C’est plus tard, sur une route.

– C’est vrai que vous l’aviez retrouvée. Vous avez continué longtemps à la rencontrer ? Elle n’avait pas coupé complètement avec le monde, alors ?

– Si, je crois. Je n’étais pas tout à fait le monde, pour elle.

– Vous n’êtes pas retournée en Pologne ?

– Si, souvent, surtout avec mon métier. Traductrice de polonais...

– Nous avons le temps de boire un café ?

– Ce sera le premier que je ne vous servirai pas.

– Vous vous souvenez du bavarois de madame Angeloso ?

– Le bavarois réservé aux privilégiés ?

– Ils étaient nombreux, les privilégiés ?

– Il n’y avait que des privilégiés, chez Madame.

– Vous savez pourquoi elle a laissé tomber autant de privilégiés ?

– Je ne sais pas si je le sais.

– C’est une réponse angelosienne. Et plus je vous regarde, plus je vous trouve un sourire angelosien. C’est très curieux de vous voir sourire comme ça, vous savez ? Deux cafés, s’il vous plaît, mademoiselle. Vous l’avez rencontrée jusqu’au bout, madame Angeloso ?

– Seulement les premières années. Depuis plus de sept ans, elle ne m'avait donné aucun signe de vie. Je n'en sais pas plus que vous sur ses dernières années. J'ai pensé souvent qu'elle était déjà morte. En réalité, elle était peut-être morte depuis vingt-cinq ans.

– Vous voulez me dire qu'il faut vingt-cinq ans pour faire un homme ou une femme, et vingt-cinq ans pour faire un mort ou une morte ?

– Je ne sais pas si c'est ce que je veux dire.

– Vos cafés, monsieur dame.

– Dites-moi, mademoiselle, vous travaillez depuis longtemps ici ?

– Bientôt un an.

– Et votre patron, il tient la maison depuis combien de temps ?

– Je ne sais pas vous dire, monsieur, il faudrait demander au gérant, mais il n'est pas là ce matin.

– Qui est le propriétaire ?

– Je ne saurais pas vous dire exactement. C'est une société belge, c'est tout. Pourquoi ?

– Comme ça, mademoiselle et moi avons quelques souvenirs ici. Mais tout paraît si neuf, alors que c'était vieux, autrefois. C'est curieux, nous, nous étions neufs, autrefois.

– Excusez-moi, je n'ai pas très bien compris.

– Je dis seulement que l'ancien hôtel a été bien rénové.

– Il a bien fallu le rénover, parce qu'il avait brûlé, une fois.

– Brûlé ? Récemment ?

– Non, ça doit faire des années, je n'étais pas là. J'ai juste entendu le gérant le dire, une fois. Le bâtiment avait presque entièrement brûlé. Les murs ont été abattus et reconstruits.

– Tous les murs ?

– C'est ce que le gérant a dit.

– Alors les chambres ?

– Elles ont été entièrement refaites, évidemment. Ne vous inquiétez pas, vous avez tout le confort nécessaire, si vous en voulez une.

– Plus maintenant, merci bien.

– En somme, nous voilà dans l'hôtel de madame Angeloso sans y être.

- Vous vous souvenez de sa phrase ?
- Vous voulez dire : on ne voit pas...
- ... ce qu'on voit, oui.

OceanofPDF.com

Merde, ils sont encore plus nombreux que je pensais, s'est dit Angelino, en entrant dans la chapelle. Qu'est-ce qu'ils lui trouvaient tous ? Ça me dépasse, ils venaient tous lui bouffer dans la main, maintenant ils s'agglutinent autour du cercueil, à qui le touchera le premier, faux amis, charognards. D'où ils sortent ? Des têtes connues, des inconnues aussi. Des relations d'avant ? Ou d'après ? Qu'est-ce qu'elle a bien pu manigancer avec ces oiseaux-là ? Ils me regardent avec leurs yeux ronds, ils ont envie de me becqueter. Oui, je suis le fils, oui, j'arrive en retard, oui, je fous la merde dans votre messe, et alors ? Vous attendiez des petits-fours ? Vin d'honneur, tournée générale ?

Et moi, qu'est-ce que j'attendais ? Un tête-à-tête avec elle ? Elle n'a jamais supporté un tête-à-tête avec moi. Même morte, elle trouve le moyen de s'installer au milieu de la foule, le genre funérailles nationales, avec des bouquets et des bouquets, des couronnes et des couronnes, tout le tralala.

C'est trop petit, là-dedans, chapelle Notre-Dame-des-Dunes, elle a eu une drôle d'idée, Danuta. Où est-elle ? Premier rang, évidemment, toujours au premier rang, mademoiselle Danuta, lécheuse, frimeuse, à côté du grand maigre, Coquemar, c'est ça, Coquemar, premier rang, lui aussi, pour qui il se prend ?

Poussez-vous un peu, c'est le fils, il a droit au premier rang, lui aussi, non ? Et celui-là, juste derrière Danuta, qui c'est déjà ? Thomassin : il a perdu tous ses cheveux, dis donc. Tiens, le banc des Polacks, croulants, les Polacks, pleurnichards. Quand je pense qu'il va falloir leur serrer la pince, à tous... Qu'ils ne comptent pas sur moi.

Où sont passés mes hortensias ? Mes hortensias bleus ? Virés, ils les ont virés sur le côté, les hortensias du fils ? Pas assez beaux, mes hortensias ? Ils ont mis une énorme couronne toute jaune à la place. Je n'avais pas commandé une énorme couronne jaune. Elle se fout de moi, mademoiselle Pompes funèbres ? Ah ! Bien sûr, c'est la couronne du dalaï-lama, il s'est fendu d'une couronne, le petit moine. Et ils l'ont fourrée au premier plan, avec écrit « dalaï-lama » en gros. C'est plus flatteur, une couronne de lama, pas commun

pour un croque-mort, transporter les fleurs d'une autorité religieuse de renommée mondiale. Ils n'en peuvent plus, ils se croient aux funérailles d'une impératrice chinoise, dans leur chapelle ridicule. Quel honneur, vraiment ! Quel savoir-vivre chez ces bouddhistes tibétains ! Quelle compassion ! Quelle délicatesse ! Ils en bavent tous. Une délicatesse de bon assassin, oui !

Dans un canard, ils expliquaient que le train avait dix minutes de retard. Personne n'a dit pourquoi il avait dix minutes de retard. Facile à comprendre : on attend l'autorité mondiale, sa petite cour, tout le bataclan. On ne va pas démarrer sans lui, la gloire du train. Et voilà, pas de dalaï-lama, pas de retard. Pas de retard, pas d'accident. Tout le monde s'en fout. Pour régler l'affaire, un beau bouquet, le plus gros, on vous le mettra bien en évidence.

J'ai bien fait d'arriver en retard, moi aussi. Je regrette même d'être venu pour voir ça, pour écouter déblatérer ce curé... Ses hommages à la défunte, tu parles, du chiqué, les mêmes salades pour tout le monde, assaisonnées de petits détails personnels, pour faire vrai. L'hôtel, « l'hôtesse chaleureuse, unanimement respectée », il est au courant de tout, Danuta est passée par là, ça se voit. Il veut nous faire croire qu'il passait ses vacances chez nous, ou quoi ?

Encore une chanson et tout le monde dégage. Non, il reste le défilé devant le cercueil. Défilez, défilez, faites claquer l'eau bénite du goupillon, au suivant, quatre fois, au nom du Père, du Fils... Suivant, au nom du Père...

En route, maintenant, vers le crématorium. Mais ils veulent tous y aller, ils organisent un convoi, ils ne la lâcheront pas comme ça. Pas question d'entrer à l'intérieur, messieurs dames, ce sera moi et personne d'autre. Pas la peine de rêver, vous resterez dehors. Le fils, c'est moi.

Je n'arrive vraiment pas à me faire à l'idée que, dans quelques minutes, madame Angeloso va être jetée au feu, se dit Coquemar, et toute notre vie avec, nos conversations sur l'histoire, le sort des empires, les naufrages, tout ce qui a fait nos plaisirs, absolument réduit à rien.

Aucun client, si je regarde mes voisins les uns après les autres, n'a été aussi proche d'elle. Je ne les connais pas tous, évidemment, j'en connais même assez peu, ce ne sont pas tous des clients, sans doute. C'est stupide, je le sais bien, mais je voudrais être sûr qu'aucun ne l'a mieux comprise que moi, mieux aimée. Ce n'est pas ce qu'on attend d'un client, qu'il aime la directrice de l'hôtel ? Mais si la directrice de l'hôtel lui a apporté rien de moins que le salut, au moment où l'envie de vivre lui manquait ?

J'y repense toujours : en 1981, je n'avais pas d'autre envie que de me faire broyer dans la salle des machines d'un navire en réparation. Et je me suis raccroché à une femme pas ordinaire, la première qui soit arrivée à me faire croire qu'elle se souciait un peu de moi. Se souciait-elle vraiment de moi ? Je ne pourrai jamais le savoir, à présent qu'elle va être passée par les flammes. Je me suis raccroché à cette femme, peut-être à l'image de cette femme seulement ? L'image d'une femme suffit, dans certains cas.

Il faut garder cette image, encore et encore, empêcher que tout soit consumé avec elle : je rentre dans l'hôtel, madame Angeloso vient de vivre un moment historique, nous parlons, je vais mieux. Après sa disparition, en 1986, j'ai replongé. Pas tout de suite, mais, au fil des années, de la solitude, la mélancolie est revenue. Je me suis ennuyé dans des hôtels standardisés. J'ai perdu le goût des vérifications scrupuleuses. Il m'est arrivé de penser que le plus important devait être l'invérifiable. Et que l'invérifiable, c'était madame Angeloso.

J'ai passé encore des années à faire semblant d'être un bon vérificateur de la sécurité, avant d'obtenir un congé de longue durée, puis une retraite anticipée. Sérieusement, mes envies suicidaires étaient remontées au plus haut, depuis un bon moment. Le plus curieux, c'est que je me sens ragaillardir, depuis lundi. Je devrais avoir honte d'une pensée pareille. Mais non, mon

amie est revenue, morte, mais revenue. Sa disparition est un retour et son retour me fait du bien, une diversion miraculeuse, comme si elle venait me sauver une deuxième fois, après vingt ans.

Son départ de 1986 avait tout laissé trop ouvert : on ne savait pas si elle était morte ou vivante, pourquoi elle avait quitté son hôtel, sa famille, ses amis. Fallait-il l'attendre, s'inquiéter de son sort, ou non ? Et nos routes se croisent une seconde fois. Je devrais être triste et c'est un bonheur : sa mort apporte une conclusion à ma propre existence. Les vingt dernières années de ma vie vont enfin se tenir debout, avec la jambe gauche bien plantée, le 21 mai 1981, jour de notre rencontre, et la jambe droite qui vient tout juste de toucher le sol. Je suis debout pour vous, madame Angeloso et je vais vous regarder partir en fumée. Mais je pense trop à moi, je ne devrais penser qu'à elle, encore et encore à elle.

OceanofPDF.com

Vous avez vu ? demande Danuta à Coquemar. Il va devant, il nous évite, fuyant comme jamais. Remarquez, ce n'est pas nouveau, Angelino a toujours eu cet air, vous vous souvenez ? Un air pareil, il n'est pas facile de l'interpréter, comme un mot à double sens. Est-ce un air de dégoût, de mépris universel, ou un air de bête apeurée ? Vous avez une idée ? Dans tous les cas, c'est un air assez écœurant.

Vous avez entendu ? Les employés des pompes funèbres interdisent l'accès au crématorium : uniquement la famille. Même celle qui accompagne Angelino ne rentre pas. Vous vous rendez compte ? Comme si je n'étais pas de la famille ? Ils ont reçu des ordres, disent-ils. Je ne peux tout de même pas créer un incident à un moment pareil. Vous ne pouvez rien faire, monsieur Coquemar ? Dites-leur quelque chose, nous n'allons pas rester dehors, alors que Madame va se faire réduire en cendres. Je voulais l'accompagner jusqu'au bout, comme je l'ai toujours accompagnée. C'est indigne, ces employés ne se conduisent pas comme on l'attend d'eux, mais comme des gardes du corps ou des vigiles. Regardez-les, ils croisent les bras, personne ne passe.

C'est bien lui, c'est Angelino, il a donné des consignes pour nous évincer au dernier moment, je le reconnais bien. Il n'a jamais eu d'autre idée que de me faire souffrir, comme il a fait souffrir sa mère. Depuis le début, il se demande comment me torturer, il n'aura aucun scrupule, jusqu'à la dernière seconde. Je n'ai jamais compris pourquoi Madame l'a ménagé si longtemps, a toléré ses violences, ses provocations. Vous l'avez vu à l'œuvre autrefois, non ? Vous vous souvenez un peu de lui ? Évidemment, vous étiez un client, vous ne pouviez pas tout voir, savoir ce qui se disait, le soir, dans les cuisines, les batailles, les cris, les gestes. Je ne comprenais pas le sens des mots, au début, mais je comprenais tout le reste.

Et c'est lui qui va recueillir les cendres de sa mère. Vous le verrez sortir, tout à l'heure, comme un bon fils éploré. Il espère bien que nous serons tous là, à l'attendre, pour nous montrer qu'il a fini par gagner, qu'il a réussi à l'écraser, sa mère. Ce n'est pas un train qui l'a écrasée, soyez-en sûr, c'est Angelino.

Eh là ! Vous avez vu ? Ils ont laissé passer un homme. D'où sort-il, celui-là ? Il était à la messe ? Non. Il vient d'arriver. Vous avez vu comme moi ? Il a discuté avec le responsable et il entre dans le crématorium, comme s'il faisait partie de la famille. Un employé du crématorium ? Vous pensez ? Cet homme-là avait l'âge de la retraite, non ? Des cheveux épais, un peu longs, mais bien blancs. Les cheveux blancs arrivent à tout âge ? Bon. Mais il a un costume de cérémonie, élégant. Les employés des pompes funèbres portent forcément un costume de cérémonie ? Oui, je veux bien vous croire. Pourtant... Si c'était... Non, c'est impossible. Vous imaginez comme moi ? Est-ce que Madame vous avait parlé de son mari ? Oui ? À vous aussi ? Vous ne croyez pas que... ? Elle ne vous l'a pas décrit ? Bien sûr, il aurait eu le temps de changer : mais cette allure dégingandée de vieux beau ? Cette bouche mince ? Ces yeux enfoncés et noirs ? Ces traits allongés ? Je suis presque sûre que c'est lui. Ce serait encore un coup d'Angelino. La méchanceté suprême : inviter son père à la crémation de sa mère, partager ce moment avec lui. Réunis tous les trois, après des vies pareilles ? Dites-moi que ce n'est pas vrai, monsieur Coquemar. Qu'est-ce qui va me rester, à moi ? Vous êtes sûr que c'est un employé ? Celui qui s'occupe des manœuvres ? Ou un haut responsable qui vient s'assurer que la clientèle est satisfaite ? Vous dites cela pour me faire plaisir. Je suis persuadée que c'est Tommaso en personne.

Combien de temps faut-il pour consumer les planches et attaquer le corps, manger la peau, la graisse, les os ? Cela doit durer très longtemps, les corps résistent, surtout le corps de Madame. Je suis certaine qu'elle ne va pas se laisser réduire aussi facilement. Elle va leur tenir tête un bon moment, à Angelino, à Tommaso. Qu'ils jouissent du spectacle, là-dedans, tant mieux pour eux, qu'ils en aient pour leur argent, à en être écoeurés, c'est tout ce que je leur souhaite.

Pardonnez-moi, monsieur Coquemar, pardonnez-moi également, monsieur Thomassin, puisque vous êtes venu, vous aussi, je vous empêche de vous recueillir, comme les autres. Je parle, je parle, mais j'ai peur de me taire, à présent. Si je me tais, Madame n'existera plus. Ils l'ont volée, tous les deux, à l'intérieur, Angelino, ce Tommaso. Elle vous avait raconté, Madame, qui était

ce Tommaso ? Oui ? Je croyais qu'elle ne l'avait raconté qu'à moi. Elle vous a vraiment tout dit ? Son hôtel d'Ostende ? Le jeu ? L'argent détourné ? Les dettes ? Oui ? Et le prêteur arrosé d'essence ? Aussi ? Oui ? Et la demande de faux témoignage ? Non ? Pas ça ? Pas ça, quand même.

Évidemment pas ça, pauvre Madame. Ça, elle l'a gardé le plus longtemps possible. Elle me l'a dit seulement au moment où j'ai été engagée à Bruxelles. J'étais restée sans aucune nouvelle d'elle depuis des mois. Je la croyais déjà morte. Vous n'imaginez pas le nombre de fois où je l'ai imaginée morte. J'étais en plein déménagement. Elle m'a dit :

– Voyons-nous à Bruxelles.

Je l'ai retrouvée dans sa voiture, toujours la même. Elle avait l'air presque heureuse, mieux que bien d'autres fois. Nous avons parlé tranquillement, au début, elle n'avait plus cette allure de militant de Solidarnosc traqué, à l'époque de l'état de guerre, chez nous, en Pologne. Elle m'a dit son bonheur :

– Tu as réussi comme personne ne l'aurait imaginé, Danuta, interprète internationale...

J'ai voulu profiter de ses bonnes dispositions, j'ai pensé : je vais la retenir, sous prétexte de fêter l'événement. Elle n'a plus d'argent, je vais lui réserver une partie de mon salaire tout neuf. Ce sera mon tour de l'aider, de me sacrifier pour elle. Je l'installerai avec moi, ou pas loin de moi, si elle préfère garder son indépendance. J'ai cru sincèrement, un instant, que ce serait possible, qu'elle accepterait de reprendre une forme de vie passée. J'ai commis l'erreur de dire mes pensées à haute voix. Elle s'est presque fâchée, elle voulait quitter Bruxelles aussitôt. J'ai eu le plus grand mal à la retenir, en promettant de ne plus jamais lui faire de proposition de ce genre. Nous avons marché un long moment, ses sacs en plastique me butaient les jambes. J'aurais voulu lui prendre le bras, la toucher. Impossible, ses sacs ballaient sur le côté, m'obligeaient à des écarts.

– Tu as bientôt vingt-six ans, n'est-ce pas, Danuta ? C'est à peu près l'âge auquel je me suis mariée, tu sais ?

Et elle s'est lancée sur Tommaso, écoutez-moi, monsieur Coquemar, vous aussi, monsieur Thomassin, sur ce Tommaso qui la regarde dans son cercueil, à présent, avant qu'on ne le pousse dans un four. C'est inimaginable, non ? Elle a continué, Madame :

– Je voudrais être comme toi, Danuta, être une Danuta de vingt-six ans, avant Tommaso, et qu'il n'y ait jamais de Tommaso.

Elle m'a redit toutes les tromperies, le pillage de l'hôtel et du reste. J'en connaissais l'essentiel : trois ans à l'attacher, à la laver, nous avons eu le temps de parler, elle se contentait d'allusions, à cette époque-là, et elle s'arrêtait toujours au milieu d'une phrase en disant :

– Tu es trop jeune, Danuta, je ne veux pas t'embêter avec des histoires qui ne sont pas de ton âge.

Mais là, j'avais vingt-six ans. Je n'ai peut-être pas le droit de vous répéter ce qu'elle m'a dit. Vous allez croire que je salis la mémoire de Madame. Au contraire, ce qu'elle a fait, selon moi, c'est une raison supplémentaire de l'aimer. Vous m'écoutez ? J'ai besoin de vous le dire, de le dire à quelqu'un, aujourd'hui, à ce moment précis où la fumée commence à sortir.

Un matin, Tommaso a demandé à sa femme d'assurer qu'elle avait passé la soirée avec lui, la veille au soir, au cas où on le lui demanderait, alors qu'il était rentré à l'hôtel vers deux ou trois heures du matin. Elle n'avait pas demandé d'explications, mais, deux jours après, elle apprenait qu'un prêteur avait été découvert carbonisé. Les connaissances de ce prêteur avaient été interrogées les unes après les autres, Tommaso parmi d'autres : il devait des sommes considérables à cet homme-là. Madame a été interrogée à son tour, elle a dit :

– Oui, oui, mon mari était avec moi.

Et elle s'est arrêtée net. Elle ne se souvenait pas comment c'était venu, une décision irraisonnée, m'a-t-elle dit, des tonnes de rancune dans le ventre, sorties d'un seul coup :

– Non, non, je me trompe, mon mari n'était pas avec moi, mardi soir.

J'ai conservé en moi les phrases de Madame, comme les plus précieuses qu'elle m'ait confiées. Il m'est arrivé de penser qu'elle m'a appris le français, soir après soir, pour que je sois capable de comprendre un jour ces phrases qu'elle n'a prononcées devant personne d'autre.

Elle s'est rendue à l'hôtel, avec les policiers, elle leur a indiqué l'appartement privé, au bout du couloir, derrière les cuisines, elle a dit :

– Oui, c'est bien lui, Tommaso Angeloso, le mari de Constance Krawczymek.

Et après, elle a eu honte, elle s'est cherché les justifications les plus nobles : on n'a pas le droit de mentir ; je mets à l'abri de son vice un joueur maladif ; je protège une famille contre la ruine ; que cet homme soit purifié par la prison. Mais elle n'a jamais réussi à se convaincre elle-même, encore moins à convaincre son mari. Il a refusé de la voir en prison, elle ne comprenait pas pourquoi. Madame était d'une naïveté confondante, vous savez. Si on ne comprend pas cette naïveté, on ne comprend rien à Madame.

Les preuves matérielles manquaient, ont souligné les avocats, Tommaso a nié avoir participé au meurtre du prêteur, mais le témoignage de sa femme, la seule preuve à charge, a été déterminant : douze ans de réclusion, alors qu'il était peut-être innocent, ou, du moins, seulement complice.

Madame est allée, après sa condamnation, jusqu'à lui écrire, pour se justifier. Il lui a renvoyé ses lettres fermées. Il lui a seulement fait savoir qu'à sa sortie il mettrait le feu à l'hôtel ; si elle avait quitté l'hôtel, il la retrouverait n'importe où ; pour la première fois de sa vie, contrairement aux accusations, il grillerait un être humain, avec le plus extrême plaisir ; elle pouvait y penser tous les jours : il viendrait avec son bidon d'essence, il ne chercherait pas à se cacher, il retournerait volontiers en prison pour douze années supplémentaires, s'il le fallait, et avec une bonne raison, cette fois-ci.

Vous vous sentez mal, monsieur Coquemar ? Vous ne tenez plus sur vos jambes ? Vous voulez vous asseoir ? Aidez-moi, monsieur Thomassin. Je n'aurais pas dû vous parler comme je le fais, j'ai tort, cela ne sert à rien, n'explique rien, c'est Madame. Et si c'est Tommaso qui est là-dedans, il jubile. Et moi, je me suis trompée, en croyant qu'il ne reviendrait jamais. J'avais dit à Madame :

– C’est pour ça que vous êtes partie ? Que vous êtes sur les routes ? Mais les années ont passé, il a eu le temps de réfléchir, en dix ans, il n’avait pas envie de refaire dix ou douze ans de plus. Il n’a jamais cherché à vous retrouver, tout cela ne compte plus, il vit bien tranquillement, aujourd’hui, il ne se soucie pas de vous, revenez à la vie ordinaire, avec moi.

Elle n’entendait plus rien, elle avait repris sa tête de persécutée, avec des bouffées délirantes, comme à l’époque où elle a tout et définitivement plaqué. Tommaso n’est pas revenu, mais il a plus détruit la vie de Madame en ne revenant pas, il l’a ravagée, sans rien faire. Et il vient se pavaner avec Angelino, à présent, devant nous. Arrêtez de me dire que ce n’est pas Tommaso. Le pire rêve de Madame se réalise : l’élégant Tommaso, avec son épaisse chevelure blanche, la regarde flamber tranquillement. Madame m’avait dit, avant de repartir :

– Après ce que tu viens d’entendre, tu n’auras plus envie de me voir.

– Si, Madame.

Je l’ai répété dix fois, mais c’est elle qui ne m’a jamais rappelée. Je n’ai plus reçu aucun signe d’elle, jusqu’à dimanche dernier. Vous vous rendez compte ? Plus rien jusqu’à dimanche. Je voudrais savoir si, les dernières années, elle avait perdu ses terreurs absurdes, si elle est restée sur les routes par habitude, parce qu’elle ne savait plus vivre autrement. Mais je suis obligée de voir qu’elle a mis sa voiture en travers de la voie ferrée, parce qu’elle ne savait plus vivre du tout. Et je ne peux pas m’empêcher de penser qu’ils sont là-dedans, tous les deux, Tommaso et Angelino, qu’ils ont fini par l’avoir, Madame.

Cette fille doit être complètement frappée, pense Coquemar, en s'écartant insensiblement de Danuta, elle me saoule, au moment où j'aurais besoin du plus grand calme, pour penser une dernière fois à mon amie. Et elle s'excite contre ce faux Tommaso à cheveux blancs. Et quand bien même ce serait lui, elle lui prête des intentions parfaitement ridicules. Et elle m'agace avec ses airs de mademoiselle J'en sais plus que vous, mademoiselle J'ai rencontré Madame quand elle ne voulait plus voir personne. Oublions au plus vite ce qu'elle vient de dire. Elle ne parlait pas de madame Angeloso, c'est impossible, elle aura mal compris, déformé, mal interprété. Non, décidément, je ne reconnais pas ma madame Angeloso.

Madame Angeloso est tout entière dans ce panache de fumée, au-dessus de nos têtes. Les familles recueillent les cendres, après des cérémonies pareilles, c'est stupide. Il ne reste rien dans les cendres, et on les met dans des urnes, on les vénère, alors que ce qui compte, c'est la fumée. La part la plus véritable de la défunte, tout en rondeurs, en tourbillons, en bouillonnements, elle est là.

J'ai failli manquer le début à cause de cette menteuse. C'est émouvant, la première fumée, on entend un petit crachotement vagissant, un vrai nouveau-né qui pointe le museau, on souffle, on tire, la tête se présente, les bras vont suivre, puis le bassin et les jambes, et c'est parti dans le monde, un panache de fumée.

Que ce soit dit, je l'ai toujours pensé, Danuta ne me fera pas changer d'avis, madame Angeloso était une femme à panache. Je ne sais pas si c'est le vent ou la lumière, mais son panache a des couleurs changeantes, des nuances de blanc, de bleu-mauve, de gris-noir. Regarde bien, mon vieux Coquemar, après ce sera trop tard, imprègne-toi de cette dernière image de madame Angeloso.

Je ne sais pas s'il reste, dans l'atmosphère, des franges jamais dissipées du grand nuage de Tchernobyl. J'imagine bien le petit nuage de madame Angeloso se fondre, à une certaine altitude, avec ce grand nuage historique, qui nous a réunis, puis séparés. Bien sûr, nous ne sommes que de toutes petites personnes, mais j'aime croire que les événements qui nous unissent et nous séparent sont historiques. Madame Angeloso me l'avait dit, en 1986 :

– Il me fait du bien, votre nuage toxique, j'ai envie d'y croire.

Aujourd'hui, je suis obligé de croire au nuage de madame Angeloso, il s'élève par à-coups. Il s'élève, c'est vite dit, attention à ce mauvais vent de nord-ouest, le panache va se rabattre sur nous. C'est fait, il nous enveloppe, le panache de madame Angeloso, il passe sur nous, un instant, et remonte en tourbillon, pour retrouver son flux oblique et se fondre dans d'autres nuages de basse altitude.

C'est curieux comme mes voisins se sauvent tous. Nous sommes restés groupés, jusqu'ici, nous ne savons même plus ce que nous attendons. Il n'y a plus rien à attendre. Cette bourrasque a mis la débandade dans nos rangs. C'est l'heure de la dispersion, picotements des yeux, raclements des gorges, émotion, on se salue, on part discrètement, un peu amers, peut-être.

Moi, je reste, je ne sais pas pourquoi, mais je reste. C'est tout de même un monde, ces gens qui craignent davantage les courants d'air que la mort. Depuis combien de temps cette fumée ? Je n'en ai plus la moindre idée. Longtemps, c'est tout ce que je peux dire. C'est un panache plus calme, maintenant, plus lisse, plus pâle. Le plus dur est passé, on respire, tranquille.

Il sort. Angelino sort, tout seul, il nous regarde, les derniers rescapés. Il s'avance vers nous ? Il s'arrête, bifurque vers sa compagne, à l'écart. On dirait qu'il rit. Il a toujours donné l'impression de rire, de ricaner plutôt, même quand il était manifeste qu'il ne riait pas. Il revient un peu en arrière, il ricane trois mots devant Danuta, il s'éloigne de nous. Il n'aura même pas la décence de nous saluer.

L'homme aux cheveux blancs et épais sort à son tour, il s'arrête aussi, il sort un petit cigare, il a du mal à l'allumer, avec ce vent de nord-ouest, il protège son allumette sous son veston. C'est fait, il s'approche d'Angelino, ils se serrent la main. C'est bien ce que je disais, c'est le responsable des pompes funèbres. Je ne distingue aucune ressemblance entre cet homme plutôt élancé et Angelino. Il est vrai qu'il ressemblait beaucoup à sa mère. Ils se parlent à peine, comme des étrangers, un peu gênés. Si c'est le père et le fils, comme le croit Danuta, ils ne donnent vraiment pas l'impression d'être venus déguster la mort de madame Angeloso. Danuta s'est trompée sur toute la ligne, c'est une modeste consolation pour moi.

Ils se séparent bien vite. Ils n'aiment pas les courants d'air, eux non plus. Je reste, le dernier, comme un imbécile au pied d'une cheminée. C'est fini, Coquemar.

OceanofPDF.com

Je n'aurais pas cru, pense Angelino, en s'allongeant sur son canapé vert, le mercredi soir, tous ces trucs qui te courent dans la tête. Je me disais : ce soir, je serai débarrassé de tout et du reste. Le notaire, la succession, ce ne sera pas compliqué, mon père a tout bouffé, ma mère a tout bouffé, Danuta a tout bouffé. Il restait une R5 même pas assurée, réduite en cube de ferraille, d'ici la fin de la semaine. On solde ! C'était la semaine de toutes les réductions ! Rien pour Angelino ! Angelino s'en fout, il n'y a jamais rien eu pour Angelino. Si : trois kopecks, il y a quinze ans, mangés aussi sec.

Tout est gaspillé, démoli, réduit en cendres. Je devrais être content, plus rien à penser, et puis merde. Et puis non, ça ne va pas depuis ce matin. Un sale truc, cette crémation. Le feu, ça ne purifie rien, c'est de la blague. Je n'aurais vraiment pas cru, la fourrer dans les flammes, comme ça, franco, merde, ça m'a fait quelque chose. Ça soufflait là-dedans, un barouf du tonnerre. J'avais tout décidé, tout pensé, j'allais tout liquider, je serais enfin peinard, et pas du tout.

Voir ça, c'est comme si la foudre te tombait sur le coin de la gueule, exactement, la foudre, une grande lumière, et le grondement tout autour. Elle m'est encore revenue, son histoire de foudre à elle. Elle la racontait plutôt deux fois qu'une, ma mère, elle faisait marrer la galerie, à l'hôtel. Je la revois...

– Imaginez-vous, mon fils, moi, sur la dune, au moment où je m'y attendais le moins, un coup de tonnerre, tout grillé autour de nous, et nous deux, moi, mon fils, indemnes, un miracle, messieurs dames.

Ce qu'elle a pu m'emmerder avec cette histoire d'orage. Ils aimaient ça, les cons, les histoires d'orage, ils avaient, eux aussi, une grande aventure d'orage à nous servir. Ma mère tenait à la sienne, son fils, la foudre, à un poil près. Je n'y avais jamais cru, à son histoire. Depuis ce matin, j'y crois, c'est arrivé. Je ne comprends pas pourquoi.

On était là, tous les deux, et le feu est tombé sur elle, elle a été embarquée dans un sale grondement à te faire sauter le tympan, et j'ai eu envie de tout arrêter. Ça ne devait pas se passer comme ça, je m'étais gouré, ce n'est pas ce que je voulais, ça ne s'est jamais passé comme je voulais. J'ai demandé à l'allume-gaz si on pouvait revenir en arrière. Il m'a regardé drôlement, mais il n'a rien dit. Et le père est arrivé par là-dessus, et j'ai eu l'impression qu'il dérangeait, qu'il venait foutre sa merde, lui aussi. Et rien à me dire, il avait lu le journal, comme tout le monde, il venait s'assurer que c'était bien fini, que tout était réglé, parce que monsieur veut mettre de l'ordre dans sa vie, il a de jeunes enfants, le monsieur, il m'a expliqué en trois mots, comme si c'était le moment, comme s'il fallait que je m'y intéresse, à ses morpions. Fier comme un veuf, le père ! Il n'avait pas su se dépatouiller de ses affaires avec sa femme et il découvrait que ça s'arrangeait tout seul. Il était quand même content de me voir, il a dit, et encore plus content de ne plus me voir :

– Appelle-moi un jour, il a ajouté, juste en partant.

Et il a bien fait gaffe de ne pas me donner son numéro, parti avant que j'aie l'idée de lui demander.

Il s'est bien foutu de moi, il m'en a fallu du temps pour piger un truc aussi simple. Peut-être qu'il s'est foutu d'elle tout autant, va savoir. Plus rien à savoir, c'est ça l'ennui, et tout te retombe dessus, au moment où tu croyais que c'était fini. Et c'est lui qui est content, pas moi :

– Je suis soulagé que ça se soit passé comme ça, il a dit.

Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Moi, je ne suis plus soulagé du tout. Va comprendre, ça te tombe sur le coin de la gueule et ça te court dans la tête, comme une mèche de pétard, et ta tête risque d'éclater, un vrai coup de foudre, je te dis.

Il faudrait reprendre au début, tous les petits trucs qui échappent. Ça doit être ça, la vraie vie, les petits trucs qui t'ont échappé. Je n'aurais pas cru, ça devait finir ce matin, et c'est maintenant qu'elle est là, ma mère, devant moi, c'est maintenant qu'elle me cause, et c'est maintenant que ça commence.

Du même auteur

Vacarme dans la salle de bal

Pirouettes dans les ténèbres

Groom

(Prix des Libraires 2004 -
Prix Culture et Bibliothèques pour tous 2004)

Le Voyage des grands hommes

(Prix Pierre Mac Orlan 2005, Prix Roman du Var 2005,
Prix de l'Académie du Maine 2005)

Ouest

(Prix Giono 2006 — Prix du Livre Inter 2007)

Dérive

L'Incendie du Chiado

Les Sœurs Breton

(Prix Marguerite Puhl Demange - 2011)

Métamorphoses

OceanofPDF.com

Sommaire

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[Le livre](#)

[Presse](#)

[L'auteur](#)

[Madame Angeloso](#)

[Copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Sommaire](#)

[*OceanofPDF.com*](#)